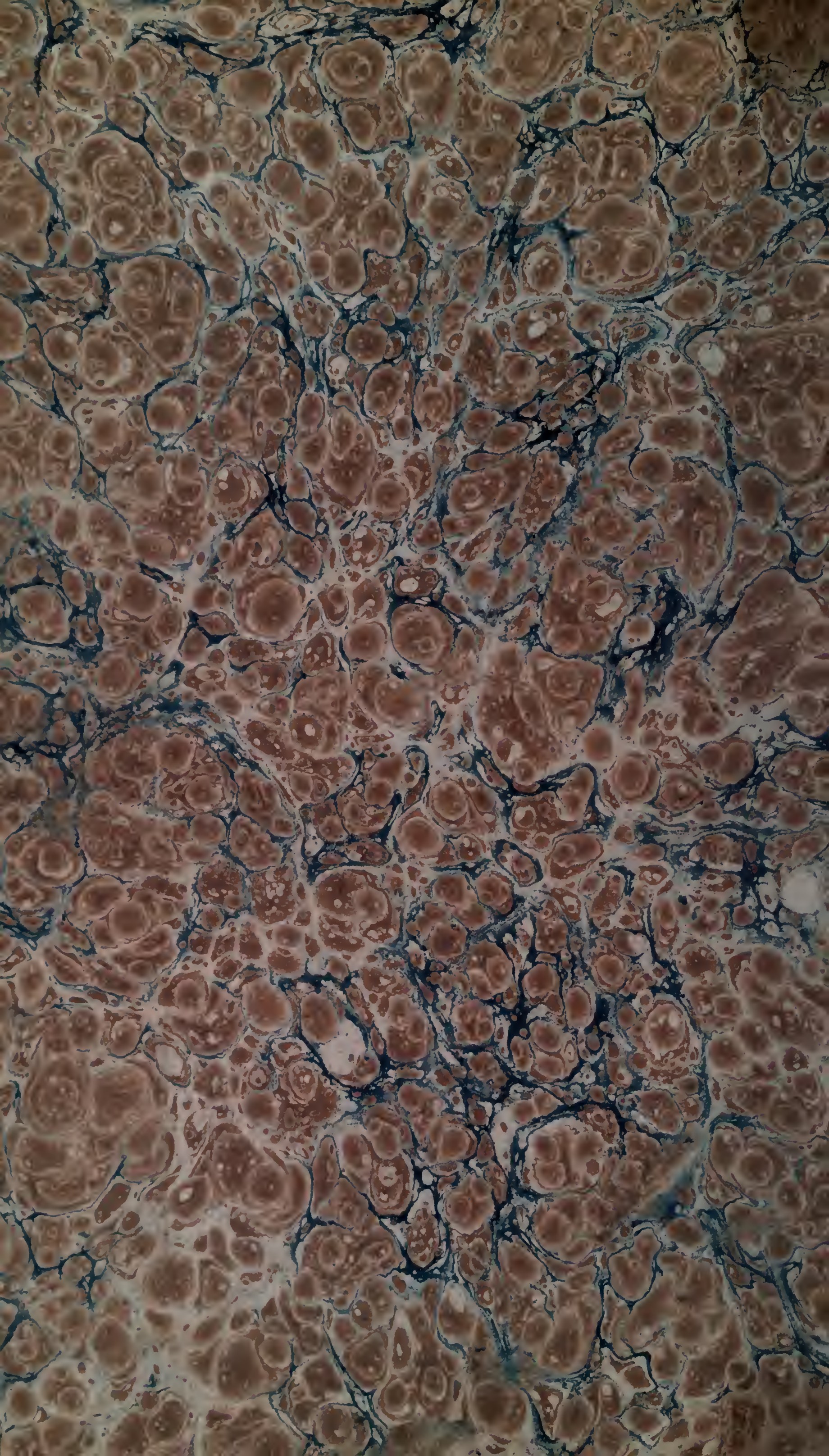
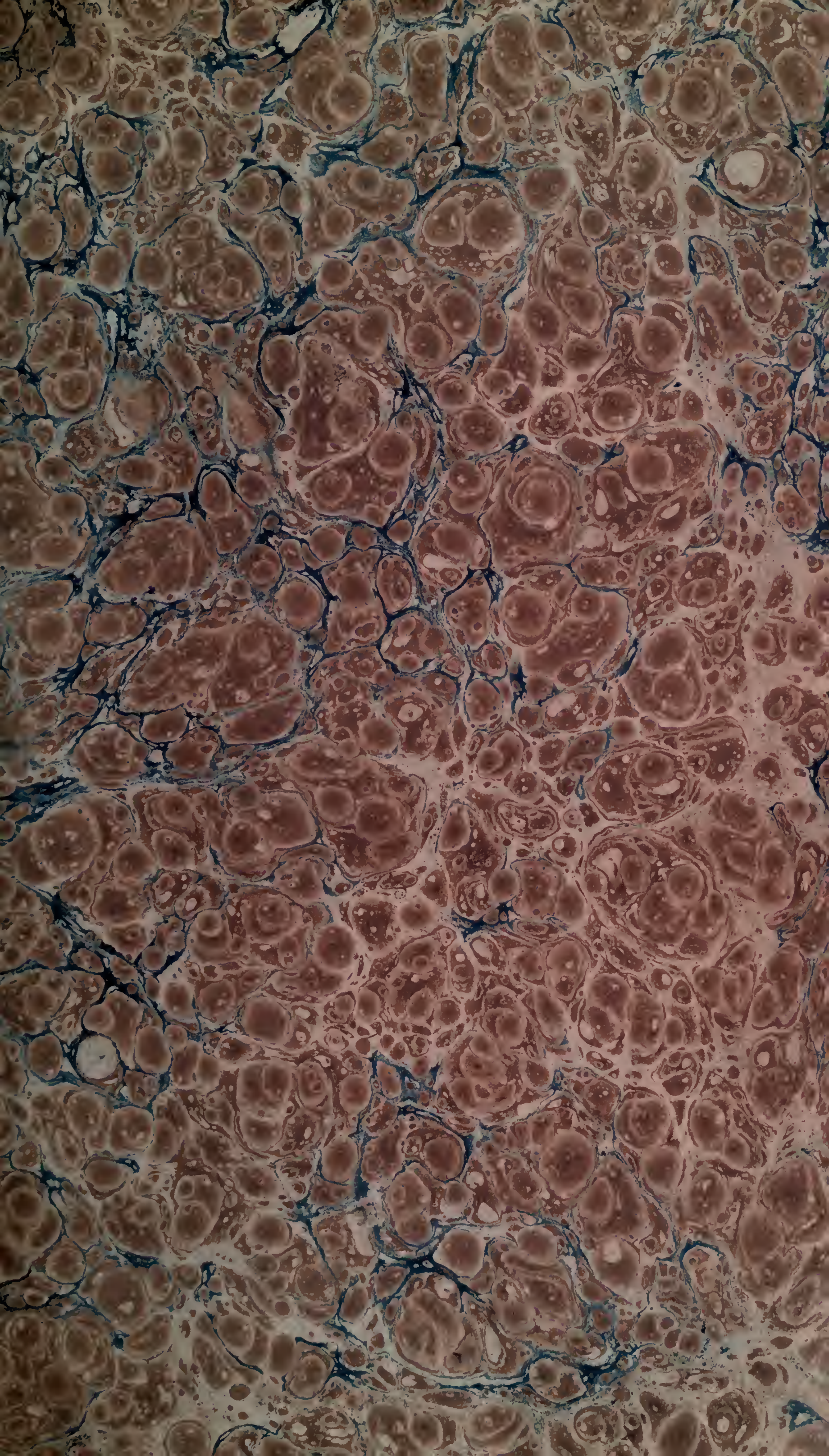

3 1761 06186994 7






VELUT
ÆVO
ARBOR


LIBRARY
AUG 2 3 2004
UNIVERSITY OF TORONTO

LES AMOURS
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

TOME SECOND.

IMPRIMERIE DE STAHL, QUAI DES AUGUSTINS, N° 9.

LES AMOURS

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS,

Par LOUVET DE COUVRAY.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,
CHEZ AMBROISE TARDIEU, ÉDITEUR,
RUE DU BATTOIR-SAINT-ANDRÉ, N° 12.

1825.

UNE

ANNÉE DE LA VIE

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS.

Lovzinski resta comme abîmé dans ses réflexions douloureuses. Enfin, il me dit qu'il avait mis en moi ses plus chères espérances ; que le dessein de mon père était de me faire voyager l'année prochaine. J'interrompis M. du Portail pour l'assurer que je passerais quelques mois en Pologne, et que je ne négligerais rien pour me procurer quelques lumières sur le sort de Dorliska.

Il était tard quand je quittai M. du Portail. Cependant mon premier soin, en rentrant à l'hôtel, fut d'appeler M. Person. Il accepta avec reconnaissance la bague que j'avais achetée le matin ; et, sans se faire beaucoup presser, il m'avoua

que la veille il avait instruit Adélaïde de l'étrange visite que madame de B*** m'avait rendue chez moi. J'avais remarqué ce joli cavalier, me dit-il; et vous devez vous souvenir que je me trouvai sur l'escalier quand M. du Portail nomma la marquise de B***. Je priai M. Person d'être à l'avenir plus réservé. Il me quitta en me renouvelant les assurances de son désintéressement et de sa discrétion.

Rosambert avait donc raison! Sophie m'aimait! Une indiscrétion de M. Person avait fait tout le mal. Sophie jalouse!... Mais comment l'apaiser? comment dissiper ses alarmes? comment la voir?... J'aurais pu me dispenser de me mettre au lit; l'inquiétude chassa le sommeil : toute la nuit je m'occupai de mes peines, des peines de Sophie. Il faut avouer cependant que je songeai quelquefois au vicomte de Florville; mais la marquise était si malheureuse! les momens que je donnai à son souvenir furent si courts! les idées qu'il me fit naître furent si différentes!... On serait bien sévère si l'on ne m'excusait pas.

Je ne savais encore quel parti prendre quand le jour parut. Mon conseiller arriva enfin pour me déterminer. M. Person a fait la faute, me dit Rosambert; c'est à lui de la réparer. Faites une lettre pour mademoiselle de Pontis; que le cher

gouverneur s'en charge, et la remette à mademoiselle de Faublas, qui ne manquera pas de la porter à son adresse. J'écrivis (1). M. Person, devenu le plus complaisant des hommes, accepta sans difficulté la commission délicate que je confiais à son zèle. Il la fit assez promptement; il m'apporta une réponse de ma jolie cousine.

Elle était courte; elle fut bientôt lue... Rosambert, sautez de joie, baisez ces deux lignes. Écoutez.

« Vous dites que vous n'aimez pas la marquise;
» ah! si je pouvais en être sûre! »

Dans l'excès de ma joie, je sautai au cou de M. Person. Vous êtes content de cette réponse, me dit-il; hé bien! j'ai encore une nouvelle plus heureuse à vous apprendre. — Dites, mon cher gouverneur, dites vite. — Monsieur, mademoiselle votre sœur m'a d'abord demandé de vos nouvelles avec beaucoup d'intérêt. Elle a rougi quand je l'ai priée de remettre votre lettre à mademoiselle de Pontis : *M. Person, vous direz à mon frère que*

(1) Le lecteur a peut-être cru que j'allais lui donner, par ordre de dates, le journal de ma correspondance amoureuse. Qu'il se rassure : de toutes les lettres que nous nous sommes écrites, il ne verra que celles dont la lecture est absolument nécessaire pour l'intelligence des faits.

depuis hier, Sophie, désolée, m'a tout conté. Vous lui direz que maintenant je connais mieux que lui la maladie de sa cousine, et même que j'ai lu la recette en question. Je ne suis plus étonnée que le baron se soit fâché!... Monsieur, attendez un moment, je vais porter la lettre... C'est peut-être pousser la complaisance bien loin; mais mon frère se chagrine, ma bonne amie souffre, je n'examine que cela.... Elle est revenue quelques momens après avec ce billet. En me le donnant, elle m'a demandé, d'un air embarrassé, si l'on ne vous verrait pas. Je lui ai objecté l'expresse défense du baron. Elle m'a observé, en rougissant beaucoup, que madame Munich se levait rarement avant dix heures; que le baron ne se levait jamais plus tôt; et qu'enfin la porte du couvent s'ouvrait à huit heures précises. Hé bien! mademoiselle, lui ai-je dit, demain matin monsieur votre frère... Elle m'a interrompu: *Oui, demain matin; qu'il n'y manque pas.*

Que la journée s'écoula lentement! quelle mortelle nuit la suivit! Cent fois je fus tenté d'arrêter mon horloge et d'avancer mes montres. Enfin j'entendis sonner l'heure tant désirée. Je volai au couvent. Adélaïde vint au parloir; Sophie l'accompagnait.

Ah! ma sœur! ah! mademoiselle! Je joignis

leurs jolies mains, que je baisai tour à tour. Sophie, trop émue, fut obligée de s'asseoir : Vous nous avez donné bien du chagrin, me dit-elle ; et je vis ses yeux se remplir de larmes. Comment exprimer la douceur de celles que je versai ! Vous souffrez, me dit Adélaïde. — Non, ma sœur; jamais un moment plus heureux... Mais ceux que vous passez avec la marquise ! interrompit Sophie en tremblant. — Ma jolie cousine ! ma chère Sophie ! croyez-vous que que je puisse l'aimer ? — Pourquoi donc la voyez-vous si souvent ? — Je ne la verrai plus; je vous promets que je ne la verrai plus. — Ah ! si vous me trompez !... — Pourquoi donc te tromperait-il, ma bonne amie ? Puisqu'il t'aime, il est clair qu'il ne peut pas aimer cette madame de B***. — Adélaïde, tu ne sais donc pas ?... — Si fait, je sais ce que c'est que la jalousie; tu me l'as dit hier; mais c'est un sentiment qui fait du mal, et qui n'est pas raisonnable. Pourquoi mon frère te dirait-il qu'il t'aime, s'il ne t'aimait pas ? — Et pourquoi le dit-il à la marquise ? — Sophie, je vous jure que je vous adorai le premier jour que je vous vis. Vous seule m'avez fait éprouver ce sentiment tendre et respectueux qu'inspirent l'innocence et la beauté, cet amour véritable dont il faut brûler pour Sophie. C'est vous, c'est vous seule qui m'avez fait

sentir que j'avais un cœur, et je n'aimerai jamais que vous. — Si vous saviez combien j'ai de plaisir à vous croire!

Sophie se pencha sur le sein d'Adélaïde, qu'elle embrassa. Comme ton frère te ressemble! lui dit-elle; il a tes yeux, ton teint, ta bouche, ton front! Elle l'embrassa une seconde fois. En vérité, répondit Adélaïde, d'un petit ton boudeur, autrefois vous m'aimiez pour moi; maintenant je crois que vous ne m'aimez plus qu'à cause de lui... Voilà donc ce qu'on appelle de l'amour! J'avoue que si je le trouvai triste hier, il me paraît aujourd'hui bien séduisant..... Mon frère, quand est-ce que vous épouserez ma bonne amie?—Le baron prétend que je suis trop jeune; mais si mademoiselle le permet...—Pourquoi donc m'appelez-vous mademoiselle? Ne suis-je plus votre jolie cousine?—Ah! jolie! plus jolie que jamais! plus que jolie! Si vous le permettez, j'irai parler à M. de Pontis; je lui dirai que j'adore sa fille! que sa fille m'a choisi; je lui dirai qu'il me donne ma femme, qu'il m'unisse à Sophie.—Mon père n'est point à Paris... des affaires de famille... Je vous conterai tout cela; mais il faut que je vous quitte. —Quoi! déjà! — Oui, il faut que je rentre avant que madame Munich se réveille. —Demain j'aurai donc le bonheur!... Demain? tous les jours?....

Non, cela ne se peut pas, répéta Adélaïde; on s'en apercevrait... Mon frère, une fois par semaine. Oh! mais, répliqua Sophie, tu sais bien comme madame Munich dort quand elle a bu, et elle boit souvent. — Quoi! ma jolie cousine, votre gouvernante...—Aime le vin et les liqueurs fortes; c'est une Allemande. — Hé bien! en ce cas, je puis venir ici... Dans trois ou quatre jours, interrompit encore ma sœur. Plus souvent, ce serait nous exposer... Sophie soupira. Hélas! oui, dit-elle; si l'on allait nous séparer! Adieu, mon cher cousin. (Elle s'éloignait; elle revint) : Ah! je vous en prie, n'allez pas chez la marquise. N'y allez pas, mon frère, me dit aussi Adélaïde; n'y allez pas, entendez-vous! et si elle vient chez vous, renvoyez-la.

Lecteurs septuagénaires et goutteux, c'est à vous que je m'adresse. La vieillesse et ses infirmités n'ont pas toujours roidi vos jambes et glacé vos cœurs. Il fut un temps où vous eûtes aussi vos rendez-vous: alors vous partiez plus légers, plus prompts que les vents, et vous reveniez de même. Vous ne l'avez pas oublié, sans doute; et par conséquent vous jugez que mon père dormait encore quand je rentrai chez moi.

Je ne m'occupai le reste de la journée que de mon bonheur. La nuit suivante fut aussi courte

que la dernière m'avait paru longue; les songes les plus doux embellirent mon paisible sommeil; ils me montrèrent ma Sophie ; et, ce qu'on croira difficilement peut-être, ils ne me montrèrent qu'elle.

Il était près de midi quand je sonnai Jasmin : Tu ne m'as pas rendu réponse hier. Comment se porte madame de B***? — Hier, Monsieur, vous ne m'avez pas dit d'y aller. — Comment, Jasmin, vous n'y avez pas été? vous savez qu'elle est malade!... Courez-y donc vite!

Envoyer chez la marquise, ce n'était pas y aller; ce n'était pas manquer de parole à Sophie. D'ailleurs, il y a des devoirs de société qu'un galant homme ne peut se dispenser de remplir.

Jasmin revint une heure après : Monsieur, mademoiselle Justine m'a dit que madame était plus mal, et qu'on craignait que la fièvre ne se réglât. — On craint que la fièvre ne se règle; mais cela est donc sérieux? — Oui, Monsieur, mademoiselle Justine m'a dit tout bas de vous avertir, de sa part, que monsieur le marquis était parti ce matin pour Versailles, où il doit rester trois jours. — C'est bon, Jasmin, allez.

La fièvre va se régler!... Pauvre vicomte de Florville!... Ce sont les propos du baron... c'est mon ingratitude... car, au fond, elle a à se plain-

dre de moi : je l'ai trompée... Je n'avais qu'à lui dire que j'en aimais une autre... Elle va plus mal ! Et si le danger devenait encore plus grand ! si la marquise, à la fleur de son âge, périssait consumée d'une maladie lente !... j'aurais éternellement sa mort à me reprocher. Cette idée est insupportable... O ma Sophie! tu m'es bien chère ; mais faut-il, à cause de toi, laisser la marquise mourir de chagrin ?

J'appelai Jasmin : Retourne à Justine ; demande-lui si, dans l'absence du marquis, je ne pourrais pas voir madame de B***, la calmer, la consoler un peu. Jasmin, si cela se peut, tu t'informeras de l'heure... de la porte par laquelle je dois entrer... enfin, tu arrangeras cela avec Justine. — Oui, Monsieur. — Va vite.

Il ne tarda pas à revenir. Justine lui avait dit qu'elle ne croyait pas que Madame fût en état de recevoir personne ; qu'elle ne savait pas si Madame serait bien-aise de la visite de monsieur le chevalier ; que cependant il n'y avait qu'une scène à risquer. Je savais le chemin. Ce soir, sur les neuf heures, je n'avais qu'à me glisser par la porte cochère, gagner promptement l'escalier dérobé, ouvrir la porte du boudoir avec la clef qu'elle donnait. Au reste, si Madame se fâchait, Justine ne prenait rien sur elle ; et ce serait mon affaire.

A neuf heures précises, je frappai à l'hôtel du marquis. Qui demandez-vous? cria le suisse. Je répondis : Justine, et je coulai rapidement. Je trouvai Justine en sentinelle dans le boudoir : Comment va-t-elle! —Bien doucement. — Elle est là, dans sa chambre à coucher? — O mon dieu! sûrement, et au lit. — Elle est alitée? — Oui, Monsieur. — Cet imbécille de Jasmin ne m'a pas dit cela. Est-elle seule? ses femmes... — Elle est seule, Monsieur; mais je n'ose vous annoncer, ajouta-t-elle, en composant sa petite mine friponne. Je l'embrassai par distraction : Tiens, vois-tu cette chienne d'ottomane-là, je ne l'oublierai de ma vie; et, toujours par distraction, je poussais Justine dessus. Elle parut véritablement effrayée. — Mon dieu! madame va entendre, elle ne dort pas. Effectivement la marquise, forçant sa voix un peu éteinte, demanda qui était là. Justine ouvrit la porte de la chambre à coucher. Madame, c'est... J'approchai du lit; je pris la belle main qui entr'ouvrait les rideaux : C'est moi, c'est votre amant qui, plein d'inquiétude... — Quoi! Monsieur, qui vous a ouvert la porte? qui vous a permis?... — J'ai cru que vous excuseriez... — Hé bien! Monsieur, que voulez-vous? Insulter à ma douleur! redoubler mes chagrins! augmenter mon mal! — Je viens pour le calmer. — Le calmer!

Monsieur, ferez-vous que je n'aie pas entendu ce que votre père a dit, que je n'aie pas lu ce que vous avez écrit? (La marquise fit quelques efforts pour me cacher ses larmes.) — Madame! devez-vous m'imputer les torts du baron? et quant à la lettre... — Monsieur, je ne vous demande pas d'explication, je n'en veux pas. — Au moins dites-moi si, depuis hier, vous vous sentez un peu mieux. — Plus mal, Monsieur, plus mal. Mais, que vous importe? Quelle espèce d'intérêt prenez-vous à ce qui me touche? — Pouvez-vous le demander? — Sans doute, j'ai tort. Je dois être assez convaincue que vous ne m'aimez pas. — Ma chère maman!... — Laissez ce nom qui me rappelle mes fautes et mon bonheur, hélas! trop court; ce nom qui me rappelle un enfant trop aimable et trop aimé! un enfant dont la fausse candeur me séduisit, dont les charmes peu communs égarent ma raison... Je me flattais qu'au moins sa tendresse était le prix de la mienne... Hélas! il me trahissait froidement! Cruel! si jeune encore, vous possédez à ce point l'art de tromper! — Non, je ne vous trompe pas. — Allez ingrat, allez aux pieds de votre Sophie vous faire un mérite de mes douleurs; dites-lui que la marquise, indignement sacrifiée, gémit de vous avoir connu! et pour qu'il ne manque rien à mon humiliation, allez trouver votre

père, votre père qui ose me faire un crime de ma tendresse pour vous. Apprenez-lui que son digne fils m'en a cruellement punie. Mais, Faublas, souvenez-vous du moins, souvenez-vous toujours que cette femme, qu'on vous a dit ardente, vive, emportée, uniquement dévorée de la soif du plaisir, que cette femme ne put résister au chagrin d'avoir été si cruellement traitée, et ne se consola jamais de vous avoir perdu. — Ma chère maman! pouvez-vous méconnaître le sentiment qui me ramène? — Oui, la pitié que vous ne pouvez refuser à mes peines! l'offensante pitié! — Non, l'amour, l'amour le plus vif.

Je pris une de ses mains, qu'elle ne retira plus. On ne peut se figurer combien ses plaintes m'avaient ému, combien je souffrais de l'état où je la trouvais.

Ah! me dit-elle, que vous connaissez bien ma faiblesse et ma crédulité! Allons, Faublas, asseyez-vous là. (Je me plaçai sur le bord de son lit.) Hé mais, si quelqu'un entrait! si l'on vous voyait! Faites-moi le plaisir d'appeler Justine; elle est dans le boudoir... Petite, que ma porte soit fermée à tout le monde.... Tu diras à mes femmes que je repose, et tu recommanderas bien dans l'antichambre qu'on ne laisse entrer personne... Mon ami, vous souperez ici? — De tout

mon cœur. — Petite, demande une volaille... tu leur diras que je suis assoupie, fatiguée ; mais, qu'avant de m'endormir, je me sens quelque envie d'entamer une aile... Surtout je veux être tranquille... Toi, Justine, tu auras un appétit excessif, tu m'entends bien? Oui, Madame, répliqua la soubrette en riant, oui; il faut ce soir que je mange comme deux.

Dès que Justine fut sortie, je serrai la marquise dans mes bras; et après avoir préludé par de petites caresses, je voulus pousser très-loin mes entreprises. On m'opposa une résistance à laquelle je ne m'attendais pas; et Justine qui apportait un poulet, me força de suspendre l'attaque. La marquise ne voulut pas manger. Moi, tout en dépeçant l'animal, je considérais l'appartement avec une attention que ma belle maîtresse remarqua. — Mais, que regarde-t-il donc ainsi? — Cet appartement, que je reconnais avec plaisir. Il me semble que c'est ici... La marquise me comprit : oui, c'est ici que la figure de mademoiselle du Portail m'a joué un vilain tour. — Pourquoi vilain? — Pourquoi? parce que Faublas est un trompeur. — Ah! vous allez recommencer la querelle! En vérité, maman, vous êtes ce soir bien singulière. Vous voulez qu'on dispute, et vous ne voulez pas qu'on se raccommode! — Jus-

tement, monsieur le libertin et l'ingrat. Vous avez de bonnes raisons, vous, pour vouloir tout le contraire. C'est au raccommodement que vous visez, et vous esquivez la dispute. Au reste, puisque nous en sommes là-dessus, demandez au baron s'il ne faut pas.... — Quoi! maman, il se pourrait que ce que mon père a dit.... ce serait là ce qui empêcherait?... — Que ce soit cela ou autre chose, toujours est-il certain, monsieur le conquérant, que ce soir il n'y aura pas entre nous de raccommodement dans ce sens-là. Ah! ma petite maman, c'est précisément dans ce sens-là qu'il y en aura. — Je vous assure que non. — Je vous proteste que si.

L'air déterminé dont j'affirmais parut effrayer la marquise. Je la vis s'arranger de la manière qu'elle jugea la plus propre à me contrarier. Oui, oui, faites vos dispositions; mais dès que j'aurai soupé, quand Justine ne sera plus là, vous verrez! — Justine ne s'en ira pas...... Petite, ne quitte pas mon appartement...... Chevalier, asseyez-vous ici........ un peu plus près de nous....... là, bien, j'ai quelque chose à vous dire.

Elle passa un bras derrière moi, appuya sa tête sur mon épaule, et après m'avoir donné un baiser: Faublas, m'aimez-vous? dit-elle, en baissant la

voix. — Maman, n'en doutez plus. — Je vous en demande une preuve. — Quoi donc? m'écriai-je avec inquiétude. — De ne pas insister ce soir sur le raccommodement. — Pourquoi cela? — Mon ami, j'ai la fièvre, vous la gagneriez. — Hé bien! qu'importe? — Qu'importe? répéta-t-elle en m'embrassant, j'aime cette réponse-là; que n'est-elle aussi sage qu'elle me paraît flatteuse!... Mon bon ami, mon cher Faublas! je ne veux pas d'un bonheur qui vous coûterait votre santé! Quelle femme assez peu délicate pourrait acheter à ce prix quelques instans rapides d'une jouissance d'autant moins douce qu'elle est plus répétée? Quelle femme assez aveugle, assez insensible, pourrait, en se donnant à toi, ne céder qu'à l'attrait du plaisir! Qui, moi, j'énerverais tes forces! j'épuiserais ta jeunesse! j'altérerais un des plus beaux ouvrages de la nature! je détruirais un de ses chefs-d'œuvre les plus séduisans! non, mon cher Faublas, non. Pour t'épargner des regrets, je combattrai tes désirs et ma propre faiblesse. Dans tous les temps tu me trouveras prête à m'immoler pour ton bonheur; et, loin de te préparer des jours tristes ou douloureux, je donnerai, s'il le faut, ma vie pour prolonger, pour embellir la tienne! O des amans le plus aimable et le plus aimé! ce n'est pas pour moi seulement que je te chéris:

va, quoi qu'on en puisse dire, c'est toi, c'est toi-même que j'adore en toi... Mon bon ami, promets-moi de ne pas insister ce soir... Je renverrai Justine ; tu seras-là, je te verrai, je t'entendrai, je m'endormirai peut-être sur ton sein; je serai trop heureuse..... Mon bon ami, donne-moi ta parole d'honneur..... Chevalier, répondez-moi donc... Mais, voyez comme il réfléchit pour une chose si simple !

La marquise avait raison, je réfléchissais. Je pensais à Sophie; je faisais à ma jolie cousine l'hommage des privations qu'on m'imposait; et cette idée m'inspirant le courage de les supporter, je promis à sa rivale d'être sage. Aussitôt Justine reçut l'ordre de s'éloigner.

Faublas, je suis contente de vous, reprit la marquise, d'un air de satisfaction. Causons tranquillement; ce plaisir-là, s'il est moins vif qu'un autre, est plus durable... De quoi riez-vous? — D'une idée peut-être singulière. — Dites, mon ami, dites. —Si l'on pouvait imposer à une femme qui attend son amant, la condition de le garder pendant deux heures, pour causer avec lui seulement, ou de le renvoyer au bout de cinq minutes, qu'alors elle emploierait à son gré.....— Mon ami, beaucoup de belles dames trouveraient l'alternative embarrassante. On dit qu'il y en a

pour qui le plaisir de parler sentiment est le *nec plus ultrà* de l'amour; toutes les autres fonctions d'une maîtresse coûtent singulièrement à leur complaisance : d'honneur, je crois que s'il en existe, elles sont du moins en bien petit nombre. En revanche, je vous assure qu'il s'en rencontrerait beaucoup, mais beaucoup, à qui ce bavardage et cette inaction de deux heures paraîtraient fort ridicules. J'en connais qui aimeraient mieux rester muettes toute leur vie. — Ce n'est pas vous, maman. — Moi, je serais du parti qui accorderait les deux autres. — Oui? — Oui, mon ami. Les deux heures de conversation, ce serait pour aujourd'hui, supposons; et les cinq minutes de bonheur, je les garderais pour demain. — Pour demain! souvenez-vous en bien. — Ah!... — Ah vous l'avez dit. — Oui; mais ce n'était qu'une supposition.

La marquise mit beaucoup du sien dans l'entretien que nous eûmes ensemble; et je lui découvris mille perfections, que je n'avais pas encore eu le temps d'apercevoir. Elle m'étonna par une foule de traits satiriques, ingénieux, ou brillans; il lui échappa même quelques pensées un peu philosophiques, mais pas une seule réflexion morale. J'admirai surtout en elle cette élocution élégante et facile, que l'usage du grand

monde donne quelquefois; cet esprit naturel et fin qui ne s'acquiert jamais; un goût épuré dont auraient grand besoin beaucoup de nos beaux esprits que je ne nomme pas, et plus de savoir que n'en a communément une femme belle ou jolie.

Je ne croyais être auprès d'elle que depuis un quart-d'heure quand nous entendîmes sonner minuit. Voici le moment de la retraite, mon ami, me dit-elle; il faut que Justine vous reconduise elle-même jusqu'à la porte, à cause de mon suisse qui n'entend pas raison. (La suivante attentive, accourut au premier coup de sonnette.) Petite, tu vas reconduire ton amoureux. — Comment son amoureux? — Hé, sans doute; vous ne comprenez pas que Justine, qui fait entrer un jeune homme le soir, qui le reconduit à minuit, a tout-à-fait l'air d'avoir une affaire de cœur. Je suis sûre que demain on le dira tout haut dans l'office; mais la petite sait bien que je la dédommagerai amplement de ce qu'elle pourra souffrir à cause de moi. Adieu, mon cher Faublas; on vous verra demain sur les huit heures? — Au plus tard. — Mon ami, je serai malade pour tout le monde.... Allons, petite, reconduis-le; car enfin il faut ménager un peu ta réputation; plus il s'en ira tard, et plus on s'égayera sur ton compte... Allez sans lumière, pour qu'on ne vous voie pas dans

le petit escalier, et marchez bien doucement, de peur de vous blesser.

Justine et moi nous entrâmes dans le boudoir. J'eus soin de bien fermer la porte de la chambre à coucher qui y communiquait, tandis que Justine ouvrait à tâtons celle qui conduisait à l'escalier dérobé. Au lieu de suivre sur cet escalier ma conductrice qui me tendait la main, je l'attirai doucement vers moi. Mon enfant, lui dis-je si bas, qu'à peine elle l'entendit, tu te souviens bien de la scène de l'ottomane; je veux me venger; aide-moi, ne dis mot. Justine, toujours disposée à me servir, me seconda si bien sur l'ottomane, que la marquise elle-même n'aurait pu mieux faire; jamais je n'éprouvai mieux combien eut raison celui qui le premier écrivit : la vengeance est le plaisir des dieux!

Si l'on veut se pénétrer de mon esprit, considérer mon âge, examiner ma position, on verra que je ne pouvais manquer au rendez-vous du lendemain. La marquise m'attendait avec impatience; elle me prodigua les caresses les plus flatteuses et les noms les plus doux. Elle satisfit même ma curiosité, toujours empressée, avec une complaisance qui me parut du plus favorable augure; mais, comme la veille, elle arrêta mes transports, au moment de les couronner; et pré-

textant encore sa fièvre maudite, elle me refusa constamment la preuve la plus certaine de la tendresse d'une amante, cette preuve si chère à tous les jeunes gens, si nécessaire au plus ardent de tous! Je supportais ma peine assez patiemment, dans l'espérance qu'au moins la jolie suivante, au moment du départ, aurait pitié de moi. Point du tout; la marquise, qui n'était plus alitée, me reconduisit elle-même jusqu'à l'escalier dérobé. Je voyais bien que Justine souffrait de ma douleur; mais pouvait-elle me consoler dans la cour? Je rentrai chez moi bien chaste et bien désolé.

Rosambert, que j'instruisis des rigueurs de ma belle maîtresse, n'en parut point étonné. Il me dit: Je vous ai prévenu que madame de B*** réglait sa conduite sur les circonstances, et la changeait selon les événemens. Quelles que soient les qualités physiques et les facultés morales de mademoiselle de Pontis, puisque le chevalier l'aime, elle est à ses yeux spirituelle et jolie. Cette passion est légitime, honnête et vertueuse; c'est un premier amour. Il naquit de la sympathie: il vit de privations; il croîtra par les obstacles, l'habitude et l'espérance. Mademoiselle de Pontis est donc une rivale dangereuse, voilà, n'en doutez pas, ce que s'est dit la marquise. Mais après avoir examiné les moyens de son ennemie, elle a calculé

ses propres forces et la faiblesse du jeune Adonis dont il s'agit de disputer le cœur irrésolu... — Irrésolu! Rosambert. — Hé! oui, irrésolu, quant à présent. Vous adorez l'une; mais vous ne pouvez vous décider à lui sacrifier l'autre... A votre âge, l'attrait du plaisir a une force irrésistible. Vous savez de quel plaisir je veux parler; Sophie ne peut vous l'offrir, celui-là! C'est madame de B*** qui en est la dispensatrice intéressée. Hé bien! mon ami, irriter sans cesse vos désirs, les satisfaire quelquefois, ne les épuiser jamais; en deux mots, voilà son plan. C'est pour rendre ses faveurs plus précieuses, qu'elle en sera désormais avare. Croyez qu'elle souffrira comme vous des privations qu'elle va vous imposer; mais, à quelque prix que ce soit, la marquise a juré de vous conserver.

Enfin, il est temps de retourner à Sophie. Elle luit enfin la troisième journée! je puis aller au couvent voir ma jolie cousine. Oh! comme depuis trois jours elle était encore embellie!

Pendant deux mois à-peu-près, j'eus le bonheur de l'entretenir au parloir régulièrement deux fois par semaine. O pouvoir prodigieux des vertus et de la beauté réunies! En quittant ma Sophie, j'imaginais toujours qu'il était impossible que je l'aimasse davantage; et, chaque fois que je la voyais, je sentais que mon amour était encore augmenté.

Il faut avouer cependant que, dans le cours de ces deux mois, je vis souvent la belle marquise, qui, toujours attachée au plan de réforme qu'elle avait en effet adopté, économisait nos plaisirs, au point de me refuser quelquefois le nécessaire. Il faut avouer encore, que ma jolie petite Justine, qui savait très-bien mon adresse, venait incognito chez moi recueillir les épargnes de sa maîtresse.

M. du Portail, impatient de retrouver sa chère fille, était parti depuis six semaines pour la Russie, dans l'espérance de s'y procurer quelques lumières sur le sort de Dorliska.

Un jour que j'étais avec Rosambert à l'Opéra, nous y rencontrâmes le marquis de B***. Il salua le comte d'un air froidement poli; mais il me fit l'accueil le plus caressant. Il se plaignit de ce que depuis plus de deux mois, il n'avait pas eu le bonheur de pouvoir me joindre, et il me demanda comment mon père se portait.—Fort bien, Monsieur le marquis, il est actuellement en Russie. — Ah! ah! cela est donc vrai? — Assurément. — Monsieur, et mademoiselle du Portail? —Ma sœur se porte à merveille. — Toujours à Soissons? —Oui, Monsieur. — Et quand revient-elle dans ce pays-ci? Au carnaval prochain, répondit aussitôt Rosambert.

Pour détourner cette plaisanterie, dont je craignis l'effet, j'assurai au marquis que ma sœur viendrait passer l'hiver à Paris. Mais, reprit M. de B***, vous ne demeurez donc plus à l'Arsenal? — Toujours, Monsieur. — En ce cas, recommandez donc à vos gens d'être un peu plus civils et plus attentifs. Ils m'ont bien dit que monsieur votre père était allé en Russie; mais quand je leur ai demandé de vos nouvelles et de celles de mademoiselle votre sœur, ils m'ont répondu brusquement que M. du Portail n'avait pas d'enfans. C'est que son père le gêne beaucoup, interrompit Rosambert, il ne lui permet de recevoir personne. — Oui, Monsieur, la réponse qu'on vous a faite est sans doute une suite des ordres que mon père aura donnés. — Hé bien, je croyais monsieur votre père plus raisonnable; un jeune homme doit avoir un peu de liberté. Une demoiselle! oh! c'est différent! on ne saurait veiller les filles de trop près! et je connais des demoiselles très-comme il faut qu'on ne tient pas assez.... à qui on laisse faire de mauvaises connaissances (en disant cela, il regardait Rosambert d'un air malin). Mais vous! cela est trop rigoureux!.... Tenez, je veux vous procurer quelque agrément, quelque dissipation. La marquise est ici : je veux vous présenter à la marquise. — Monsieur, je ne puis... — Venez, venez,

elle vous recevra bien. — Je ne doute pas que présenté par vous... — Mais, Monsieur... — Hé ! mais pourquoi toutes ces façons, me dit Rosambert? madame la marquise est très-aimable. N'est-il pas vrai, Monsieur, reprit le marquis, en s'adressant d'abord au comte, et ensuite à moi; n'est-il pas vrai qu'elle est très-aimable, ma femme?... Elle a beaucoup d'esprit! D'abord je ne l'aurais pas épousée sans cela. La vérité est que madame la marquise a beaucoup d'esprit, et Monsieur le sait bien, s'écria Rosambert. Monsieur le sait bien, répéta le marquis. — Oui, Monsieur, ma sœur me l'a dit. — Ah! mademoiselle votre sœur, oui... Je vous assure, Monsieur, qu'il ne manque à ma femme que d'être un peu plus physionomiste. Mais cela viendra, cela viendra...... J'ai déjà remarqué qu'elle a un goût naturel pour les belles figures.... Monsieur du Portail, la vôtre est très-prévenante, et puis vous ressemblez singulièrement à mademoiselle votre sœur, que la marquise aime beaucoup. Venez, suivez-moi, je vais vous présenter à la marquise. — En vérité, monsieur le marquis, je suis désolé de ne pouvoir mieux répondre à tant d'honnêtetés; mais je me suis, pour ainsi dire, dérobé de chez moi; je vais me cacher dans le parterre... Je ne puis paraître dans une loge... Si quelqu'un des amis de mon père

me voyait, il le lui écrirait sûrement, et vous n'avez pas d'idée de la scène que M. du Portail me ferait à son retour. — Il y a des parens bien ridicules!... Je savais bien que j'avais quelque chose à vous demander, Monsieur... Connaissez-vous un certain M. de Faublas? Je répondis sèchement. Non. Mais le comte le connaît peut-être? continua le marquis. De Faublas! répliqua Rosambert; mais oui, je crois avoir entendu ce nom-là... J'ai vu cela quelque part. (Il prit le marquis par la main, et affectant de parler plus bas) : Ne parlez jamais des Faublas devant les du Portail; ces deux familles-là sont ennemies!..... Il y aura du sang répandu au premier jour. — Tout cela s'est donc découvert, répliqua le marquis à mi-voix. Quoi? tout cela, répondit Rosambert. —Bon, vous m'entendez de reste. — Non, le diable m'emporte. — Oh que si! mais vous avez raison : à votre place, je serais aussi discret que vous. — D'honneur, si je comprends un mot... — Allons, brisons-là, dit le marquis. (Il éleva la voix.) Oh çà! dis-moi! Rosambert, car je suis un bon diable, je ne sais pas garder rancune, moi; dis-moi pourquoi depuis plus de six semaines, tu n'es pas venu nous voir? — Des affaires... — Bon! des affaires! des maîtresses!... on ne m'attrape pas, va!... j'espère qu'au moins tu voudras bien venir saluer la mar-

quise. — Assurément... Chevalier, vous voulez bien m'attendre ici un moment?

Le marquis, en me quittant, me répéta qu'il regrettait fort de ne pouvoir me présenter à sa femme.

Un quart-d'heure après, Rosambert revint à moi en riant. Madame de B*** n'a pas paru fâchée de me voir, me dit-il; elle m'a reçu poliment, nous nous sommes traités réciproquement comme des gens de connaissance qui se souviennent de s'être rencontrés souvent dans le monde. Pourtant la marquise a été un peu étonnée quand son bon mari lui a dit que j'étais ici avec M. du Portail le fils, qui n'avait jamais osé lui venir présenter ses devoirs. Vous concevez que, tout étant fini entre madame de B*** et moi, je n'ai pas cherché à augmenter l'embarras de sa position; au contraire, je l'ai charitablement aidée à me tromper moi-même : je suis entré dans toutes ses idées aussi bonnement que son cher époux. Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que j'ai trouvé de temps en temps de grandes obscurités dans cette plaisante scène, qui m'a d'ailleurs beaucoup amusé. Vous m'expliquerez cela, Faublas. Tenez, quoique M. de B*** parlât bas dans ce moment-là, j'ai pourtant bien entendu qu'il disait à la marquise : Madame, je vous le disais bien, que cette

mademoiselle du Portail n'était pas une fille honnête. Tout cela s'est découvert! Les du Portail sont furieux! et s'ils rencontrent ce M. de Faublas, ils lui feront un mauvais parti. Je suis sûr que le voyage de la demoiselle à Soissons, et celui du père en Russie, ne sont que des prétextes... Aussi ce père a bien mérité cela : il gêne horriblement son fils, et il laisse faire à sa fille tout ce qu'elle veut. Voilà à-peu-près, continua le comte, ce que le marquis a dit. Faublas, vous êtes au fait, faites-moi le plaisir de m'apprendre ce que tout cela signifie.

Je contai à Rosambert comment le marquis avait trouvé mon portefeuille dans un *mauvais lieu*, comment il avait prouvé à sa femme que mademoiselle du Portail était une p...., comment la marquise s'était fait rendre mes lettres sur son ottomane, moi présent. Le comte donna un libre cours à sa gaîté, et finit par me demander pourquoi je n'avais pas voulu être présenté à madame de B***. Mon ami, lui répliquai-je, si j'étais follement épris de la marquise, et qu'il n'y eût pas eu d'autres moyens de la voir que celui-là, je l'aurais employé : mais puisque nous nous joignons facilement, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; puisque les rendez-vous ne nous manquent pas, pourquoi aurais-je encore été chercher des dangers sous

un travestissement nouveau? — Quoi donc! cela aurait produit des scènes plaisantes! A votre place, la marquise n'aurait pas balancé.

Après le spectacle, je suivis Rosambert à la loge de Mademoiselle***, qu'il connaissait particulièrement. Une danseuse était avec la princesse. Il est joli! dit celle-ci, après m'avoir majestueusement toisé. C est l'Amour, répondit l'autre, ou c'est le chevalier de Faublas! je remerciai vivement l'honnête personne qui m'adressait un compliment si flatteur. Chevalier, me dit-elle, je vous ai entrevu quelque part, et depuis plusieurs mois j'entends parler de vous presque tous les jours. Vous pouvez être une très-belle fille; mais quant à moi, j'aime mieux un joli garçon. Je fixai le comte : Rosambert, il me paraît que vous m'aviez annoncé; Rosambert me donna sa parole d'honneur que non. Cependant les deux dames se parlaient à l'oreille, et Coralie (c'est le nom de la danseuse), Coralie riait comme une folle.

Ai-je besoin de dire que déjà la partie carrée se décidait; que nous soupâmes chez la déesse; que je ramenai la nymphe chez elle, et que j'y partageai son lit? Qui ne sait pas qu'à l'Opéra, les divinités sont de bien faibles mortelles; que c'est le pays du monde où les passions se traitent le plus lestement; que c'est là surtout qu'une af-

ſaire de cœur commence et s'achève dans la même soirée ?

Coralie n'était ni belle ni jolie ; mais elle avait la vivacité qui plaît, les grâces qui attirent ; on écoutait avec plaisir son petit jargon galant ; sur sa figure mutine régnait la gaîté ; son maintient, un peu *dévergondé*, provoquait le désir ; au reste, grande et bien faite, belle main, joli pied, superbe peau ! Coralie d'ailleurs possédait si bien l'art des voluptés secrètes ! elle épuisait avec tant de discernement toutes les ressources du métier ! J'oubliai dans ses bras Justine et madame de B***.

Mais par une singularité que je n'entreprendrai pas d'expliquer, l'image des vertus les plus pures vint, au sein du libertinage, se présenter à mon esprit troublé ; et, ce qui n'est pas moins digne de remarque, je m'avisai de vouloir parler dans un de ces momens, où l'homme plus étourdi, exempt de toutes distractions, ne laisse échapper que de très-courts monosyllables ou de longs soupirs étouffés. Ah ! Sophie ! m'écriai-je ! j'aurais dû dire : Ah ! Coralie ! Sophie ! répéta la nymphe, sans se déranger, Sophie ! vous la connaissez ? Hé bien, c'est une sotte, une bégueule, une pécore, qui n'a jamais été jolie, qui est fanée, et à qui il est arrivé la semaine passée... Elle ne put en dire davantage : mais quoiqu'en parlant prodigieusement

vite, elle avait si bien employé son temps, que je ne savais lequel admirer le plus, ou de l'étonnante agilité de ce corps si souple, ou de l'extrême volubilité de cette langue si déliée.

Il était dix heures du matin quand je quittai Coralie. Le baron, informé de mon absence, attendait impatiemment mon retour. Il me fit souvenir d'un ton sévère, qu'il m'avait prié de ne jamais coucher ailleurs qu'à l'hôtel. Je montai chez moi, M. Person m'y attendait : j'allais lui reprocher sa trahison, il me prévint : il m'observa qu'il était impossible que le baron ignorât cette échappée nocturne : qu'en pareil cas, le devoir d'un gouverneur était d'avertir un père; et que se laisser prévenir par le suisse, ou par quelqu'autre domestique, c'eût été fort mal adroidement découvrir notre intelligence. Je n'avais rien à répondre à de si bonnes raisons, et puis j'étais déjà occupé de toute autre chose. Jasmin venait de me remettre une lettre qu'on lui avait laissée depuis plus d'une heure. Je voyais avec surprise qu'elle était adressée à mademoiselle du Portail. Je décachetai promptement, je lus :

« Quelqu'un qui part ce soir pour Versailles,
» m'assure que mademoiselle du Portail n'est point
» à Soissons, et que sans doute elle se cache dans
» les environs de Paris. Si cela est, cette charmante

» enfant, qui doit se souvenir de moi, montera
» demain matin à cheval, avec son habit d'amazone,
» et viendra, suivie d'un seul domestique,
» couvert d'un habit bourgeois, me joindre, à huit
» heures précises, au bois de Boulogne, à la porte
» de Boulogne même. Je suis, s'il faut l'en croire,
» celui qu'elle aime encore, etc. »

Le vicomte DE FLORVILLE.

En effet, m'écriai-je, j'ai depuis long-temps parole avec le vicomte : allons, ce sera pour demain matin.... Jasmin, tu vas venir avec moi.

J'allai acheter un beau cabaret de porcelaine, et je chargeai Jasmin de le porter de ma part à mademoiselle Coralie, rue Mêlée, porte Saint-Martin.

Au retour de mon domestique, je lui demandai ce qu'avait dit mademoiselle Coralie : Monsieur, elle m'a fait répéter plusieurs fois votre nom : *C'est bien de la part du chevalier de Faublas? Un jeune homme?.... tout jeune?.... qui a tout au plus dix-sept ans?* Mais, Mademoiselle, lui ai-je dit, est-ce que vous ne le connaissez pas? Elle a répondu : *Si fait; mais il est bon de s'expliquer. Vous direz au chevalier de Faublas que je l'attends demain à souper.*

Demain à souper! Jasmin; mais cela s'arrange

assez mal, je passerai la journée avec le vicomte de Florville! Allons, n'importe, je ne veux pas désobliger Coralie.

Jasmin me laissa, et je me livrai à mes réflexions. O ma jolie cousine, que d'injures, que d'infidélités je te fais!.... Des infidélités? mais non. J'offre à mes maîtresses un hommage impur, que ma vertueuse amante rejeterait, qui profanerait les charmes de Sophie.... Mais madame de B***, Justine, Coralie en même temps, trois à la fois!... Hé bien! fussent-elles cent, qu'importe! ou plutôt mon excuse n'est-elle pas dans le nombre? Si madame de B*** était aimée, lui donnerai-je des rivales? la marquise m'occuperait-elle si j'avais un attachement sérieux pour Justine ou pour Coralie?.... Non, non. Ces trois intrigues-là ne signifient rien... ce ne sont que des goûts passagers.... c'est l'effervescence de la jeunesse... La marquise, il est vrai, me paraît beaucoup plus aimable que les deux autres; mais enfin il n'y a que ma jolie cousine qui m'inspire un amour pur et désintéressé..... Oui, ma Sophie, ma chère Sophie! il est clair que je n'aime que toi!

Le lendemain, Jasmin et moi nous étions à huit heures précises à la porte de Boulogne: j'avais l'amazone anglaise et le chapeau de castor

blanc. Les paysans s'arrêtaient pour me regarder. Les uns s'écriaient : Voilà une jolie femme! Cette Anglaise se tient bien à cheval, disaient les autres; et mon petit amour-propre était flatté de ces exclamations fréquentes. Le vicomte de Florville ne se fit pas long-temps attendre; il montait un très-joli cheval, qu'il maniait avec plus de grâce que de vigueur. Belle demoiselle, nous allons, si bon vous semble, déjeuner à Saint-Cloud. — Très-volontiers, Monsieur; mais où descendrons-nous? dans une auberge? — Non, non, mon bon ami! — Comment? votre bon ami! Oubliez-vous, Monsieur, que vous parlez à mademoiselle du Portail? Oui, mon ami, je l'oubliais, et même je ne songeais pas que je suis aujourd'hui le vicomte de Florville.... Moi, un jeune étourdi! et vous une jeune folle! Faublas, ne trouvez-vous pas cela singulier? — Très-singulier! Mais enfin vous voilà pour toute la journée le vicomte de Florville; et moi mademoiselle du Portail. Souvenons-nous-en bien. Celui des deux qui se trompera.... — Donnera un baiser à l'autre. — J'y consens, monsieur le vicomte.

Quand nous arrivâmes à Saint-Cloud, nous nous devions mutuellement cinquante baisers au moins. A une portée de fusil du pont, le vicomte m'invita à mettre pied à terre. Nous entrâmes dans

une maison petite et jolie, où je ne vis personne. Il n'y avait qu'un premier étage. L'appartement que le vicomte m'ouvrit me parût encore plus commode qu'élégant. — Pardon, Mademoiselle, mais il faut que je fasse mettre les chevaux à l'écurie. Il remonta l'instant d'après, et m'apprit qu'il avait ordonné à Jasmin d'aller déjeuner de son côté, et de revenir nous prendre dans une heure. Ensuite, il me montra, dans une armoire, des viandes froides, quelque dessert et du bon vin : Mademoiselle, nous ferons maigre chère; mais au moins nos gens ne nous troubleront pas. —Fort bien, vicomte; commençons par payer nos amendes. — Fi donc! une demoiselle! que dites-vous là?...Moi, je veux d'abord manger un morceau.

Le vicomte de Florville, un peu petite maîtresse, suça un aileron. Mademoiselle du Portail, fort mal élevée, mangea comme un clerc de procureur.

Ces amendes, qu'il fallait acquitter, me tracassaient. Je voulus donner un baiser au vicomte : Mademoiselle, me dit-il, c'est à moi qu'appartient l'attaque. Il me prit par la main, me fit quitter la table, et voulut m'embrasser. Je le repoussai vivement : Monsieur, laissez-moi, vous êtes un impertinent. Le vicomte, plus obstiné qu'entreprenant, semblait vouloir ne dérober qu'un bai-

ser, et riait beaucoup de la résistance qu'on lui opposait. Apparemment plus accoutumé à résister qu'à poursuivre, il déployait dans l'attaque beaucoup d'adresse et peu de vigueur. Mademoiselle du Portail, au contraire, renversant tous les usages reçus, mettait dans la défense peu de grâce et beaucoup de force. Le vicomte, bientôt épuisé, se laissa tomber sur un canapé : C'est un dragon que cette fille-là, s'écria-t-il, il faudrait un Hercule pour la subjuguer ! Que la nature est sage ! elle a fait les autres femmes douces et faibles. Je vois bien que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ! Allons, que tout rentre dans l'ordre. Maligne demoiselle ; apaisez-vous. Je ne suis plus que la marquise de B*** ; le vicomte de Florville vous cède tous ses droits.

Pour cette fois j'usai de la permission, sans en abuser. Nous nous remîmes bientôt à table. Faublas, vous trouverez peut-être que j'ai de singulières fantaisies ; mais je vous prie de ne pas me refuser. — Le pourrai-je ? De quoi s'agit-il ? — Mon bon ami, donnez-moi votre portrait. — Maman, vous appelez cela une fantaisie ? C'est un désir bien naturel que je partage. Serait-ce une indiscrétion que de vous demander le vôtre ? — Non, mon ami ; mais c'est celui de mademoiselle du Portail que je veux. — Ah ! j'entends ; et c'est

celui du vicomte de Florville que vous me donnerez? — Précisément. — Ma petite maman, je m'en occuperai dès demain ; nous verrons lequel des deux sera le plus tôt fait. — Le vôtre, assurément. Vous n'êtes pas gêné vous, Faublas. Moi, je ne pourrai donner à mon peintre que quelques momens dérobés. Vous sentez bien que ce n'est pas à l'hôtel que cette miniature se fera. — Où donc, maman? — Chez cette marchande de modes.... au boudoir que vous connaissez. Les habits que vous me voyez, je les y laisse toujours dans une armoire dont j'ai la clef. — Quoi! c'est donc là que vous vous êtes habillée ce matin? Sans doute, mon ami. Sous prétexte de prendre l'air aux Champs-Élysées, je suis sortie en robe de matin avec Justine. Nous nous sommes rendues chez ma marchande de modes, où la métamorphose s'est opérée ; une voiture de place m'a conduite chez un loueur de chevaux ; et voilà comme d'une marquise on fait un vicomte. Justine a congé pour toute la journée : elle ne doit se retrouver qu'à sept heures chez ma marchande de modes, où j'irai reprendre ma robe ; en rentrant, je dirai sans affectation, que j'ai rencontré aux Champs-Élysées la comtesse de.... Mais je crois entendre Jasmin. Allons faire un tour de promenade, mon cher Faublas, nous reviendrons dîner ici.

Nous remontâmes à cheval. Après de longs circuits, nous nous trouvâmes vers le midi au pont de Sèves, que nous passâmes, pour nous promener sur la grande route qui conduit à Paris. Une fort belle voiture, attelée de quatre chevaux, et précédée d'un domestique bien monté, venait à nous. Le brillant équipage n'était plus qu'à dix pas de distance, quand la marquise tourna bride et repassa le pont au grand galop. Je crus que son cheval l'avait emportée. Au moment où je donnais un coup d'éperon pour la suivre, je vis du fond du carrosse se jeter à la portière un homme qui, m'ayant reconnu, m'appela mademoiselle du Portail. C'était le marquis de B***! Je partis ventre à terre sur les traces de la marquise, qui courait à travers champs. Jasmin galoppait derrière moi; il me cria que nous étions poursuivis.

Bientôt j'entendis notre ennemi, déjà bien près de nous, exciter encore l'excellent cheval qu'il montait. Je tournai bride brusquement, et piquant droit vers le zélé postillon, je le saluai d'un grand coup de fouet. Jasmin, brûlant d'imiter son maître, avait déjà le bras levé. Le pauvre domestique, étonné qu'une jeune dame eût frappé aussi rudement, retenu sans doute par le respect qu'il croyait devoir à mon sexe autant qu'à mon

rang, ou peut-être par l'idée d'un combat très-inégal, puisque Jasmin se tenait prêt à me seconder; le pauvre domestique, ne sachant s'il devait fuir ou se défendre, me regardait d'un air stupéfait... Je déterminai promptement ses résolutions par cette fière harangue, prononcée cependant d'une voix féminine : Maraud, je te coupe le visage si tu poursuis; si tu retournes sur tes pas, voilà de quoi boire à ma santé. Il prit mon écu, en louant à sa manière ma vigueur et ma générosité. Je le vis s'en retourner aussi vite qu'il était venu.

Ainsi débarrassé de mon ennemi, je promenai mes regards au loin pour découvrir la marquise. Ou elle avait beaucoup modéré la course de son cheval, ou elle s'était arrêtée; car je vis qu'elle avait peu d'avance sur nous. En peu de temps nous la joignîmes. Je lui rendis compte de la manière dont je venais de recevoir l'envoyé du marquis. Il était temps que je partisse, me dit-elle; je n'ai reconnu qu'un peu tard les chevaux et le cocher. — Maman, mais pourquoi vous êtes-vous éloignée sans m'avertir? — Parce qu'il était trop tard; nous étions serrés de trop près. Cette amazone, que le marquis connaît, vous aurait trahi : j'ai voulu qu'il fût tout d'un coup sûr de son fait. — Je ne comprends pas trop la raison.... — Elle est pourtant bien simple. Mon ami, il importait peu que

le marquis vous vît, pourvu qu'il ne me vît pas, moi. J'ai senti que dès qu'il aurait reconnu mademoiselle du Portail, il ne s'occuperait plus que d'elle. En vous laissant là, j'assurais ma fuite. — Ah! bien vu.... Mais que va dire de moi le marquis? (La marquise s'approchant de moi, me dit bien bas en souriant) : il dira que mademoiselle du Portail est une p... Il m'annoncera d'un ton capable, qu'elle est effectivement dans les environs de Paris, qu'il l'a rencontrée avec ce M. de Faublas, et le plaisir d'avoir deviné tout cela le consolera de la petite mortification que lui cause le bonheur de son rival... Mais, ajouta-t-elle d'un ton plus réfléchi, mon tendre époux me rend bien les infidélités que je lui prête. — Comment-donc? — Vous ne voyez pas cela? Il est parti hier au soir pour Versailles, où il ne se rend qu'aujourd'hui. Il a couché à Paris... Il m'attrappe! poursuivit-elle en riant de toutes ses forces, il m'attrappe!... Au reste, mon cher Faublas, je ne me sens pas le courage de lui en vouloir. — Gardez-vous bien de lui pardonner cette offense, maman. Venez vous venger à Saint-Cloud. — A Saint-Cloud? Non vraiment, non; ce serait aussi trop hasarder; ce serait nous livrer comme des enfans. Dans ce moment-ci, M. de B*** est peut être encore à Sèves; le pauvre la Jeunesse.... — Maman, il s'appelle la Jeunesse, ce

monsieur que j'ai étrillé? — Oui, mon ami; si c'est celui qui précédait la voiture, il s'appelle la Jeunesse. — Mais, puisque vous l'avez vu d'assez près pour le reconnaître, il vous a peut-être reconnu aussi. — Impossible, mon ami; cet habit de cavalier, ce chapeau rabattu sur mes yeux. Non, je suis tranquille. . . . Je présume donc que ce pauvre la Jeunesse, déjà revenu, raconte au marquis le malheureux événement de sa course. Maintenant, mon pénétrant mari commente, réfléchit, devine; il devine, j'en suis sûre, que vous demeurez à Sèves ou non loin de là. Je parierais que, curieux de découvrir votre retraite, il charge la Jeunesse de rôder dans les environs, de chercher, d'attendre, de s'informer, de bien examiner toutes les physionomies. Non, mon ami, ce n'est pas à Saint-Cloud qu'il faut aller. Regagnons Paris. Je ferai le moins long détour pour arriver la première chez ma marchande de modes, où vous ne tarderez pas à me venir retrouver. C'est au boudoir que nous dînerons, c'est là que vous me ferez compagnie jusqu'au retour de Justine.

A un quart de lieue de la capitale, nous nous séparâmes. La marquise, à qui je voulais donner Jasmin, m'observa qu'un jeune cavalier pouvait se promener seul; mais qu'il ne serait pas décent qu'une jolie femme, surtout dans l'équipage où

j'étais, ne fût pas suivie au moins d'un domestique. Madame de B*** entra par la grille de la Conférence. Jasmin et moi nous allâmes gagner la barrière du Roule, et de là la rue de..... A la porte de la marchande de modes, nous trouvâmes un petit Auvergnat qui tenait un cheval par la bride, et qui remit à Jasmin un bout de papier, sur lequel étaient écrits ces mots : « Jasmin » reconduira mon cheval chez M. T***, loueur » de chevaux, rue.... de la part du vicomte de » Florville. »

Je ne sortis du boudoir qu'à huit heures du soir. La marquise, toujours fidèle à ses principes économiques, me renvoya dans un état honnête, qui me laissait encore l'espérance de me présenter devant Coralie d'une certaine façon. Je retournai d'abord à l'hôtel, où je me débarrassai de mon accoutrement féminin. Avant dix heures j'étais chez la danseuse.

Bon soir, mon petit chevalier ; mettons-nous vite à table. — Volontiers. — Sais-tu qu'il y a plus d'une demi-heure que je t'attends pour te gronder ? — Parce que ? — Parce que tu me traites mal. Chevalier, j'ai toujours un homme entre deux âges qui me paie pour être aimé, et un joli garçon qui m'aime sans me payer. Quelques-unes de mes camarades joignent à cela un

grand laquais à large poitrine, une manière d'Hercule qu'elles paient pour les aimer. Moi, qui n'ai pas de si grands besoins, je ne veux pas de Satyre ; je me contente de mon joli garçon. — Hé bien, Coralie, qu'a cela de commun avec la querelle que tu veux me faire ? — Attends donc. Le Monsieur qui paie, je l'ai, et j'ai de bonnes raisons pour ne pas te dire son nom ; toi, tu es le joli garçon qui m'aime, n'est-il pas vrai ? — Après? la querelle.... — Tu vas voir. Je t'ai pris parce que tu me plaisais, et je te quitterai quand tu ne me plairas plus. —Enfin ? — Enfin, je n'attends pas de cadeaux de toi ; tu m'en as fait un, dont je veux pas. — Quoi ! ce cabaret de porcelaine? — Oui. — Je ne le reprendrai pourtant pas. D'ailleurs, Coralie, tes arrangemens ne me conviennent point ; je veux être seul et payer. — Bon ! chevalier, tu es trop jeune, et tu n'es pas assez riche. Et puis, tiens, tu ferais un mauvais marché. Tu es beau, tu as de l'esprit ; hé bien ! dès que tu paierais, je ne t'aimerais plus. Je ne sais pas comment cela se fait ; mais voilà comme nous sommes toutes ! un billet de caisse d'escompte est pour celui qui le donne le gage d'une infidélité. — Je ne te donne pas d'argent, ce n'est qu'un petit présent... — Je n'en veux point. — Je te répète que je ne le reprendrai pas. —

En ce cas, je le jetterai par la fenêtre. — Si cela t'amuse.....

Nous nous disputions beaucoup, lorsqu'une espèce de femme-de-chambre à Coralie entra d'un air effrayé et cria : C'est lui ! c'est lui ! répéta la maîtresse. Les deux femmes me saisirent par les bras, m'entraînèrent dans la chambre à coucher, ouvrirent dans le fond de l'alcove une petite porte, par laquelle elles me firent passer, et je me trouvai dans un couloir qui faisait le tour des appartemens. Je me fâchais et je riais en même temps, l'une me tirait par les bras, l'autre me poussait par les épaules : elles firent si bien, qu'elles parvinrent à me mettre à la porte. J'allai dormir tranquillement chez moi ; le baron n'était pas rentré.

Le lendemain, je fis avertir un peintre habile, qui donna toute la journée à mademoiselle du Portail. Comme il me quittait, il m'arriva une invitation de Coralie, pour le soir même. La scène de la veille m'avait paru fort désagréable ; mais qu'on se souvienne que je n'ai pas dix-sept ans. A dix-sept ans, refusa-t-on jamais de passer une nuit avec une fille aimable ?... Un adolescent prétend-il qu'à ma place il aurait résisté ? Qu'il se montre ! et s'il n'est pas malade, je lui dirai qu'il ment.

L'homme le plus robuste n'est pas infatigable. Au milieu de la nuit, je m'endormis dans les bras

de la danseuse, et le bruit d'une sonnette vigoureusement tirée, me réveilla en sursaut, à sept heures du matin. Je parie, s'écria Coralie, que ces deux sottes-là sont sorties en même temps, et qu'elles n'ont pas pris leur clef! cependant je me tue de le leur dire tous les jours! Chevalier, fais-moi le plaisir d'aller ouvrir la porte.

J'y cours en chemise, et même sans pantoufles; j'ouvre, je vois un homme!... je vois!... je crois me tromper; je me frotte les yeux, je regarde encore, je m'écrie : Quoi! se peut-il?... quoi! c'est vous mon père! Le baron recule de surprise en me reconnaissant. Il m'adresse avec violence cette question au moins inutile : Que faites-vous ici, Monsieur? Qu'aurais-je répondu? Je garde un profond silence.

Cependant, au son d'une voix qu'elle a cru reconnaître, Coralie est accourue, aussi légèrement vêtue que moi; mais trop pressée pour y regarder de bien près, au lieu de mettre ses pantoufles, elle a fourré ses petits pieds dans mes souliers. La nymphe, en arrivant sur le lieu de la scène, s'est pénétrée tout d'un coup des comiques effets d'une rencontre aussi inattendue. Elle admire le père muet d'étonnement, immobile de fureur, appuyé sur la rampe de l'escalier; elle admire le fils, presque nu, planté comme une idole

au milieu de l'antichambre. Le moyen qu'une fille, naturellement folle, se contienne en pareil cas! La danseuse me jette les bras au cou, elle penche sa tête sur la mienne, on croirait qu'elle m'embrasse : elle ne fait que rire pourtant : mais elle rit si fort, que tous les voisins peuvent l'entendre. Le baron rougit et pâlit successivement, il entre, il ferme la porte, il met les verroux. Coralie se sauve, en riant toujours; je vole sur ses pas; mon père se précipite en même temps que nous dans la chambre à coucher; il fait un geste menaçant, il va briser les meubles. Je me jette sur sa canne, déjà levée; je la saisis, je m'écrie : Ah! mon père, oubliez-vous que votre fils est là ?

Cette exclamation, peut-être un peu hardie, produisit tout l'effet que j'en avais attendu. Le baron, encore ému, mais beaucoup plus calme, se jeta sur un fauteuil, et m'ordonna de m'habiller. Coralie s'était enfermée dans son cabinet de toilette, où elle riait à son aise, et dont elle voulut bien entr'ouvrir la porte pour me rendre ma chaussure et reprendre la sienne. Je fus bientôt prêt. Nous descendîmes. Le baron était venu à pied et sans domestiques: nous montâmes dans un fiacre; et quoique le trajet fût long, mon père, triste et pensif, ne me dit pas un mot sur la route; mais en arrivant à l'hôtel, il me pria de le suivre

chez lui. Ce jour était un de ceux marqués pour mes visites au couvent; et comme je voyais s'écouler l'heure à laquelle Sophie m'attendait au parloir, j'essayai de prétexter quelques affaires pressantes. Mon père insista d'un ton presque suppliant. Nous montâmes dans son appartement. Il ordonna qu'on nous y laissât seuls, me fit asseoir, se plaça près de moi, garda quelque temps le silence, et me dit enfin : Faublas, oubliez pour un moment que je suis père, et répondez-moi comme à votre ami. Avant-hier, entre dix et onze heures du soir, étiez-vous chez Coralie? — Oui, mon père. — C'était donc vous qui soupiez avec elle, quand je suis arrivé? — Cela est vrai. — Le bruit que vous avez fait en sortant m'a donné quelques soupçons, que j'ai dissimulés; j'ai prétexté un voyage à la campagne, afin de surprendre mon rival préféré : je n'imaginais pas que ce fût le chevalier de Faublas. — M. le baron me ferait-il l'injure de croire que je savais qu'il y eût entre nous rivalité? — Non, mon ami, non. Je sais qu'au milieu des égaremens de votre âge, vous vous êtes rarement écarté du respect que vous devez à un père qui vous aime; je sais que vous n'êtes pas capable de me préparer de sang-froid des chagrins, des humiliations. Faublas, il me reste peu de questions à vous faire. Y a-t-il long-

temps que vous connaissez Coralie? — Depuis quatre jours. — Et vous avez passé avec elle... — Deux nuits, mon père. — Deux nuits en quatre jours! des nuits entières! Ah! jeune insensé! Et comment avez-vous récompensé ses bontés? — Je ne lui ai fait qu'un très-petit présent. — Quoi! serait-ce vous qui lui auriez donné ces porcelaines de Sèves que j'ai vues chez elle.... avant-hier, je crois? — Oui, mon père. — Mon ami, quand un jeune homme comme vous a le malheur d'avoir une fille de théâtre, il doit la payer plus généreusement. Restez ici, tout-à-l'heure je suis à vous.

Il me fit attendre assez long-temps, et revint enfin, tenant un papier à la main. Tenez, Faublas, lisez :

« Coralie, je vous quitte, et je crois que les » meubles, les bijoux, les diamans que je vous ai » donnés et que je vous laisse, m'acquittent assez » envers vous. »

Quand j'eus fini de lire cette courte épître, mon père la cacheta. Ensuite, il me présenta une feuille de papier blanc, j'écrivis sous sa dictée :

» Coralie, je vous quitte; et comme j'ai évalué » à vingt-cinq louis les deux nuits que vous m'a- » vez données, je vous envoie trois billets de caisse » de 200 francs chacun. »

Mon père envoya les deux lettres par le même commissionnaire. Je croyais tout fini, je me disposais à sortir: le baron me pria d'attendre la réponse de Coralie.

Mon fils, me dit-il, vous voyez si je profite des leçons que vous me donnez. Pourquoi, moins docile que moi, vous obstinez-vous à rejeter mes conseils paternels? Avant-hier encore, vous êtes sorti avec cet habit d'amazone que je vous ai défendu de porter! vous voyez tous les jours la marquise! vous aviez Coralie en même temps! vous en avez peut-être encore une autre que je ne sais pas!... Soyez donc sage, ménagez donc votre santé. Vous ne savez pas comme il est précieux, ce bien que vous prodiguez! Et d'ailleurs, depuis que nous sommes à Paris, vous négligez singulièrement vos études. Il ne suffit pas de briller dans ses exercices, il faut aussi cultiver son esprit. Que vous excelliez à faire des armes, à la bonne heure! il faut qu'un gentilhomme sache se battre : et malheur à celui qui aime à verser du sang! Mais la passion de la chasse, la fureur de la danse, la manie des chevaux; tout cela n'a qu'un temps. Vous aimez encore la musique, il est vrai, et la musique peut remplir agréablement quelques heures de loisir, mais tout cela ne suffit pas. Si vous atteignez la quarantaine

sans savoir autre chose, que tirer un coup de fusil, manier un cheval, danser et chanter, oh! que votre automne sera fastidieux et long! que vous trouverez de momens d'ennui dans la journée! que vous regretterez votre jeunesse, perdue dans les vains plaisirs!... Faublas, vous ne manquez pas d'intelligence; je vous connais des dispositions... Ménagez-vous dès à-présent, dans l'étude des Belles-Lettres et de la Philosophie, ces ressources toutes-puissantes et respectées, qui embellissent l'âge mûr, abrégent la vieillesse, occupent les désœuvremens du riche, allégent les travaux du pauvre, consolent nos infortunes ou perpétuent notre bonheur... Mon ami, commencez par aller moins fréquemment chez madame de B***; vous trouverez à cela le double avantage d'employer plus de temps à des travaux utiles, et d'en donner moins à des plaisirs dangereux; vous formerez le moral et vous n'épuiserez pas le physique. Quant à votre passion du couvent, je ne vous en parle pas; je sais que sur ce point très-essentiel, vous êtes déjà raisonnable. Madame Munich, à qui j'ai parlé l'un de ces jours, m'a dit qu'il y avait plus de deux mois qu'elle ne vous avait vu. Je suis content de vous, Faublas; que vous trompiez la marquise ou quelqu'autre folle, on ne saurait les plaindre d'un malheur qu'elles

cherchent. S'il y a, par rapport à vous, quelques inconvéniens, ils ne touchent pas à l'honneur. Mais abuser la faible innocence !... je ne vous l'aurais jamais pardonné.

Tandis que le baron me félicitait de mon indifférence pour mademoiselle de Pontis, j'avais peine à contenir mon impatience : je gémissais de voir s'échapper le moment du rendez-vous.

Le domestique envoyé chez la danseuse revint enfin. Coralie avait beaucoup ri au nom de Faublas. Elle remerciait le baron; et quant au chevalier, j'accepte ce qu'il m'envoie, avait-elle dit; mais en vérité, il ne fallait rien pour ça.

Je remontai chez moi, désespéré d'avoir manqué ma visite au couvent. Mon peintre m'attendait pour finir le portrait, beaucoup avancé la veille. Il fallut endosser l'habit d'amazone pour représenter mademoiselle du Portail, et ensuite redevenir M. de Faublas, pour aller dîner avec le baron. Quand je sortis de table, je trouvai chez moi la vieille femme aux petits écus. Elle me dit qu'Adélaïde, étonnée de ne m'avoir pas vu ce matin, envoyait savoir de mes nouvelles, et me priait de passer tout-à-l'heure au couvent. J'y courus, Adélaïde m'amena sa bonne amie, accompagnée de madame Munich, qui ne parut pas fâchée de me revoir, après une aussi longue absence.

J'en fus quitte pour plusieurs histoires fort longues, que j'eus l'air d'entendre ; et comme à tout hasard il m'importait de gagner l'amitié de la gouvernante, dont je connaissais les goûts, je lui promis de lui envoyer une bouteille d'excellente eau-de-vie d'Andaye dont on m'avait fait présent.

Ce jour malheureux était celui des rencontres. En sortant du parloir, je trouvai mon père qui allait y entrer. C'est donc ainsi qu'on m'obéit! me dit-il tout bas; c'est donc ainsi qu'on me joue! Monsieur, je vous déclare que si vous ne renoncez pas à ce fol amour, vous me forcerez à user de rigueur.

De retour chez moi, j'enveloppai soigneusement mon portrait qui était fini. J'appelai Jasmin, je lui recommandai de porter, le lendemain de bonne heure, ce petit paquet à Justine, qui le remettrait à madame de B***, et cette bouteille d'eau-de-vie d'Andaye à madame Munich, au couvent de ***. Mon très-exact domestique partit de bonne heure et revint tard. Il avait tant bu, que je ne pus tirer de lui aucune réponse satisfaisante; mais la manière dont il avait fait sa double commission, me valut, dans la soirée, un billet et un message.

Un billet de madame de B***, qui, en me remerciant beaucoup de mon charmant cadeau,

me demandait ce que je voulais qu'elle en fît.

Madame Dutour, je ne comprends pas ce que madame la marquise me veut dire. — Et moi, Monsieur, je l'ignore; mais elle s'expliquera sans doute demain matin, chez sa marchande de modes; ne manquez pas de vous y rendre à huit heures précises, parce qu'à dix heures elle part pour Versailles. — Madame Dutour, vous pouvez l'assurer que je n'y manquerai pas.

Une heure après vint cette vieille femme, à qui je ne donnais jamais un petit écu sans tressaillir de joie. Elle m'apprit que mademoiselle de Pontis, qui avait quelque chose de très-pressé à me dire, me priait de venir au parloir le lendemain matin, à huit heures au plus tard. — Ah! ma bonne dame, j'aimerais mieux passer la nuit entière à la porte du couvent, que de faire attendre mademoiselle de Pontis un quart-d'heure.

La vieille, dès qu'elle eut son argent, me tira sa petite révérence et s'en alla.

Demain, à huit heures précises au couvent! Demain, au boudoir, à huit heures précises! Oh! cette fois, madame de B***, vous aurez tort! Si vous voulez que j'aille à vos rendez-vous, ne les donnez jamais aux heures que mademoiselle de Pontis aura choisies pour les siens. Croyez-moi, n'essayez pas de soutenir la concurrence!

Un regard, un seul regard de ma jolie cousine m'est plus doux, plus précieux que toutes les faveurs de la plus belle femme!... d'une femme aussi belle que vous! et toutes les marquises de l'univers ne valent pas ensemble un cheveu de ma Sophie!

Dès que les portes du couvent s'ouvrirent, je demandai Adélaïde. Elle vint au parloir; sa bonne amie ne tarda pas à l'y joindre. — Bonjour, Monsieur, me dit Sophie. Monsieur! m'écriai-je. Tenez, Monsieur, dit à son tour Adélaïde, en me présentant un petit paquet. — Et vous aussi, ma sœur! Monsieur! — Prenez donc. Hier votre Jasmin était gris; il a remis ce portrait à madame Munich. Et la bouteille d'eau-de-vie d'Andaye, poursuivit Sophie, il l'a portée à la marquise de B***! — Oui, mon frère, oui; vous abusez de mon amitié, vous trompez la tendresse de Sophie; cela n'est pas bien. Sophie, qui s'expose tous les jours pour vous! moi, à qui le baron a fait hier encore une scène terrible! Monsieur, cela n'est pas bien. Quand il nous aura fait mourir de chagrin, reprit Sophie en sanglotant, il regrettera sa cousine et sa sœur. (Je voulus prendre sa main, elle la retira.) Laissez vos caresses, Monsieur; elles sont douces, mais elles sont trompeuses. Oui, Monsieur! oui, elles vous ressemblent, s'écria Adé-

laide; ma bonne amie a raison. (Elle passa son mouchoir sur les yeux de Sophie, qu'elle embrassa ensuite.) Console-toi, ma Sophie, lui dit-elle, ne pleure pas si fort; je t'aime, je t'aimerai toujours, je ne te tromperai pas; je ne trompe personne, moi! — Adélaïde, vois s'il prend seulement la peine de se justifier! — Ah! Sophie! mon agitation, mes larmes, mon silence même, tout ne vous annonce-t-il pas les remords dont mon cœur est déchiré? Oui, je vous l'avoue, ce portrait, ce fatal portrait était pour madame de B***. Vous nous l'avouez, parce que nous le savons! me dit Adélaïde. — Il était pour madame de B***! s'écria Sophie d'un ton douloureux. — Mais, ma jolie cousine, n'excuserez-vous pas un moment d'erreur? — Un moment d'erreur! Depuis qu'il me connaît il me trahit! Un moment d'erreur!..... Adélaïde! depuis plus de deux mois, tu le sais, il me dit presque tous les jours, tous les jours il m'écrit qu'il m'adore, qu'il n'adore que moi!.... Un moment d'erreur! — Sophie! ma jolie cousine!...— Et j'ai la faiblesse de le croire! et j'ai le malheur de l'aimer!... et il le sait! hélas! il le sait!... Mais, dis-moi, ma chère Adélaïde, ce qu'il attend de ses trahisons. Qu'en attend-il? qu'espère-t-il?... Ingrat que vous êtes! je ne l'ai pas exigé votre amour! n'en n'ayez pas pour

moi, si cela vous est impossible; mais au moins, ne dites point.....— Ah! Mademoiselle!..... Ah! ma jolie cousine!... vous ne savez pas combien vous m'êtes chère!... Le jour, votre image me suit partout; la nuit elle embellit tous mes songes... Sophie, vous êtes ma vie, mon ame, mon dieu! Je n'existe que par vous, je n'adore que vous! — Hé bien! Adélaïde, tu l'entends! comme le cruel se plaît à redoubler mes agitations, mon trouble, mes incertitudes! Ses discours sont toujours les mêmes; mais sa conduite... Il veut ma mort! il veut ma mort! (Je me jetai aux genoux de mademoiselle de Pontis.) — Mon frère, que faites-vous! Si quelqu'une de nos religieuses passait! Si l'on nous voyait!... (Sophie se leva tout effrayée) — Monsieur, si vous ne vous asseyez pas, je m'en vais. (Je me remis à ma place en pleurant amèrement.) — Ma bonne amie, dit Adélaïde, ce qu'il te dit paraît bien vrai pourtant! et il l'assure d'un ton bien naturel! — Va, tu ne le connais pas. En sortant d'ici, il va courir chez cette marquise pour lui en dire autant. — La marquise! je vous jure que je ne la reverrai jamais, jamais.—Mon frère, foi de gentilhomme! — Foi de gentilhomme! ma sœur. Foi de gentilhomme! ma Sophie. — Mon dieu! dit-elle, d'une voix faible, en posant sa main sur son cœur, mon

dieu! Elle pencha la tête sur son sein, et s'appuya sur sa chaise; ses sanglots qui redoublaient, lui coupèrent la parole. — Ma chère Adélaïde! elle se trouve mal! Non, non, dit Sophie. (Adélaïde essuyait les larmes dont le visage de son amie était couvert.) Laisse-les couler! continua Sophie, laisse, ma bonne amie; elles sont de plaisir, celles-là! elles sont de joie!... Mon dieu! mon dieu! quel pesant fardeau j'avais sur le cœur! comme je me sens soulagée!

Je pris sa main, sur laquelle je posai mes lèvres brûlantes. Ce nuage de douleur, dont ses charmes avaient paru voilés, se dissipa tout d'un coup. Tant de joie brilla sur son visage embelli! ses yeux s'animèrent d'un feu si doux! Elle laissa tomber sur moi un rgard si tendre!... Avec quelle ardeur je renouvelai le serment de lui être à jamais fidèle! comme elle prit plaisir à me faire entrevoir dans l'avenir un hymen fortuné!

Adélaïde, cependant, tenait toujours le portrait de mademoiselle du Portail : mon frère, madame Munich m'a bien recommandé de vous renvoyer cela. Vous l'avez mise dans une belle colère, madame Munich! *Voyez donc ce fou!* m'a-t-elle dit, *qui m'envoie son portrait! est-ce que je suis d'un âge!... mais c'est sans doute pour mademoiselle de Pontis; il l'aime, le baron a raison*

de le dire. Ah! que M. le chevalier revienne ici! qu'il y revienne!... Tenez, mon frère, reprenez-le, votre vilain portrait! Vilain? mais non, dit ma jolie cousine, en l'ôtant des mains d'Adélaïde; il est joli ce portrait! on dirait que c'est le tien. —Hé bien, ma bonne amie garde-le.—Oui, gardez-le, ma jolie cousine.—Ce portrait, monsieur de Faublas? Oh non! il me ferait mal! il me rappellerait toujours cette madame de B*** ! Je n'en veux pas, je n'en veux pas.... D'ailleurs, ces habits de femme... C'est un portrait qui vous ressemble, ce n'est pas le vôtre! — Ma Sophie, si vous vouliez!...—Quoi?—Mon peintre est habile et discret, il ferait mon portrait et le vôtre. — Et le mien aussi! répliqua-t-elle, d'un air incertain, en regardant Adélaïde. Oui, ma bonne amie, lui répondit celle-ci, le tien, et même le mien, et peut-être une copie de chacun; nous ferons des échanges.— Hé bien, mon jeune cousin, quand l'amènerez-vous votre peintre? — Mais demain, depuis huit heures jusqu'à dix; et tous les jours, pareille séance, jusqu'à ce que cela soit fini. — Tous les jours! mais ma gouvernante.... Il est vrai qu'elle dort, et que jusqu'à présent elle ne s'est aperçue de rien. Oui, interrompit Adélaïde, elle dort! mais le baron? Prenez-y garde, mon frère. — Le baron, ma chère Adélaïde, s'il lui

arrivait de se lever un jour, plus tôt que de coutume, il m'en coûtera beaucoup, sans doute; mais je remettrais la séance au lendemain. — A demain donc, mon cher cousin. — Sans faute.

Au moment où je lui disais adieu, au moment où elle paraissait lire avec attendrissement sur mon visage le vif plaisir que me causait une très-légère faveur qui m'était plutôt donnée que permise, au moment même une religieuse entra brusquement. Elle commença par jeter sur toute ma personne un regard curieux, mais rapide; puis, avec une douceur mêlée de quelque fermeté : il me semble, Adélaïde, qu'il y a long-temps que vous causez avec monsieur votre frère! et vous, mademoiselle de Pontis, comment ne vous apercevez-vous pas que je dois avoir commencé la leçon depuis plus d'un quart-d'heure? Je retourne au clavecin où je vous attends. Les disciples voulaient bagayer une excuse : la maîtresse se retira sans les écouter. Mon dieu! dit Sophie qui tremblait, ne vous a-t-elle pas vu me baiser la main? — Je ne sais, ma sœur... — Je ne sais pas non plus; mais voulez-vous que je lui demande? Je ne pus m'empêcher de sourire. Adélaïde parut d'abord s'en offenser; puis ayant un peu réfléchi : Que je suis bonne! s'éria-t-elle. Allez, Allez, soyez tranquille, je ne le lui demanderai pas. —Ma

jolie cousine, c'est la maîtresse de musique, cette religieuse? — Oui, mon cher cousin. On l'appelle Dorothée. — Elle est forte sur le clavecin? — Assez forte. Cependant quelqu'un lui a dit que vous en touchez beaucoup mieux qu'elle. — Mais elle est toute jeune? — Toute jeune, oui. — Et elle m'a semblé fort jolie? — Et il me semble à moi, répondit-elle avec chagrin, il me semble que, dans les circonstances les plus fâcheuses, vous pouvez encore faire très-promptement beaucoup de curieuses remarques, d'intéressantes découvertes et de questions... désolantes.

A ces mots, elle partit en pleurant et sans vouloir m'entendre. Adélaïde, tout occupée du chagrin de son amie, ne vit point ma douleur : Adélaïde vola sur les pas de Sophie. Je restai moins surpris de mon étourderie, qu'affligé du prompt départ qui la punissait. Les peines de ma jolie cousine m'offraient sans doute plus d'un motif de consolation : cependant j'étais au désespoir quand je rentrai chez moi.

Jasmin, que j'interrogeai à mon retour, m'avoua que la veille il n'avait pu résister à la tentation de goûter l'eau-de-vie d'Andaye. Elle lui avait paru si bonne, qu'il en avait bu à plusieurs reprises. Il avait rempli, avec de l'eau ordinaire, la bouteille, diminuée d'un bon quart; et puis

il avait été faire mes commissions. Je ne m'étonnai plus qu'il les eût faites de travers, et je lui pardonnai son infidélité, en faveur de la sincérité de l'aveu.

Cependant les nouveaux chagrins de Sophie ne devaient point me faire oublier les promesses que je lui avais faites : il était vraisemblable que la marquise, étonnée de ne m'avoir pas vu, allait envoyer chez moi. Je rappelai Jasmin pour lui dire qu'il ne fallait laisser entrer que mon père, M. de Rosambert, et mon gouverneur. — Mais, Monsieur, si mademoiselle Justine vient? — Vous lui direz que je n'y suis pas. — Monsieur, mais madame Dutour, le vicomte de Florville? — Vous direz que je n'y suis pas. — Ah! ah! — Restez dans mon anti-chambre pour ne laisser passer personne, et envoyez chez mon peintre, pour le prier de venir ici tout-à-heure.

L'artiste vint dans l'après-dînée; il commença mon portrait; il vint avec moi le lendemain pour ébaucher celui de ma jolie cousine. Ai-je besoin de dire que, dans cette entrevue, l'entretien commença par une explication sur Dorothée? Sophie ne concevait pas qu'auprès de la personne aimée, un jeune homme pût regarder quelque autre femme et la trouver jolie. Je croyais me justifier complètement par cette réponse, qu'une

religieuse, à mes yeux, n'ayant plus de sexe, ce que j'aurais pu dire d'une belle statue, je l'avais dit de Dorothée. Mais Adélaïde, ouvertement déclarée contre moi, la cruelle Adélaïde aussitôt m'observa que celle qui était venue troubler nos doux entretiens, aurait dû me paraître laide à faire peur. Sans doute il me fallut plus d'une subtilité, pour affaiblir cette objection trop solide. Enfin je n'obtins grâce qu'en représentant, les larmes aux yeux, qu'une étourderie n'était pas un crime, et qu'au surplus une remarque flatteuse pour Dorothée ne devait en aucune manière inquiéter Sophie, dont les charmes étaient, comme la passion qu'ils m'avaient inspirée, supérieurs à toute espèce de comparaison. Alors ma jolie cousine consolée me rendit toute sa tendresse; alors ma sœur, pour me témoigner le retour de sa confiance, me dit : Croyez, mon frère, que vous n'avez pas été vu baisant la main de ma bonne amie, puisque notre maîtresse de clavecin qui, dans la journée d'hier, est venue souvent causer avec Sophie et moi, et nous a même deux ou trois fois parlé de vous, n'a pourtant rien dit qui indiquât le moins du monde qu'elle se fût, le matin, aperçue de quelque chose.

Ainsi, tous trois réconciliés, nous nous occupâmes du portrait de Sophie; nous nous en oc-

cupâmes plusieurs jours de suite ; et voyez de quelle patience les artistes ont besoin de s'armer contre les amans ! d'abord je gourmandai le peintre, parce que la charmante miniature ne se faisait pas assez vite ; bientôt je me plaignis de ce qu'elle était presque achevée.

Ce fut mon portrait qui se trouva fini le premier; je ne possédai celui de ma jolie cousine que la semaine d'après.

Cependant Justine et madame Dutour se présentaient successivement à ma porte tous les jours, et ne remportaient jamais que cette réponse inquiétante : Il n'y est pas. Le comte, qui apprit avec étonnement ce qu'il appelait ma conversion subite, me soutint qu'elle ne durerait pas. — Rosambert, j'ai dit : foi de gentilhomme ! — Oui; mais croyez-vous que madame de B*** restera tranquille ? Elle n'a fait, jusqu'à présent, que des démarches mesurées, peu décisives. Ne vous fiez pas à ce calme apparent; il couvre quelques desseins secrets. La marquise médite en silence les grands coups : ce sera, n'en doutez pas, le réveille du lion.

Un matin, que j'allais au couvent comme à l'ordinaire, je crus m'apercevoir que j'étais suivi. Un homme assez bien couvert se tenait à quelque distance, réglait sa marche sur la mienne

et semblait craindre de me perdre de vue ; en sortant du couvent, je le vis encore sur mes pas.

Rosambert, à qui je fis part de mes soupçons, m'envoya deux de ses gens pour m'accompagner. Je leur ordonnai de garder chacun un bout de la rue, dans laquelle était situé le couvent.

Un secret pressentiment semblait m'avertir des malheurs qui menaçaient nos amours. Ce jour-là, plus qu'à l'ordinaire, je pressai Sophie de m'apprendre quelles affaires si importantes tenaient son père éloigné, à quelle époque le retour de M. de Pontis était fixé, quels moyens il me faudrait employer pour obtenir de lui ma jolie cousine. Sophie, après avoir hésité quelques momens, prit la main de ma sœur et la mienne : Ma chère Adélaïde, toi en qui j'ai trouvé une sœur tendre, une véritable amie ; et vous, mon cher cousin, vous, qui m'avez fait aimer l'exil où je languissais, il est temps que vous sachiez un secret important qui n'est connu que de madame Munich, qui doit rester toujours entre vous et moi. Je ne suis pas Française ; le nom que je porte est supposé. Mon père, le baron de Gorlitz, possède des biens considérables dans l'Allemagne, sa patrie, où ma famille est puissante et considérée. Je ne sais pourquoi l'on ma privée du bonheur de vivre dans son sein ; mais il y a bien-

tôt huit ans que je suis en France. Ce n'est pas le baron qui m'y a amenée. Un domestique français, vieilli à son service, a pris dans le temps le train d'un homme de qualité. Il s'est fait appeler M. de Pontis; il a dit qu'il était mon père, et m'a laissée sous la garde de madame Munich, dans ce couvent, où depuis il est venu exactement tous les six mois savoir de mes nouvelles et payer ma pension. Depuis huit ans, je n'ai joui que deux fois du bonheur d'embrasser mon père. Quand je demande à madame Munich pourquoi l'on m'a élevée en France, pourquoi le baron de Gorlitz me refuse son nom, pourquoi il vient si rarement voir sa fille; elle me répond tranquillement que ces précautions sont nécessaires, que je bénirai un jour la sagesse d'un père qui m'aime tendrement. Depuis quelques mois elle me répète souvent, que le moment de mon retour en Allemagne s'approche. Hélas! je ne sais plus si mon cœur le souhaite! Qu'il me serait doux de revoir ma patrie, ma famille et mon père! Mais, Adélaïde, Faublas, qu'il me serait cruel d'être séparée de vous! — Séparée! jamais, Sophie, jamais. Partez demain pour l'Allemagne, dès demain je vous y suivrai. J'irai vous demander au baron; s'il aime sa fille, il ne s'opposera point à notre bonheur.

Comme il se prolongea délicieusement l'entretien qui suivit l'intéressante confidence que Sophie venait de nous faire! Adélaïde, lasse de nous avoir répété vingt fois qu'il était plus de dix heures, que madame Munich nous surprendrait, Adélaïde força ma jolie cousine de me quitter. Je sentis mon cœur se serrer, quand j'embrassai ma sœur; je le sentis frémir, quand je dis adieu à Sophie.

En sortant du couvent, j'aperçus mon argus de la veille, en sentinelle dans une allée voisine. Quand il me vit à quelque distance, il quitta sa retraite, apparemment pour m'épier jusque chez moi. Je le laissai se rapprocher quelques pas, et tout-à-coup je me retournai sur lui. Il ne m'attendit pas; mais, s'il courait bien, je courais mieux. Au détour de la rue, je le saisis par la jambe, à l'instant où l'un de mes hommes apostés l'allait prendre au collet. Le fuyard, perdant l'équilibre, tomba par terre, poussa de grands cris, et s'efforça d'intéresser pour lui la populace, aussitôt ameutée. Déjà quelques séditieux criaient vengeance, et se préparaient à me faire un mauvais parti, quand je m'écriai : Messieurs, c'est un espion! A ce mot de proscription, mon ennemi, abandonné de tous ses défenseurs, vit qu'il ne lui restait d'autre moyen de s'épar-

gner les coups de bâton dont je le menaçais, que de déclarer celui qui le payait pour m'observer : il me nomma madame Dutour. Je le renvoyai, en l'exhortant à n'y plus revenir.

Le lendemain, de très-bonne heure, mon père me mena à huit lieues de Paris, voir une maison de campagne qu'il avait achetée depuis plus d'un mois. Nous visitâmes le jardin, qui me parut fort joli, les appartemens que je trouvai commodes et rians. Je distinguai surtout une chambre fort agréable, fort gaie, mais dont les fenêtres étaient grillées. J'en fis faire la remarque au baron. Il me répondit froidement : Ces fenêtres-là sont grillées, parce que cet appartement sera désormais le vôtre. — Le mien! mon père. — Oui, Monsieur. J'avais acheté cette maison pour y jouir de la belle saison; mais vous m'avez forcé de faire d'un lieu de plaisance une prison. — Une prison! — Vous m'avez trompé, Monsieur. Ce n'est ni l'amant de la marquise, ni celui de Coralie, que j'enferme; c'est le séducteur de Sophie. Quand je m'applaudissais de votre obéissance, vous abusiez de ma sécurité; vous alliez au couvent tous les jours. Quelqu'un, qui s'intéresse apparemment à vos démarches, m'en a donné l'avis secret. Lisez cet écrit anonyme, lisez.

« Monsieur le baron de Faublas est averti que
» tous les matins, depuis huit heures jusqu'à dix,
» monsieur son fils va voir au couvent mademoi-
» selle de Faublas et mademoiselle Sophie de
» Pontis. »

Je sais, Monsieur, continua mon père, le peu de foi que mérite un écrit anonyme; je ne vous ait pas condamné sur un titre aussi méprisable. Mais comme dans une affaire de la nature de celle-ci on ne doit rien négliger, je me suis informé; j'ai appris qu'on m'avait écrit la vérité. Monsieur, si vous n'aimez pas Sophie, vous êtes un lâche suborneur; cette captivité domestique est pour vous un châtiment trop doux : si vous l'aimez, au contraire, je dois travailler à vous guérir de cette passion que je n'approuve pas. Monsieur, vous ne sortirez pas de cette chambre. Trois hommes que je laisse ici, seront en même temps vos domestiques et vos gardiens; ils savent quels gens je permets que vous receviez.

L'étonnement dans lequel ce discours m'avait jeté ne peut se comparer qu'à la douleur qu'il me causa. J'avais d'abord écouté, sans pouvoir dire un seul mot; je fis ensuite d'inutiles efforts pour répondre modérément : Mon père, oserais-je vous demander pourquoi vous n'approuvez pas mon amour pour Sophie? — Parce que le père

de cette jeune personne l'ignore, parce qu'il se pourrait qu'il ne voulût pas vous donner sa fille, parce que moi-même je vous destine une autre femme. — Et quelle est donc cette infortunée que vous avez choisie, mon père? — M. du Portail est mon intime ami, il vous estime. — Ah! c'est Dorliska que j'épouserai? Une fille perdue, ou peut-être morte! — Pourquoi morte? Je crois que mon ami retrouvera sa fille; le ciel doit cette consolation au plus malheureux des pères. Lovzinski fait de nouvelles recherches; et vous, mon fils, quand l'absence et le temps, qui usent toutes les passions folles, auront détruit la vôtre, vous commencerez vos voyages, vous passerez en Pologne... — Oui! et là, comme les chevaliers errans, j'irai de porte en porte chercher une fille pour l'épouser! — Monsieur, vous ne remarquez pas que vos réponses sont d'une indécence!... — Pardon, mon père, vingt fois pardon! L'excès de ma douleur... — Mon fils, je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Préparez-vous à réparer les longues infortunes d'un gentilhomme pour qui mon amitié ne doit pas être vaine... — Mon père, je tiendrai ma parole à Lovzinski; j'irai jusqu'au bout du monde, s'il le faut, chercher sa Dorliska. — Et vous renoncerez à mademoiselle de Pontis? — Plutôt mourir mille fois!

— Jeune homme ! — Mon père, je ne partirai pour la Pologne qu'après avoir obtenu la main de Sophie. Je le jure par vous, par elle, par ce qu'il y a de plus sacré. — Respectez mon autorité, ou craignez... — Hé! qu'ai-je à craincre, Monsieur ? vous me séparez de Sophie ! quel mal plus grand pouvez-vous me faire? Otez-moi la vie, cruel que vous êtes; ôtez-la-moi, vous me rendrez service.

Le baron, furieux ou attendri, sortit brusquement, ferma la porte et me laissa en prison.

Que de réflexions pénibles m'agitèrent en cet affreux moment ! Perdre la liberté, c'eût été peu de chose ! mais perdre Sophie !.... Sophie !.... Mon absence réveillerait sa jalousie ! elle me croirait infidèle et parjure ! Et si son père la venait chercher; si elle se hâtait de quitter un pays que ma perfidie lui aurait fait détester; si mademoiselle de Gorlitz, paraissant à la cour de Vienne dans tout l'éclat de sa beauté, allait choisir un époux parmi tant de jeunes seigneurs bientôt épris de ses charmes ; si elle allait me trahir en croyant se venger !..... Mademoiselle de Pontis dans les bras d'un autre !... Oh non ! jamais. Sophie désespérée me resterait fidèle. Mais son barbare père ne pourrait-il pas la forcer de contracter un hymen odieux, tandis que le mien, non

moins impitoyable, retiendrait prisonnier, dans un village ignoré, son fils mourant d'inquiétude et de douleur?

Cruelle marquise! c'est par toi, sans doute, que le baron a su mes amours fortunés! C'est ta jalouse rage qui dicta ce perfide écrit! Que tu me fais payer cher les rapides plaisirs que tu m'as donnés! Ah!.. du moins, si ta vengeance n'avait poursuivi que moi!

Il est vrai que j'ai sacrifié madame de B***; et si mes torts ne justifient pas tout-à-fait sa haine, ils font au moins qu'elle ne m'étonne pas. Mais l'injustice du baron, je ne puis la concevoir! Il exige que je sacrifie mon bonheur à son amitié pour M. du Portail! Il punit comme le crime le plus inexorable un penchant légitime et vertueux! Il me sépare de tout ce qui m'est cher, il m'enlève à Sophie! Il m'enferme comme un criminel! Il veut donc ma mort? Hé bien! je ne tarderai pas à le satisfaire. C'est apparemment pour prolonger mon supplice, qu'ils ont écarté tout ce qui pouvait m'aider à me débarrasser du fardeau de mon existence; mais s'ils parviennent à m'empêcher d'attenter à ma vie, ils ne peuvent m'obliger à m'occuper du soin de sa conservation. Qu'ils m'apportent de quoi manger! qu'ils m'apportent! je jette les plats par la fenêtre, tout

ira dans le jardin à travers ces infâmes barreaux.

Je persistai dans cette résolution violente, jusqu'à ce qu'un vif appétit, déterminé par une diète de cinq heures, m'eût fait envisager les choses plus sainement. Et qu'on ne prenne pas ceci pour une plaisanterie! A tout âge, en tout temps, en tous lieux, dans quelque situation qu'on se trouve, l'estomac influe prodigieusement sur le cerveau. Un malheureux qui est à jeun, ne raisonne pas du tout comme un malheureux qui vient de faire un bon repas.

Je m'emparai donc, sans me faire prier, des mets qu'on m'apporta pour mon dîner; et je me disais tout bas, en les dévorant : Vraiment! j'allais faire une belle sottise! et qui consolerait ma jolie cousine, si j'étais mort? qui lui dirait que la dernière palpitation de mon cœur fut un soupir d'amour pour elle? Il faut manger pour vivre; il faut vivre pour revoir, pour adorer, pour épouser Sophie.

Le troisième jour de ma détentien, le baron m'envoya mes livres, mes instrumens de mathématiques, mon forte-piano. Mon premier soin fut de rendre grâce à sa clémence paternelle qui me ménageait dans ma retraite quelque dissipation: mais quand je vins à réfléchir que les soins qu'on prenait d'adoucir ma captivité, m'annonçaient

combien elle serait longue, je sentis un vif désir de la terminer promptement. Tandis qu'on meublait ma chambre de ces effets nouveaux, je fis pour m'évader une tentative que la vigilance de mes gardes rendit inutile; et je demeurai convaincu, après avoir examiné la situation de ma prison et le régime établi pour sa sûreté, que, loin de négliger les précautions nécessaires, on en prenait de fort inutiles. J'avais encore dans ma bourse trois morceaux de ce métal tout puissant qui ouvre les portes et brise les grilles. J'offris mes soixante-douze livres à mes geoliers, que je m'efforçai de gagner par les plus belles paroles. On refusa mon or, on rejeta mes promesses. Je ne sais comment mon père avait fait; mais il avait trouvé trois domestiques incorruptibles.

Je fus bientôt honoré des visites de ceux que le baron me permettait de recevoir. Parlerai-je d'un marchand retiré qui citait sa conscience à tout propos; d'un gentilhomme du lieu, qui me répéta cent fois le nom de ses chiens et l'âge de sa jument, avant de me dire qu'il avait une femme et des enfans; d'un moine à rouge trogne, qui buvait fort bien un vin médiocre, quoiqu'il préférât le meilleur; de son camarade joufflu, célèbre par son adresse à découper une volaille, et qui servait chacun de manière que le meilleur

morceau, oublié, je ne sais comment, dans un coin du plat, lui restait toujours? Laissons ces gens-là qui se trouvent partout; mais distinguons quatre hommes fort extraordinaires, qu'un hasard bien singulier rassemblait dans ce petit village de la B***. C'était un curé qui avait de l'esprit! un régent de collége, qui n'était pédant que par distraction, et impoli que par caprice! un vieux militaire qui ne jurait pas toujours! un vieil avocat qui disait quelquefois la vérité!

Quelle société pour l'ami de Rosambert, pour l'élève de madame de B***! quelle société pour l'amant de Sophie! Je souffrais moins quand je restais seul; alors, ma jolie cousine, j'étais avec vous; les yeux fixés sur votre portrait, je croyais vous parler, en admirant votre image. Image consolatrice et révérée, de combien de larmes je t'arrosai! que de baisers tu reçus! que de fois, posée sur mon cœur, tu le sentis tressaillir d'impatience et d'amour!

Je dois néanmoins l'avouer, les belles-lettres aussi contribuèrent à charmer l'ennui de ma solitude. Mais, ô ma Sophie! pour échapper quelquefois aux plaisirs douloureux de ton souvenir, il ne fallait rien moins que les plus estimables talens ou les plus beaux génies dont notre moderne littérature puisse s'enorgueillir. Je lus Moncrif et

Florian, Lemonnier et Imbert, Deshoulières et Beauharnais, La Fayette et Riccoboni, Colardeau et Léonard, Dorat et Bernis, de Belloy et Chénier, Crébillon fils et de La Clos (1), Sainte-Foi et Beaumarchais, Duclos et Marmontel, Destouches et de Bièvres, Gresset et Colin, Cochin et Linguet, Helvétius et Cerutti, Vertot et Raynal, Mably et Mirabeau, Jean-Baptiste et Le Brun, Gessner et Delille (2), Voltaire et *Philoctète et Mélanie* (3), ses élèves; Jean-Jacques surtout, Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre.

Mais, lorsqu'à la fin d'un jour si heureusement abrégé, mon esprit et mon cœur avaient besoin d'un égal repos; lorsqu'il fallait tout-à-coup rompre le double charme, tout-à-coup et en même temps oublier les lettres et l'amour; lorsqu'il le fallait, eh bien! ma Sophie, notre littérature qui avait fait le mal, était là pour le réparer. J'allais demander à d'autres écrivains le bienfaisant sommeil; et c'était de mes contemporains, je dois le dire à leur gloire: oui, c'était de mes contemporains que j'ob-

---

(1) *Les Liaisons dangereuses.*

(2) Gessner n'est pas des nôtres; mais à quel poète français aurais-je comparé le chantre des *Jardins?*

(3) Qui ne connaît pas ces deux excellens ouvrages de M. de La Harpe?

tenais ordinairement les plus violens narcotiques. Bon Dieu! comme en ce genre elle est riche, la génération présente! Que de Scuderis, que de Cotins, que de Pradons, elle a ressuscités! que d'écrivains fameux pendant un jour! hélas! hélas! et que de réputations plus long-temps usurpées... Quoi! même dans le sanctuaire! jusqu'au sein de l'académie! Eh, monsieur S... qui donc y pourra-t-on recevoir après vous? Néanmoins je vous rends mille graces! vos écrits si plats et si barbares sont tout-puissans contre l'insomnie.

Depuis huit jours, ils m'endormaient chaque soir; depuis huit jours, quand je ne lisais plus, quand je ne dormais pas, je languissais dans ma prison. Toute communication m'était fermée au-dehors; je ne recevais aucunes lettres, on ne me permettait d'écrire à personne. Le baron vint me voir, je m'efforçai de le fléchir, il fut inexorable.

Après cette visite de mon père, quatre jours s'écoulèrent encore. Au milieu de la cinquième nuit, je fus réveillé par un bruit sourd qui partait du jardin. Je courus ouvrir ma fenêtre, sous laquelle je vois une échelle plantée. Je distinguai quatre hommes qui semblaient tenir conseil. L'un d'eux monta hardiment, une pioche à la main: Vous êtes le chevalier de Faublas? — Oui, Mon-

sieur. — Habillez-vous promptement, tandis que je vais travailler le plus doucement que je pourrai à lever un barreau. Si vos gardes m'entendent, s'ils viennent à vous, voici deux pistolets que vous leur montrerez; cela suffira pour les contenir. Dépêchez-vous; votre ami vous attend dans sa chaise de poste, à la petite porte du jardin. — Mon ami? — Oui, Monsieur, le comte de Rosambert. — Quel service!... — Chut... Habillez-vous.

Il ne fallut pas me le répéter une troisième fois. Je n'y voyais goutte; mais je cherchais mes vêtemens à tâtons. Jamais toilette ne fut plutôt faite. Cependant mon libérateur frappait à petits coups redoublés. Quand le barreau fut ôté, je crus voir le ciel ouvert. Je passai d'abord une jambe, ensuite l'autre, j'empoignai un barrreau, j'appuyai le bout de mes pieds sur l'échelle, et quelque mince que fût mon individu, j'eus peine à passer par l'étroite ouverture. J'en vins à bout cependant. Dès que je me vis dehors et parvenu au milieu de l'échelle, je ne m'amusai point à compter combien d'échelons me restaient à descendre; je sautai sur la terre fraîchement remuée. Nous gagnâmes à toutes jambes la petite porte du jardin, que mes libérateurs avaient ouverte, je ne sais comment. Un petit ravin me restait à traverser, je le franchis d'un saut; je me précipitai dans la

chaise de poste. Je croyais tomber dans les bras du comte de Rosambert, ce fut le vicomte de Florville qui m'embrassa ! Tandis que je restai muet de surprise, le postillon donnait le coup de fouet du départ ; mes quatre libérateurs, aussitôt remontés à cheval, suivaient, ventre à terre, la rapide voiture qui nous emportait.

Je ne répondais rien aux questions dont la marquise m'accablait. Chevalier, me dit-elle enfin, est-ce à l'excès de votre reconnaissance que je dois attribuer ce silence inquiétant ? — Madame... — Ah ! je le sais bien ! je le sais bien que je ne suis plus pour vous que madame ! et cependant je m'expose à tout pour finir votre captivité ! — Ma captivité ! c'est vous qui l'avez causée. — Faublas, si vous m'aimiez encore, ce que je fais aujourd'hui suffirait pour ma justification ; mais écoutez-moi, car je ne veux pas laisser le plus petit prétexte à votre ingratitude. J'ai pleuré votre inconstance, j'ai voulu ramener mon amant, j'ai fait épier ses démarches ; voilà mes crimes. La femme Dutour, chargée de mes ordres, les a passés. J'ai su trop tard qu'une lettre anonyme avait instruit le baron de vos cruelles amours. J'ai bientôt appris que votre absence n'était plus feinte, qu'on vous tenait enfermé ; je ne pouvais deviner où. Ceux qui avaient suivi le fils, ont suivi le père à

son tour. Pendant quatre jours entiers, le baron n'a pas fait un pas dont je ne fusse instruite sur-le-champ; il est enfin venu vous voir lundi dernier. On a examiné les environs, le jardin, la maison; vos fenêtres grillées ont été remarquées. J'ai profité du premier voyage du marquis. Sous les habits du vicomte de Florville, sous le nom du comte de Rosambert, j'ai tout risqué pour vous délivrer. Faublas, si vous me rendez responsable des fautes commises par les gens que vous me forcez d'employer, vous conviendrez du moins que l'heureuse hardiesse du vicomte de Florville a bien réparé la fatale imprudence de la femme Dutour. — Madame, croyez que je n'oublierai jamais le service... Cruel! ces protestations, froidement polies, n'annoncent que je suis absolument sacrifiée. Ainsi donc, ce qu'une autre femme n'aurait osé seulement imaginer, je l'aurai entrepris, je l'aurai exécuté pour mettre dans les bras de ma rivale le plus aimable, mais le plus ingrat de tous les hommes!... Hé bien! s'il n'y a plus d'autres moyens de conserver au moins son amitié, il faudra se rendre justice, il faudra s'immoler!... Faublas, j'en aurai le courage... Monsieur, je renonce à vous, je vous rends à votre Sophie... Privée de tout ce qui me fut cher, je serai peut-être heureuse de votre bonheur; peut-être que les regrets qui sui-

vront votre perte seront adoucis par cette consolante idée que du moins j'ai contribué à assurer votre félicité... Monsieur, où voulez-vous qu'on vous reconduise?

Elle attendit ma réponse à cette question, qui ne laissait pas de m'embarrasser. Après un moment de silence, elle reprit : Retourner chez M. votre père, ce serait aller chercher une captivité nouvelle..... M. du Portail est encore en Russie..... Il n'y avait que M. de Rosambert; mais on le dit parti depuis quelques jours pour une de ses terres. Moi, je crois qu'il vous cherche, Monsieur, où voulez-vous donc qu'on vous reconduise?

Pénétré de la générosité de la marquise, touché de son attachement, en même temps si noble et si tendre, je ne résistais qu'à peine au désir de la consoler. Je sentis sa main tressaillir sous mes lèvres, que cependant j'avais posées bien légèrement. Répondez-moi donc, me dit-elle d'une voix presqu'éteinte... Hélas! ma tendresse inquiète vous avait déjà préparé un asile aussi sûr que charmant, et vous n'y viendrez pas! et vous n'y viendrez pas! continua-t-elle d'un ton plus animé; je vous perdrai pour toujours! vous vivrez pour une autre! et je le verrais tranquillement!... Non, Faublas, ma douleur a pu m'égarer, j'ai pu le dire; mais jamais, jamais je n'y consentirai. Moi, vous

céder à une rivale! mon ami, ne l'espérez pas: cet effort est au-dessus d'une mortelle, il est au-dessus de moi!

Les faibles rayons du crépuscule tremblant commençaient à laisser distinguer les objets. Depuis près de quinze jours je n'avais aperçu que de rondes villageoises, dont les gros charmes, brûlés par un soleil ardent, flétris par un travail opiniâtre, étaient peu faits pour me tenter; encore n'avais-je pu les considérer qu'à travers une grille et à plus de cinquante pas de distance. Alors, au contraire, se trouvait près de moi le vicomte de Florville! l'aurore naissante me le montra plus beau que ne parut jamais Adonis aux regards de Vénus enchantée; et puis la marquise pleurait: une femme qui pleure est si intéressante! Je voulus essuyer ses larmes: je ne sais comment je m'y pris; mais nos yeux se rencontrèrent; ma bouche toucha la sienne; une curiosité fatale égara mes mains.... O ma jolie cousine! je devins parjure sans le vouloir; et, j'en dois faire ici l'aveu, si ton coupable amant ne consomma pas à l'instant son infidélité, c'est que ta rivale attentive ne lui permit pas de tenter certaines entreprises qui, dans une voiture étroite, incommode et cahotée en tous sens sur un pavé inégal, n'ont jamais qu'un demi-succès.

Maman, nous retournons donc à Paris? — Oui, mon ami, parce qu'on n'imaginera jamais que vous y soyez revenu; d'ailleurs, j'ai pris des précautions si sûres, que vous échapperez à toutes les recherches. Tandis qu'on m'achetait les services de ces quatre coquins qui ne me connaissent que sous le nom du comte de Rosambert, je m'occupais à chercher un logement commode pour une jeune veuve de mes amies, qui vient ici solliciter un procès considérable. Elle s'appelle Ducange, et cette madame Ducange, mon ami, c'est vous; mais comme il n'aurait pas été décent que vous vinssiez seule à Paris, la femme Dutour, impatiente de réparer sa faute, s'essaie depuis quatre jours à jouer le personnage important de madame de Verbourg; c'est ainsi que se nommera, si vous le voulez bien, la respectable mère de madame Ducange. Déjà parée d'une robe française de gros-de-Tours broché, à colonnes rapprochées, à grandes fleurs rembrunies, madame de Verbourg se donne des airs de qualité qui vous feront mourir de rire. Au reste, elle ne fera pas trop mal son rôle, si elle parvient à adoucir quelques expressions énergiques qui échappent fréquemment à sa brusque franchise. Elle a naturellement les manières gauches et empesées de ces dames de paroisse qui n'ont jamais quitté

leur château provincial. Vous aurez pour laquais le neveu de madame votre mère. On vous trouvera aisément un cuisinier et une femme-de-chambre. L'hôtel de*** est situé à deux cents pas au-dessus du mien ; c'est là que je vous ai loué et meublé un appartement que nos amours embelliront. Si vous m'en croyez, vous ne descendrez jamais au jardin, dont je me réserve la jouissance. Il a une porte sur les *Champs-Élysées*; c'est par là que je me rendrai chez vous, presque tous les jours. Mon docteur, prévenu que je n'irai point à la campagne cette année, m'a déjà ordonné de prendre l'air tous les matins de bonne heure.

Les gens qui nous escortaient nous quittèrent à la barrière du Trône. Le vicomte de Florville et moi, nous allâmes descendre chez la marchande de modes, où nous attendaient ma mère, Justine et mon nouveau laquais. La Dutour commença par avouer sa faute, qu'elle me pria d'excuser : et Justine, charmée de me revoir, n'acheva pas ma coiffure sans m'avoir fait plus d'une espièglerie. Le vicomte de Florville avait pourvu à tous mes besoins. Je me mis dans le simple négligé d'une jolie voyageuse. On chargea mes malles derrière ma chaise de poste, où madame de Verbourg se plaça près de moi. Nous allâmes descendre à l'hôtel de***, rue du faubourg Saint-Honoré.

Deux heures après, madame la marquise de B***, suivie de sa femme-de-chambre, vint savoir si madame Ducange était arrivée. Nous nous embrassâmes comme deux jolies femmes qui s'aiment bien, quand il y a long-temps qu'elles ne se sont vues. Ma mère, qui savait vivre, nous laissa seules. L'amour entra dans ma chambre à coucher, au moment où madame de Verbourg en sortit : le petit Dieu resta deux heures avec nous.

Il est bientôt midi, me dit la marquise, il faut que je vous quitte. On sait à l'hôtel que je devais souper et coucher à la campagne : mais on m'attend à dîner.... A propos, vous êtes galant ! Dites-moi donc ce que c'est qu'une certaine bouteille... — Maman, une étourderie de Jasmin. — Et le portrait de mademoiselle du Portail, quand me le donnerez-vous ? — Tout-à-l'heure ; il est dans une poche de veste du chevalier de Faublas.... Tenez, ma chère maman, le voici. — Demain je vous apporterai celui du vicomte de Florville. — Maman, le marquis ne vous a-t-il pas parlé de mademoiselle du Portail ? — Assurément, mon ami. Vous vivez avec ce M. de Faublas ! vos parens vous cherchent bien loin, tandis que vous êtes bien près ! Au reste, il est fort scandalisé de la manière dont vous avez traité son la Jeunesse. « Comment, Madame, m'a-t-il dit, un coup de fouet à

tour de bras! Est-ce que cela se fait? Est-ce qu'une jeune personne doit rosser les gens de cette façon-là? Tenez, Madame, le jour que je m'étais fait cette meurtrissure, et qu'elle m'appuyait une pièce d'argent sur le front, vous savez comme elle me faisait crier! Vous avez cru que j'étais délicat, que je faisais le dameret; hé bien! Madame, je souffrais comme un damné! Elle a un poignet d'enfer! c'est un vrai petit démon que cette fille-là! et on le voit bien dans sa physionomie! »

Dès que madame de B*** fut partie, madame de Verbourg rentra. Je la priai d'envoyer la Fleur chez M. de Rosambert. — Madame ma fille, M. le comte n'est pas à Paris. — Madame ma mère, je crois qu'il doit y être; et s'il n'y est pas, je veux du moins en être sûr. — Mais, Monsieur, madame la marquise n'a pas ordonné.... — Madame la marquise n'a pas ordonné! Mais, ma chère, vous devenez donc folle! Vous imaginez donc que je suis aux gages de la marquise comme vous. Madame Dutour, apprenez et n'oubliez pas que je suis ici chez moi. Si la Fleur ne va pas tout-à-l'heure chez M. de Rosambert, j'y vais moi-même... Madame Dutour, écoutez-moi; vous voyez ces trois louis; ils sont à vous si le comte me vient voir aujourd'hui. — Mais s'il est à la campagne? — Vraiment j'en aurais bien du regret; mais les trois louis me

resteront. Ma chère, vous savez écrire, prenez une plume et du papier.

Madame de Verbourg écrivit sous ma dictée.

« Madame Ducange désirerait entretenir mon-
» sieur le comte, seulement pendant un quart-
» d'heure. Si pourtant M. de Rosambert ose ac-
» cepter un mauvais dîner, on le lui donnera avec
» plaisir. Ce qu'on veut lui dire est très-pressé. »

J'appelai la Fleur : mon ami, tu vas porter ce billet à M. de Rosambert. Aux questions qu'il te fera, tu répondras seulement que ta maîtresse est jolie et demeure faubourg Saint-Honoré, à l'hôtel de ***. Si par hasard le comte n'était point à Paris, tu demanderas dans laquelle de ses terres il est allé... Madame Dutour, songez aux trois louis.

Mon domestique, en revenant, m'annonça que M. le comte le suivait. Quelques instans après, Rosambert entra chez moi d'un air leste et galant. Belle dame..... Il s'arrêta tout-à-coup; et poussant de longs éclats de rire : Le diable m'emporte, s'écria-t-il, si je n'accourais triomphant! mais je ne regretterai pas ma prétendue bonne fortune, puisque j'embrasse mon ami. Je m'adressai à madame de Verbourg : Madame ma mère, voulez-vous bien nous laisser? Madame ma mère! répéta Rosambert: ah! voyons donc madame ma mère! (Il pirouetta plusieurs fois autour d'elle, et la fit tourner autour

de lui.) Madame ma mère! vous êtes charmante! vous avez une figure noble, un grand air, une robe majestueuse; mais, comme dit fort bien votre fille, laissez-nous.

Mon cher Faublas, qu'est-ce donc que cette mascarade? Rosambert ne put écouter le détail de mon enlèvement et de mon travestissement nouveau, sans l'interrompre plusieurs fois par ses plaisanteries. Enfin, me dit-il quand j'eus fini, la marquise a si bien fait, que vous voilà désormais en son pouvoir. — Oui, Rosambert; mais ma Sophie! — Ma Sophie! nous y voilà! Hé bien! que voulez-vous lui faire à votre Sophie? Elle est toujours au couvent. — Vous le savez! — Oui, je le sais; je sais aussi que mademoiselle votre sœur n'est plus avec elle. — Le baron...... — L'a retirée de ce couvent pour la mettre dans un autre, et il a congédié l'honnête M. Person. — Rosambert, mais si je reste ici, comment verrai-je ma jolie cousine? — Mon cher Faublas, je vous offrirais bien ma maison; mais cet asile ne serait pas respecté; madame de B*** vous y poursuivrait. — Mon ami, si vous m'abandonnez, je suis perdu. — Chevalier, doutez-vous de mon amitié? — Non; mais je crains de trop exiger d'elle. — Comment! si j'étais à votre place, et que vous fussiez à la mienne, craindriez-vous de me rendre les ser-

vices que vous n'osez me demander?—Assurément non. — En ce cas, parlez hardiment. — Rosambert, quoique je sois ici beaucoup mieux que dans ce village de la Brie, quoique je jouisse du plaisir de voir librement une femme charmante, à laquelle je vous avoue que je suis encore attaché, je vous assure cependant que je n'ai fait que changer de prison, si je ne revois ma Sophie. Ne pourriez-vous pas me chercher dans les environs du couvent où elle est?..... — J'entends! La marquise vous a volé au baron; il faut, moi, que je vous enlève à la marquise! Je ne vois à cela aucun inconvénient. Je n'ai pu l'empêcher de s'approprier mademoiselle du Portail; hé bien! je lui soufflerai madame Ducange! Cela est juste et consolant. D'ailleurs, je ne serai pas fâché de voir comment celle qui m'a exposé aux rigueurs du célibat, supportera les ennuis du veuvage. Comptez sur moi, Faublas, comptez sur moi.

Il était temps de nous mettre à table. Pendant le dîner, qui fut long, le comte s'amusa beaucoup aux dépens de madame de Verbourg. Nous étions au dessert, quand le propriétaire de l'hôtel, M. de Villartur, financier parvenu, curieux de voir ses nouveaux locataires, entra sans savoir si sa visite ne nous gênerait pas. Qu'on se figure l'ignorance et la bêtise personnifiées, on aura

de M. de Villartur une idée encore trop avantageuse. Il trouva qu'on ne l'avait pas trompé, quand on lui avait dit que j'étais jolie. On conçoit que ce lourd personnage m'aurait beaucoup ennuyé, si le ton, prétendu galant, qu'il prit avec moi, ne m'avait laissé une ressource, celle de me moquer de lui. Mon malin compagnon m'aida charitablement à persifler le pauvre homme, qui me promit en s'en allant de revenir bientôt me voir. Rosambert avait affaire; en me quittant, il me dit : En attendant que j'aie trouvé ce que vous désirez, j'espère, mon ami, que vous voudrez bien m'emprunter quelqu'argent, dont je n'ai nul besoin aujourd'hui, et que je serai bien aise de retrouver dans un autre moment. Le soir même il m'envoya deux cents louis.

Madame Dutour me donna un compte exact des frais qu'avaient occasionnés mon enlèvement, et de ceux que nécessitaient mon séjour dans l'hôtel que j'occupais. Le lendemain, dès que la marquise arriva, je la priai d'en vouloir bien recevoir le remboursement. Beaucoup de femmes, me dit ma belle maîtresse, prétendent qu'entre amans, une affaire d'intérêt doit s'oublier; moi, mon ami, je reprends mon argent, sans me faire presser, et même je crois devoir me justifier du silence que j'ai gardé sur cet article délicat. Je ne

croyais pas que vous puissiez me rendre si tôt les avances que j'avais faites ; ainsi, je n'osais vous en parler, de peur de vous donner quelque mortification. Cependant je sentais qu'en les taisant, j'offensais votre délicatesse ; mais enfin j'ai mieux aimé mériter les reproches du chevalier, que de m'exposer à chagriner mon ami.... Tenez, mon cher Faublas, gardez ce petit meuble ; ce sera pour vous un trésor, si je vous suis chère autant que je vous aime.

C'était le portrait du vicomte de Florville. J'adressai à la marquise des remercîmens énergiques ; elle partagea d'abord les transports de ma reconnaissance, dont bientôt elle se crut obligée de modérer l'excès. Il ne m'était plus permis que de parler, quand on m'annonça M. de Villartur. Madame de B*** fut curieuse de voir cet original. Il partagea son sot hommage entre la marquise et moi, et nous débita la fleurette à sa manière. Dans le cours d'un entretien devenu comique par les inepties dont l'épais financier l'assaisonnait, nous remarquâmes que ce monsieur croyait à l'astrologie. Il connaissait des magiciens ; il avait même vu des vampires, des revenans. Il finit par nous dire qu'il amènerait un de ses amis, à moitié sorcier, qui nous raconterait nos aventures passées, présentes et futures, quand nous lui aurions

fait voir seulement nos mains et notre visage. Pardieu! s'écria madame de Verbourg, qui venait d'entrer, croyez-vous que madame ma fille lui montrera... Je marchai si rudement sur le pied de ma chère mère, qu'elle ne put achever. La marquise riait de toutes ses forces. M. de Villartur, enchanté, sortit, en nous disant qu'il amènerait dès demain l'astrologue.

Je ne vis pas Rosambert ce jour-là. La marquise vint le lendemain de très-bonne heure, et présida à ma toilette, que je fis belle, à cause de l'astrologue, aux dépens duquel nous comptions nous amuser. Un peu avant midi, arriva M. de Villartur, qui nous cria qu'il amenait le sorcier. Je pensai tomber à la renverse, quand, derrière le financier, j'aperçus le marquis de B***. Il vit sa femme et fut étonné; il reconnut mademoiselle du Portail, et s'arrêta stupéfait. Quoi! s'écria-t-il, c'est-là madame Ducange? Oui, répondit Villartur.

M. de B***, les bras pendans, le regard fixe, la bouche entr'ouverte, semblait n'avoir pas assez de ses deux petits yeux pour me considérer. Oh! comme il vous regarde! me dit Villartur; votre physionomie l'a frappé! voyez comme il travaille déjà! La marquise, qui conservait toujours un sang-froid admirable dans les occasions pressantes, la marquise alla à son mari, le prit

par le bras et le tira vers une fenêtre assez près de moi. Votre amie est plus pressée que vous, continua le financier; mais elle a beau faire, c'est vous qu'il a bien regardée. Votre physionomie l'a frappé! l'a frappé! Oh! elle l'a frappé! répétait-il toujours en riant d'un gros rire.

Pendant ce temps-là je prêtais une oreille attentive à ce qui se disait derrière moi; et la marquise, si elle n'avait pas voulu que je l'entendisse, aurait recommandé à son mari de parler plus bas. Ne l'ai-je pas deviné, Madame? disait le marquis. Ah ça, elle est donc enceinte? Ne vous en êtes-vous pas aperçu, répliqua la marquise?—Moi? tout de suite. Elle n'est pas avancée la grossesse?... Quatre ou cinq mois peut-être!—Tout au plus. —Je le vois bien. Comme je vais me venger! —Mais, Monsieur, ne la chagrinez pas.—Oh! je ne casserai pas les vitres.

M. de Villartur qui, ayant fini de rire, recommençait à me parler, m'empêcha d'entendre le reste.

Savez-vous bien, me dit le marquis, en venant à moi, savez-vous bien que je vous trouve un peu changée? Ah! ah! interrompit Villartur, vous la connaissez donc? Oui; quand j'ai connu madame, elle était encore fille... Ah ça, mais vous vous êtes mariée tout de suite?—Oui, Monsieur.

—Et vous voilà déjà veuve?—Hélas! oui.—Tout cela en trois ou quatre mois! C'est bien prompt au moins!.... Il ne faut pas demander si le défunt était aimable!... Mais pourquoi donc n'êtes-vous pas en deuil? Pour des raisons qu'on vous dira, répondit madame de B***. — Moi, je crois que le pauvre mari est déjà oublié. — Pourquoi donc cela, Monsieur? Parce que le chagrin ne vous a pas empêchée de faire des parties de campagne! — Moi, Monsieur!—Vous direz peut-être que non? Ne vous ai-je par rencontrée sur le chemin de Versailles, au pont de Sèves?—Oui... mais, Monsieur... — Ne parlez pas de cela, Monsieur, lui dit tout bas la marquise; ne voyez-vous pas que vous la mortifiez? Madame Ducange, reprit le marquis charmé de l'embarras que j'affectais, savez-vous qu'il n'est pas prudent de monter à cheval dans l'état où vous êtes? Prenez bien garde aux fausses couches. — Monsieur, vous croyez donc que je suis enceinte?— J'en suis sûr. Mais, tenez, au carnaval dernier, je me suis aperçu.... Gageons que le mariage était déjà fait? On le tenait secret, n'est-il pas vrai?—Mais, Monsieur... —Tout ce que je puis vous dire, ma belle dame, c'est qu'à cette époque il y avait déjà quelque chose dans vos yeux!... Je ne vous ai pas parlé de mes talens pour l'astrologie, parce que j'étu-

diais, je n'étais pas encore assez fort; mais vous savez comme je suis physionomiste... Hé bien! au carnaval dernier, j'ai remarqué dans votre figure quelque chose qui annonçait un sang!.... Demandez à madame, je le lui ai dit... d'honneur, j'ai senti le mariage. Quant à la grossesse, je ne pouvais pas tout-à-fait deviner... Écoutez donc, cela était encore bien frais!... Mais aujourd'hui, cela est différent! on ne peut plus s'y méprendre!... Belle dame, votre figure est toujours fort jolie, votre taille charmante... mais ce visage est un peu fatigué: et puis, voyez-vous ici? un soupçon d'embonpoint, une nuance d'arrondissement! cela commence à pointer!

M. de B***, encouragé par les rires que la marquise ne pouvait étouffer sous son éventail, me demanda qui serait le parrain du petit poupon. Sans doute M. votre père! — Je tâchai de rougir; et prenant un ton humilié : Monsieur, mon père ignore mon mariage... — J'avais donc raison! — Monsieur, et si par hasard vous rencontriez mon père ou mon frère, je vous prie de ne pas leur dire que vous m'avez vue. — Ne craignez rien. — Mais, monsieur de Villartur?... — Villartur! ma belle dame, il ne sait pas votre nom de fille, et vos parens ne vous connaissent pas sous votre nom de femme. D'ailleurs, il est discret, Villartur.

Certainement! interrompit celui-ci. D'abord moi, je ne me mêle jamais de dire ce que je ne sais pas... Oh ça! monsieur le marquis, je vous avais amené pour dire la bonne aventure à ces dames; vous en connaissez une, cela empêche-t-il?...... — Non, non; vous avez raison, je vais leur dire leur bonne fortune. (Il s'approcha de sa femme.) Allons, Madame, commençons par vous.

La marquise lui livra sa main, dont il compta les lignes longues, courtes, directes et transversales; ensuite il examina son visage; et après l'avoir regardée tendrement: Madame, lui dit-il, d'un ton qui annonçait combien il était content de lui, vous avez un mari qui vous amuse beaucoup par ses saillies, et que vous aimez à la folie. Fort bien, Monsieur, répondit la marquise, en retirant sa main; je ne veux pas en savoir davantage, je vois que vous êtes un grand sorcier.

A vous, belle dame! Quand il m'eut considéré avec la même attention, il me demanda si mon mari n'avait pas deux noms. Il n'en avait qu'un, Monsieur, il ne s'appelait que Ducange. — Cela est singulier. — Pourquoi donc, Monsieur? — C'est qu'il paraîtrait que le pauvre défunt a été... — A été quoi, Monsieur? — Ah! vous vous fâcheriez? Comment vous dirais-je cela?... Tenez,

belle dame, je vais employer une figure. Il paraît que le fruit qui est maintenant sur l'arbre de vos amours y a été greffé par.... par un nommé Faublas, puisqu'il faut vous le dire. — Monsieur, vous m'insultez ! — Oh ! qu'elle est drôle, quand elle est en colère ! s'écria l'épais financier, en riant si fort, que tout son corps paraissait agité de mouvemens convulsifs, et que la poudre de sa perruque tombait à terre par flocons. Il paraît même, reprit le marquis, que cela est arrivé dans un boudoir loué chez une marchande de modes, rue***. — Monsieur, ce que vous me dites-là est fort impertinent.

Madame de Verbourg, qui venait de mettre sa belle robe, entra dans ce moment. Elle fut très-déconcertée en voyant le marquis de B***. Après avoir fait une révérence comique, elle vint à moi ; je lui dis tout bas de quoi il s'agissait. Je ne sais quelle question le marquis faisait alors à sa femme ; mais j'entendis celle-ci lui répondre ; c'est une mère supposée. Le marquis salua madame de Verbourg, qu'il regarda beaucoup. C'est-là madame votre mère ? Mais je crois... en vérité, Madame, je crois avoir eu l'honneur de vous voir quelque part ? Cela se peut bien, Monsieur, répondit la Dutour qui perdait la tête, cela se peut bien ; j'y vais quelquefois. — Où cela, Madame ?

— *Ousque* vous disiez, Monsieur. — Comment! Madame, est-ce que vous m'avez entendu parler du boudoir? C'était une plaisanterie. — Quoi! du boudoir! *Quoi que* vous me rabâchez donc, Monsieur, avec votre boudoir? — Rien, rien, Madame. Nous ne nous entendons pas. Ni moi non plus, interrompit Villartur; je ne comprends plus rien à ce qu'ils disent!

Ma belle maîtresse riait de tout son cœur, et moi, qui étais las de me contenir, je saisis le moment pour donner un libre cours à ma gaîté. Mais, reprit le marquis, voyez donc comme elle rit!... Madame, madame votre fille est un peu folle. Prenez garde qu'elle ne fasse une fausse couche! — Une fausse couche! répondit madame de Verbourg, une fausse couche! elle! pardieu! je voudrais bien voir ça! — Madame, prenez-y garde, vous dis-je; madame votre fille monte à cheval, et cela est dangereux. Sans doute, interrompit Villartur, on peut tomber; cela m'est arrivé l'autre jour. Tomber! répondit le marquis, ce n'est pas cela que je crains pour elle. — Hé! pourquoi ne tomberait-elle pas! je suis bien tombé, moi! — Pourquoi? parce qu'elle monte mieux que vous. Vous n'imagineriez pas comme elle est forte, cette jeune dame-là! Mon ami Villartur, quoique vous soyez bien gros et bien rond, je ne vous conseil-

lerais pas de vous battre avec elle. Bon ! voyons donc ça ! s'écria le financier en venant à moi. — Monsieur, lui dis-je, êtes-vous fou? Il voulut me prendre au corps, je le saisis par le bras droit : Quoi que c'est donc que cet homme-là qui veut tripoter madame ma fille? dit la Dutour. Elle empoigna le bras gauche de Villartur. Le lecteur se souvient d'avoir fait tourner en tous sens, dans son enfance, un petit moule de bouton, traversé d'une mince allumette. M. de Villartur, mu par une double secousse, fit, comme ce frêle jouet (1), plusieurs tours sur lui-même en chancelant, et finit par tomber sur le parquet. Les domestiques accoururent au bruit. Le financier, aussi honteux que piqué, se releva, et sortit sans dire un seul mot. Le marquis le suivit pour le consoler, et madame de B***, qui donnait à dîner chez elle, ne tarda pas à me quitter.

J'étais étonné de n'avoir pas entendu parler du comte depuis la surveille. Il arriva le soir même, un peu avant la nuit fermée. Il me dit en m'embrassant : Je vous félicite de votre bonheur, mon ami; tout succède à vos vœux, tout est prêt, suivez-moi. — Quoi ! tout-à-l'heure ? — A l'instant

(1) Le grand nombre des écoliers appelle cela un tonton.

même. (Je sautai à son cou.) — Mon ami, que de remercîmens ne vous dois-je pas! Mais, Rosambert, racontez-moi.... — Je vous dirai tout cela là-bas, ma voiture vous attend; il n'y a pas un moment à perdre, suivez-moi. — Mon ami, je vais donc abandonner la marquise? — Oui, pour revoir Sophie. — Pour revoir Sophie! partons, Rosambert, partons! Attendez que je prenne le portrait de ma jolie cousine. (Je sonnai la Dutour.) Ma chère, faites préparer le souper. Nous allons, monsieur le comte et moi, descendre un moment dans le jardin.

Au lieu d'aller dans le jardin, nous montâmes dans la voiture du comte. Prends par les boulevards, dit-il à son cocher; ventre à terre jusqu'à la porte Saint-Antoine; de la porte Saint-Antoine à la place Maubert, doucement. Dès que les stores furent abaissés, Rosambert m'apprit que depuis notre dernière entrevue, il avait découvert, retenu et meublé pour moi un petit logement, placé si près du couvent de Sophie, que de mes fenêtres je pourrais voir tout ce qui s'y passerait. Il m'avertit que mademoiselle du Portail, devenue depuis peu madame Ducange, serait désormais madame Firmin.

Tout-à-coup la voiture, qui, depuis cinq minutes, brûlait le pavé, ne roula plus que très-len-

tement. Rosambert me dit : nous voilà déjà près de la Bastille ; allons, belle enlevée, cette superbe parure, qui sied si bien à une femme de qualité, ne convient pas du tout à une bourgeoise. Il s'agit de faire une autre toilette. D'abord, ôtons ce brillant chapeau ; de ces cheveux flottans, faisons, le moins mal que nous le pourrons, un chignon modeste ; couvrons ces grosses boucles de la simple *baigneuse* que voici ; à cette robe galante, substituons ce petit *caraco* blanc. Belle dame, mettez ce *jupon* hardiment ; je ne serai pas téméraire ; je vous aime beaucoup, mais je vous respecte davantage. Fort bien ; allons, couvrez votre sein de ce *fichu* de mousseline ; arrangez ce mantelet noir par-dessus ; cachez votre visage sous cette ample *thérèse*. Voilà qui est fait, et vous êtes encore gentille à croquer ! Quand à moi, mon cher Faublas, ce sera encore plus tôt fini ; tenez : il ôta son habit et s'enveloppa d'une grande redingotte.

Nous descendîmes à la place Maubert, nous gagnâmes à pied la rue de ***. Arrivés chez mon propriétaire, nous traversâmes une longue cour et un grand jardin, au fond duquel je vis un petit pavillon bâti contre un mur mitoyen, qui me parut avoir à-peu-près dix pieds de hauteur. Je remarquai que des fenêtres de mon premier étage il était fort aisé de descendre, à l'aide d'une corde seule-

ment, dans le jardin du voisin. Rosambert me combla de joie en m'apprenant que ce jardin était celui du couvent ; ensuite il me fit voir, qu'en s'occupant de l'utile, il n'avait pas négligé l'agréable. Un *forte-piano* était près de ma fenêtre : on avait disposé l'instrument de manière, qu'en faisant de la musique, je pourrais voir tout ce qui se passerait dans le jardin. Rosambert m'affligea beaucoup, lorsqu'en me disant adieu, il m'observa que nous serions privés du plaisir de nous voir, tandis que je resterais caché dans cette maison. Il me fit sentir que la marquise ne manquerait pas d'aposter des gens qui éclaireraient toutes ses démarches, et que ma retraite serait bientôt découverte, s'il avait l'imprudence de venir m'y visiter. Nous convînmes que nous nous écririons par la petite-poste ; et que, de peur de surprise, je lui enverrais mes lettres à l'adresse de M. Saint-Aubin, l'un de ses intimes amis.

Ceux qui devinent que je ne dormis pas cette nuit, se tromperaient beaucoup s'ils n'attribuaient mon insomnie qu'à l'impatience, en même temps pénible et douce, que me causa le voisinage de Sophie. Je songeai à ma chère Adélaïde qui, depuis près d'un mois, séparée de sa bonne amie, n'avait pas eu la consolation de voir son frère..... Hélas ! je songeai au baron, à qui ma fuite devait

causer de mortelles inquiétudes, au baron, qui devait m'accuser d'indifférence et de cruauté... Mais l'amour, l'amour, plus fort que la nature, étouffa mes remords naissans. Pouvais-je renoncer au bonheur de revoir ma jolie cousine? Pouvais-je, en retournant chez un père irrité, exposer mon amante au danger d'une éternelle séparation?

A la pointe du jour, j'allai me mettre en sentinelle à ma fenêtre, et je disposai la *jalousie* de manière que je pusse voir sans être vu. Je devais redouter les regards de madame Munich, qui, m'ayant admiré autrefois sous mes habits d'amazone, m'aurait peut-être reconnu malgré mon travestissement nouveau. Un corps-de-logis considérable était devant moi, à cinquante pas de distance. Il y avait là tant de chambres! où était celle de ma Sophie? Mes yeux sans cesse errans parcouraient le bâtiment d'un bout à l'autre, et ne savaient où se fixer.

A sept heures du matin je fus obligé de quitter mon poste. Mes hôtes venaient visiter leur nouveau locataire, et m'amenaient leur jardinière, qui se chargea du soin de faire le petit ménage de madame Firmin. Quant à ma cuisine, un cabaretier voisin, qui prenait orgueilleusement le titre de traiteur, s'engagea, moyennant six francs par jour, à me fournir exactement mes trois repas. M. Fré-

mont, propriétaire du petit pavillon que j'occupais, fut étonné des arrangemens que je prenais pour être toujours seule. Il m'observa galamment, qu'une femme jeune et jolie ne devait point passer ses plus beaux jours dans la retraite; qu'une servante un peu entendue me servirait mieux que ce traiteur, ne me coûterait pas davantage, et me ferait une sorte de compagnie. A ces représentations très-justes, que madame Frémont appuyait de son approbation, je répliquai, que, dégoûtée du monde, j'avais choisi un logement isolé, dans un quartier solitaire, tout exprès pour y vivre absolument retirée. Mes hôtes me quittèrent, désolés, me dirent-ils, qu'une jeune personne aussi aimable eût pris la violente résolution de s'enterrer ainsi vivante. Cependant la femme du jardinier, ma ménagère, ne finissait pas son tracas domestique; je la priai de faire ma chambre très-succintement, et de me laisser tranquille.

J'allai m'asseoir derrière ma jalousie, dès que je fus seul. Beaucoup de demoiselles vinrent se promener au jardin; Sophie n'était pas avec elles. Je les vis courir, danser, s'amuser à ces petits jeux qu'inventa la paisible innocence. Que ces jeunes filles étaient jolies! mais hélas! Sophie n'était pas avec elles. Si je parvenais à les attirer près de mon pavillon, peut-être que ma jolie cou-

sine viendrait se joindre à ses compagnes. Une musique tendre affecte si agréablement un cœur amoureux ! Sophie viendrait sans doute... Je la verrais ! . . . . . Elle reconnaîtrait la voix de son amant ! . . . . Je me mis à mon *forte-piano*, et je chantai, sur un air ancien, ces couplets, que m'inspira mon amour :

Jeunes beautés, je vous supplie
De terminer vos jeux si doux;
Venez, venez, et parmi vous
Amenez-moi la plus jolie.
La plus jolie et la plus belle !
Celle-là m'a donné sa foi !
Où la verrai-je ? où donc est-elle ?
Jeunes beautés, montrez-la moi.

Montrez-la moi, ma voix l'appelle,
Mes yeux la cherchent vainement :
Je ne pourrais que faiblement
Vous peindre ma crainte mortelle.
La plus modeste et la plus belle !
Celle-là m'a donné sa foi !
Où la verrai-je ? où donc est-elle ?
Jeunes beautés, montrez-la moi.

Je m'accompagnai de mon *forte-piano*. Aux premiers accords, les demoiselles étaient accourues sous mes fenêtres. Je finissais le second couplet,

quand je vis s'approcher deux femmes dont le costume m'effraya. L'une des deux était vieille ; elle gourmanda l'aimable jeunesse, attentive à mes chansons. Hé! laissons ces enfans s'amuser, dit l'autre : (je crus la reconnaître; elle était jeune et jolie.) Voyez, la musique a cessé depuis que nous sommes-là ! Il semble que notre aspect seul effarouche les plaisirs. Allons-nous-en, ma sœur, laissons ces enfans s'amuser. L'heure de la récréation est si courte! et puis elles n'ont pas l'agrément d'entendre cela tous les jours. Ces morceaux, ce ne sont pas ceux que je touche, et d'ailleurs je ne touche pas, à beaucoup près, aussi bien. Laissons ces enfans s'amuser. Quand les deux dames furent loin, je continuai :

Le doux penchant qui nous entraîne,
Vous aussi vous l'éprouverez;
Un jour, un jour vous sentirez,
Vous sentirez toute ma peine!
La plus sensible et la plus belle,
Celle-là m'a donné sa foi!
Jeunes beautés, volez près d'elle.
Et daignez lui parler de moi.

Dites-lui que, séparé d'elle;
Je n'ai vécu que pour souffrir;

Dites lui que je vais mourir,
Si je ne la revois fidèle.
La plus aimable et la plus belle,
Celle-là m'a donné sa foi!
Jeunes beautés, volez près d'elle,
Et daignez lui parler de moi.

Elles m'écoutaient avec attention, elles m'applaudissaient avec transport; mais, hélas! Sophie, ma Sophie n'était pas avec elles. Désespéré de ne la pas voir, je quittai l'instrument. Triste et rêveur, je restais debout derrière ma jalousie; enfin j'aperçus... Je crus entrevoir... Une jeune personne se promenait seule dans une allée couverte qui se prolongeait jusque sous mes fenêtres. Je chantai ce dernier couplet :

Mais dans ce bois, qu'elle est donc celle
Qui se promène en soupirant?
Quand on poursuit son jeune amant,
Ainsi gémit la tourterelle.
Amour me dit : C'est la plus belle,
Qui t'a toujours gardé sa foi.
Jeunes beautés, volez près d'elle,
Amenez-la, rendez-la moi.

Je ne voyais la demoiselle que par derrière. Cette taille charmante! c'est la sienne!.... Cette

allée couverte est celle où, si j'en crois Adélaïde, ma jolie cousine venait jadis soupirer son amour naissant et malheureux!... Ah, Sophie! c'est toi, c'est toi, sans doute : avance donc un peu....... Tu t'éloignes!... Reviens, viens par ici!... tourne-toi vers ton amant, montre-moi ton visage adoré.

Une cloche maudite donna à l'instant même le signal de la retraite, et m'enleva mes espérances. Toutes les pensionnaires sortirent du jardin.

Le lendemain à sept heures du soir, la même personne revint au même lieu. Placé derrière ma jalousie, je suivais tous ses mouvemens d'un œil inquiet. Sa démarche lente et mesurée annonçait sa mélancolie profonde; elle semblait craindre le grand jour, elle cherchait dans cette promenade solitaire l'endroit le plus sombre. O vous qui m'inspirez un intérêt si tendre! mon cœur me dit qu'il voit en vous ce qu'il adore! mais si mes pressentimens me trompaient! s'il était possible que vous ne fussiez pas ma Sophie! ah! du moins, j'en suis sûr, vous aimez comme elle, et comme elle vous êtes séparée de celui que vous aimez!

Je chantai le dernier couplet de ma romance : toutes les demoiselles accoururent; celle que j'appelais ne m'entendit pas : que faire pour attirer Sophie et pour éloigner ses compagnes? Si je continue de chanter, les jeunes filles resteront sous

mes fenêtres, et ma jolie cousine, trop préoccupée, n'y viendra pas. Il faut se taire, il faut, d'un œil impatient, suivre tous les pas de la charmante rêveuse, il faut attendre.

Quand je ne me fis plus entendre, les jeunes filles se dispersèrent dans le jardin. Caché par ma jalousie, agenouillé sur mon balcon, je ne perdais pas de vue l'intéressante demoiselle qui se promenait toujours à pas lens... Enfin, elle fit quelques pas de mon côté; je la vis... c'était elle!... un peu pâle, un peu changée, mais toujours si belle!... Elle était encore trop éloignée pour que j'osasse hasarder de lui faire aucun signe; mais je m'enivrais du bonheur de la regarder. La cloche fatale donna alors le signal maudit!

Déjà toutes les pensionnaires sont sorties du jardin; Sophie retourne sur ses pas, et s'éloigne tristement. Désespéré de voir s'échapper encore l'occasion de lui parler, je ne puis contenir mon impatience. J'écarte ma jalousie d'une main, et de l'autre je lance à ma jolie cousine son portrait; il tombe sur son épaule. Sophie reconnaît la miniature, et, dans l'excès de sa surprise, s'arrête pour regarder de tous les côtés; le moment paraît décisif. Trop amoureux pour être bien prudent, je lève ma jalousie. Sophie voit à la fenêtre du pavillon une femme, dont les traits la frappent;

elle avance quelques pas, me nomme et tombe évanouie.

Dans ce moment critique, mon traiteur frappait à la porte; je lui criai que je n'avais pas faim; et sans considérer quelles suites terribles pouvait avoir mon extrême imprudence, poussé d'ailleurs d'un mouvement involontaire, je m'élançai par ma fenêtre dans le jardin du couvent. Heureusement pour moi, il n'y avait déjà plus personne, personne que ma Sophie. Quoiqu'un peu étourdi du saut périlleux que je venais de faire, je courus sous l'allée couverte, me jeter à ses pieds. Mes baisers lui rendirent l'usage de ses sens. Ah! mon cher Faublas, quel moment!..... Mais hélas! qu'avez-vous fait? vous avez sauté par la fenêtre! n'êtes-vous pas blessé?—Non, ma Sophie! non. — Mais si l'on vous a vu!... mais comment rentrerez-vous dans ce pavillon? Nous sommes perdus tous deux!... Faublas, dites-moi la vérité, n'êtes-vous pas blessé? — Non, ma Sophie, non; je trouverai quelque moyen de remonter chez moi... Vous voulez déjà me quitter?... Ma jolie cousine, si vous saviez comme j'ai souffert! — Et moi! Faublas, vous n'en avez pas l'idée!

Comme elle me parlait, nous entendîmes retentir dans les airs le nom de Pontis, que plu-

sieurs femmes répétaient en glapissant. J'avoue que je fus épouvanté, je me jetai à plat ventre derrière une charmille. Sophie, à qui la frayeur rendit des forces, vola au-devant de celles qui la venaient chercher. N'entendez-vous pas la cloche, mademoiselle? Faudra-t-il tous les soirs courir après vous? lui dit aigrement madame Munich, dont je reconnus la voix sèche. Quelques religieuses, qui avaient accompagné la gouvernante, grondèrent aussi ma jolie cousine; elles sortirent toutes ensemble du jardin, dont elles fermèrent la grille. Je me vis absolument seul, mais fort embarrassé.

Dès que Sophie ne fut plus là, je ressentis un malaise général, sans doute produit par la secousse violente que je m'étais donnée. Ce n'était pas cette douleur passagère qui m'inquiétait le plus : il s'agissait de rentrer chez moi. Je ne pouvais tenter l'escalade du mur, que lorsque la nuit serait tout-à-fait venue, que lorsque tout le monde serait couché dans le couvent, et la circonstance exigeait qu'en attendant le moment de m'évader, je prisse au moins la précaution de me cacher quelque part. Un vieux marronnier, dont les branches étaient basses et le feuillage épais, m'offrait un asile plus sûr que commode; comment monter sur cet arbre dans l'équipage où je

me trouvais? Je pris le parti d'ôter mes jupons, je les roulai fortement ensemble, et me glissant derrière les arbres, le long du mur jusqu'à mon pavillon, je lançai le petit paquet dans ma chambre par la fenêtre restée entr'ouverte. Ensuite je revins au marronnier, sur lequel je grimpai lestement; mais son écorce rabotteuse fit de longs accrocs au léger caleçon dont mes cuisses restèrent plutôt embarrassées que couvertes.

Je demeurai là trois heures entières, espérant toujours que la lune, dont quelques nuages épars affaiblissaient déjà les rayons, me retirerait tout-à-fait sa lumière importune. Cependant, sur les onze heures, le calme profond qui régnait partout m'enhardit à descendre. En vain j'essayai de remonter chez moi; en vain je cherchai, le long du mur, nouvellement crépi, quelques endroits d'un accès facile. Lorsque, parvenu à quelques pouces de hauteur, je voulais, avec mes mains péniblement accrochées, m'élever davantage, mes pieds restaient pendans, je ne trouvais plus où les cramponner; il fallait bien retomber.

Je me livrai pendant près d'une heure à ce rude exercice; enfin mon courage m'abandonna avec mes forces. Les doigts en sang, le corps froissé, je me couchai par terre, et m'abandonnai triste-

ment à mes réflexions. Comment ferais-je lorsque le jour, bientôt revenu, montrerait aux religieuses un homme enfermé dans leur jardin? Un homme, car je n'avais plus de jupons, et mon très-mince caleçon, déchiré en plusieurs endroits, trahirait mon sexe; ces femmes effrayées iraient chercher main-forte; madame Munich me reconnaîtrait; je retomberais au pouvoir d'un père sévère, jaloux de son autorité; le baron me renfermerait encore, il m'enlèverait pour toujours à Sophie, à Sophie cruellement compromise; et peut-être déshonorée!... déshonorée! Cette horrible idée redoublait mon désespoir, quand j'entendis un petit cri aigu et prolongé, tel à-peu-près que le produit une grille qu'on s'efforce d'ouvrir doucement.

Je me précipitai vers mon marronnier protecteur; je n'atteignis sa cîme qu'aux dépens de mon pauvre caleçon, qui pendait par lambeaux. Après quelques minutes de calme, un léger bruit frappa mon oreille; une femme, dont le clair de la lune me laissait distinguer le costume remarquable, s'avançait avec précaution sous l'allée couverte, en regardant de tous les côtés. A l'instant même je vis un homme paraître sur le chaperon du mur, le long duquel il descendit avec une agilité qui me surprit. Il se glissa derrière les ar-

bres, vint sous l'allée couverte joindre celle qui l'attendait. Tous deux s'assirent au pied du marronnier, sur lequel je demeurais immobile et attentif. Je les entendis s'applaudir mutuellement du succès de leur témérité, se faire les plus tendres protestations, confondre leurs soupirs, et accompagner de ces douces épithètes consacrées par l'amour, leurs noms, qu'ils répétèrent plusieurs fois. Je reconnus dans l'amant l'unique rejeton d'une maison illustre. A son véritable nom, que je dois taire, on me permettra de substituer celui de Derneval... L'amante, ce n'était pas une pensionnaire! ce n'était pas une dame en chambre..... L'amante, je l'appellerai... c'était Dorothée! Amours! quelles nobles familles tu réunissais dans ces deux personnes! mais quel temps, quel lieu tu avais choisi! Il est donc vrai que tu pénètres quelquefois dans ces maisons de paix, où l'on t'a juré une haine éternelle! il est donc vrai que tu as des autels partout! Je vis le couple heureux que tu brûlais de tes flammes, te faire, à l'ombre d'un arbre qu'il croyait discret, le plus doux, le moins chaste des sacrifices.

Puisque Derneval était entré volontairement dans le jardin, et qu'il ne témoignait aucune inquiétude sur les moyens d'en sortir, il avait une retraite assurée, et je le forcerais bien à me lais-

ser sortir avec lui. Cette réflexion toute simple se présenta tout-à-coup à mon esprit; je n'en attendis pas une autre. Je saisis l'extrémité de la branche qui me parut la plus longue et la plus flexible; je m'élançai, la branche se courba, et quoiqu'elle m'eût porté à peu de distance de la terre, je tombai lourdement. Au bruit de ma chute, à l'apparition subite d'une figure aussi étrange que la mienne, Dorothée frémit; Derneval se releva brusquement, me saisit par le bras, et soudain m'appuya sur la poitrine le bout d'un pistolet. Oh! ne la tuez pas! s'écria Dorothée d'une voix très-altérée. Je regardai mon ennemi tranquillement, et je lui dis d'un ton calme : Je ne crains rien, Monsieur, je sais bien que Derneval ne m'assassinera pas; mais soyez tranquille aussi, je ne trahirai pas vos amours fortunés. Tandis que je lui parlais, Derneval me regardait de près. D'abord il fut trompé par ma coiffure féminine, par le petit *caraco* blanc; mais le caleçon déchiré attira aussi son attention, et une toile très-fine, modelant certaines formes délatrices, lui donna de terribles soupçons. Est-ce une femme? s'écria-t-il. D'un coup de main rapide il éclaircit ses doutes; et dès qu'il fut sûr de mon sexe : Créature amphibie! vous me direz qui vous êtes! — Derneval, je suis amant

comme vous. — Amant de qui? — De la fille la plus belle et la plus vertueuse que ce couvent renferme. — Monsieur, comment s'appelle-t-elle? comment vous nommez-vous? (Je les regardai tous deux.) — Je sais vos noms, mais je ne vous les ai pas demandés. Derneval, qu'il vous suffise d'apprendre que je suis gentilhomme. — Vous êtes gentilhomme! Monsieur, je ne vous demande qu'un moment.

Il remit son pistolet dans sa poche; et tandis qu'il réparait certaine partie de son habillement fort en désordre, Dorothée, qui s'était avant tout occupée du soin de se rajuster, me fixait avec une attention que je pris pour de la hardiesse. Son amant revint à moi : Monsieur, quelle que soit votre maîtresse, vous l'aimez apparemment autant que j'adore la mienne; il faut que la mort de l'un de nous deux assure à l'autre un éternel secret. — Derneval, sortons ensemble : je suis prêt à vous satisfaire. Et vous croyez que je le souffrirai? interrompit Dorothée, en se précipitant dans les bras de son amant. Mon cher Derneval! et vous, M. de Faublas!... — De Faublas! qui vous a dit... — Je vous reconnais; vous êtes le chevalier de Faublas! vous êtes le vivant portrait d'Adélaïde! je vous ai vu quelquefois au parloir; vous y demandiez votre sœur; votre sœur

n'y allait jamais sans cette jolie mademoiselle de Pontis.... Un jour, un jour je vous ai surpris lui baisant la main. Ah! c'est mademoiselle de Pontis que vous aimez ! c'était vous qui chantiez hier cette romance, dont j'ai retenu le refrain.

La plus modeste et la plus belle,
Celle-là m'a donné sa foi.

Souvenez-vous qu'hier l'une de nos dames a passé avec moi près de votre pavillon ; vous avez dû l'entendre gronder nos jeunes filles qui vous écoutaient ; vous avez dû m'entendre les excuser... Chevalier, c'était vous qui chantiez cette romance? c'était pour mademoiselle de Pontis que vous la chantiez?..... Derneval! Faublas! poursuivit-elle, en unissant nos mains dans les siennes, la conformité de vos aventures doit vous inspirer une égale confiance; chacun de vous doit trouver dans l'autre un compagnon discret, un ami fidèle, et vous iriez vous égorger! et Sophie ou Dorothée serait bientôt réduite à pleurer son amant... M. de Faublas, jurez-moi une inviolable discrétion. — Je jure par Sophie! Et moi par Dorothée! s'écria Derneval. Nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre, et cet

embrassement réciproque fut le gage de la fraternité que nous nous promîmes.

Les deux amans écoutèrent patiemment le récit des événemens qui m'avaient amené dans le lieu où je les avais surpris. Derneval me dit ensuite : La lune se cache de plus en plus, nous sortirons d'ici quand l'orage qui se prépare éclatera : permettez que Dorothée et moi nous vous laissions seul un moment.

Le moment fut long. Lassé d'attendre, je m'endormis sous l'arbre au pied duquel je m'étais jeté. Quand je me réveillai, de rapides éclairs sillonnaient une épaisse nuée, au sein de laquelle le tonnerre roulait avec un épouvantable fracas; le ciel vomissait des torrens d'eau. Je me levai très-surpris de ne point voir paraître Derneval. Je m'avançai avec inquiétude sous l'allée couverte, du côté qu'ils avaient pris pour s'éloigner. Que les amans sont distraits et préoccupés! Tandis que les élémens paraissaient prêts à se confondre, Derneval et Dorothée s'amusaient à des bagatelles!

Le ciel est en feu, me dit Derneval; on nous découvrirait peut-être à la lueur des éclairs, il faut attendre encore. — Derneval, vous en parlez à votre aise! je suis presque nu! — Mon cher compagnon, croyez-vous que cette pluie ne me

mouille pas aussi? — Ah! Dorothée est avec vous.

Je m'éloignai triste et pensif. Une demi-heure après, il fallut retourner à Derneval, pour l'avertir qu'il ne tonnait plus, et qu'une obscurité profonde favorisait notre retraite. Il fit enfin ses adieux à Dorothée. Amans heureux, leur dis-je alors, ayez pitié d'un couple amant! ah! Dorothée! ah! vous qui savez comme il est doux de voir ce qu'on aime, vous n'ignorez pas, sans doute, combien il est affreux d'en être séparé! ah! montrez-moi ma Sophie, vous le pouvez... Derneval me prit par la main, il me dit : Dorothée vous estime, elle aime mademoiselle de Pontis, nous sommes frères : vous verrez votre Sophie, vous la verrez. — La nuit prochaine, mon cher compagnon? — Non; notre imprudence, heureuse cette nuit, pourrait ne pas l'être toujours. Je tremble d'exposer Dorothée; vous ne voudriez pas compromettre Sophie! Chevalier, nous ne nous voyons ici que deux fois par semaine à-peu-près, et la nuit du rendez-vous est toujours une nuit pluvieuse ou sombre. Un signal, dont nous sommes convenus, ne me trompe jamais; et quant à vous, il ne sera pas difficile de vous avertir, puisque vous logez dans ce pavillon. Soyez tranquille; dans trois jours au

plus tard, vous verrez mademoiselle de Pontis. Partons.

Il me conduisit vers la partie du mur où son échelle de cordes était attachée. Nous vîmes que de là je gagnerais bien mon pavillon, mais que je ne pourrais atteindre à ma fenêtre, sous laquelle nous retournâmes. Derneval était d'une grande taille, il me fit monter sur ses épaules, et soutenant ensuite mes pieds avec ses mains, il me poussa vigoureusement, au moment où je saisissais les cordes de ma jalousie. Dès qu'il me vit chez moi, il retourna à son échelle, au moyen de laquelle il escalada le mur en un instant.

J'étais fatigué : j'avais faim, je m'endormis profondément, en attendant mon déjeûner, qui m'arriva sur les dix heures du matin. On me remit en même temps une lettre venue pour moi par la petite-poste ; elle était de Rosambert. Il m'apprenait que le soir même de mon enlèvement, madame ma chère mère avait osé venir lui demander ce que madame Ducange était devenue. Pour consoler cette mère désolée, et pour la déterminer en même temps à croire qu'il n'avait jamais connu sa fille, il avait employé l'un de ces argumens victorieux qui ne manquaient jamais leur effet sur la Dutour. Au reste, il me recommandait de ne pas sortir de chez moi, et

d'y garder l'incognito le plus absolu. Madame de B*** me faisait chercher partout; des gens apostés rôdaient toute la journée autour du couvent; mon père ne pouvait faire un pas sans être observé, et l'hôtel du comte était investi, même pendant la nuit.

Infortunée marquise! m'écriai-je, comme je vous ai délaissée! de quelle ingratitude j'ai payé vos soins généreux et tendres! pourrais-je vous faire un crime des mouvemens que vous vous donnez pour découvrir ma retraite? Si vous ne me cherchiez pas, vous m'aimeriez moins!

Je tirai de ma poche le portrait du vicomte de Florville, et je le baisai. Je n'entreprendrai pas de justifier ces réflexions, peut-être déplacées, quoique justes, et ce mouvement sans doute condamnable quoiqu'involontaire : tout ce que je puis dire au lecteur, pour l'engager à me continuer son indulgence, c'est qu'un moment après, je ne songeai plus qu'à ma Sophie.

Je la vis paraître à sept heures du soir; elle était accompagnée d'une femme dont l'habit m'effraya d'abord, mais que je reconnus bientôt pour Dorothée. Toutes deux passèrent sous ma fenêtre. Dorothée pouvait-elle être belle auprès de Sophie, auprès de Sophie, qui brillait entre toutes ses compagnes comme une rose au milieu des autres fleurs?

Je ne pus me modérer en la voyant si près de moi. Elles entendirent toutes deux le cri de ma jalousie que j'allais lever; leur prompte retraite prévint mon imprudence et m'en fit repentir. Elles eurent du moins l'attention de s'asseoir sous l'allée couverte, à peu de distance et vis-à-vis de mon pavillon. Sans doute elles s'entretenaient de moi; car ma jolie cousine parlait avec feu et regardait toujours ma fenêtre. Bientôt, aux gestes de Dorothée, je compris qu'elle montrait à ma Sophie le côté du mur par lequel Derneval s'introduisait dans le jardin. Mon cœur était pénétré de la plus douce joie.

Le lendemain, même promenade, même imprudence, même châtiment, même plaisir.

Cependant le ciel était calme et serein. Plus impatient qu'un laboureur dont une sécheresse de deux mois brûle les terres inutilement ensemencées, j'invoquais les vents du midi, j'allais sans cesse de la girouette au baromètre. Le troisième jour enfin, de gros nuages obscurcirent les rayons du soleil couchant. La nuit sera pluvieuse, dit Dorothée en passant sous ma fenêtre, et moi je crois qu'elle sera belle, répondit ma jolie cousine. Ah! oui, bien belle! m'écriai-je assez haut. Les deux amies, qui redoutaient toujours ma vivacité, s'éloignèrent promptement.

A minuit précis, Derneval fut au pied de mon

pavillon ; il me jeta une échelle de cordes que je fixai sur ma fenêtre, et bientôt j'embrassai mon frère. Nous avançâmes sous l'allée couverte ; ma jolie cousine et sa tendre amie nous y attendaient. La voilà ! me dit Dorothée ; je vous la livre avec confiance, monsieur de Faublas ; elle ne vous aimerait pas tant, si vous n'étiez pas digne d'elle ! Ah ! croyez-moi, respectez sa timide jeunesse ; prolongez cette époque délicieuse de l'amour vertueux et pur. Que votre union soit innocente, puisqu'elle peut l'être encore ! qu'un jour un heureux hyménée.... Hélas ! cet espoir vous est permis, belle Sophie, cette odieuse enceinte ne vous renferme pas pour toujours.... D'affreux sermens.... Ses sanglots lui coupèrent la parole. Derneval, impatient de la consoler, l'entraîna ; je restai avec ma Sophie.

Qu'il me soit permis de répéter ici ce qu'on a dit mille fois; le véritable amour est timide et respectueux. Passer des heures entières avec une maîtresse adorée, tenir sur ses genoux la plus jolie des filles, respirer son haleine, sentir palpiter son cœur, et se contenter de presser doucement sa main, ne prendre qu'en tremblant un baiser sur ses lèvres, ne pas oser solliciter des faveurs plus précieuses qui semblent réservées pour l'amant aimé : voilà ce que le jeune Faublas n'au-

rait jamais cru possible : voilà l'étonnante vérité dont sa jolie cousine le convainquit dans ce premier rendez-vous. J'approchais de Sophie, son ame purifiait la mienne.

> C'est avec cette ardeur et ces vœux épurés,
> Que sans doute les Dieux veulent être adorés.
>
> VOLTAIRE, *Sémiramis*.

Et Derneval, à qui la tendresse de Dorothée ne laissait plus rien à désirer, Derneval était peut-être moins heureux que moi. Ce fut lui cette fois qui vint m'avertir qu'il était temps de nous retirer, que l'aurore ne tarderait pas à paraître. — L'aurore! il n'y pas une heure que nous sommes ici ! Allons, chevalier, interrompit Dorothée, prenez courage, nous nous reverrons dans trois jours. — Ah, Sophie ! je tremble toujours que madame Munich.... — Mon cher cousin, quand après souper ma gouvernante a bu quelques verres de ratafiat, elle ne songe plus qu'à dormir; c'est moi qui reste chargée du soin de fermer la porte de notre petit appartement.... Allons, le temps se passe, interrompit encore Dorothée, il ne faut pas que le crépuscule nous surprenne ici. Derneval! dans trois jours; peut-être un peu plus tôt... Hélas! peut-être un peu plus tard. — Adieu,

ma Sophie; dans trois jours; un peu plus tôt, si cela se peut; mais, je vous en prie, jamais plus tard. Adieu, ma Sophie.

Pour cette fois le ciel s'intéressait aux vœux d'un amant. Un temps couvert me fit croire, le second jour, que le rendez-vous serait avancé. Ma jolie cousine passant sous ma fenêtre, à l'heure ordinaire, confirma mon espoir. La nuit sera pluvieuse, dit-elle. — O ma Sophie!... elle n'attendit pas la fin de ma réponse.

Une heure après, mon traiteur frappa à ma porte. Je soupais quand un inconnu me remit une lettre, en me disant qu'il était chargé d'apporter réponse. Voici ce que Rosambert m'écrivait :

« Je crains de tomber malade, mon ami; je » suis ce soir d'une tristesse!... Il y a plus de deux » heures que je n'ai ri. Aussi ai-je l'ame pénétrée » de ce que j'ai vu. Imaginez qu'en attendant » l'heure de la comédie, j'ai été ce soir faire un » tour de promenade au Luxembourg. Une femme » qui n'avait pas mauvais tour se promenait seule » dans une allée écartée; moi, par distraction ou » autrement, j'ai suivi la jolie rêveuse. J'ai passé » derrière deux hommes assis sur un banc isolé. » L'un d'eux avait un mouchoir à la main : *Ah!* » s'écriait-il douloureusement, *je croyais qu'il* » *m'aimait! le cruel! il me livre volontairement aux*

» *plus mortelles inquiétudes.* Mon cher chevalier, la » voix de cet homme m'a frappé. J'ai laissé pour un » moment la petite que j'allais atteindre, je suis re- » venu sur mes pas, j'ai fixé les deux amis trop » préoccupés pour m'apercevoir. Faublas, celui » que j'avais entendu se plaindre, pleurait amère- » ment; c'était votre père!... L'autre, je crois » l'avoir rencontré quelquefois chez vous : si ce » n'est pas M. du Portail, c'est un homme qui lui » ressemble beaucoup... Mon ami, le baron pleu- » rait! cela m'a tant affecté, que je n'ai plus songé » à la quête du galant gibier que je courais d'a- » bord. Je suis rentré chez moi pour vous écrire. » Faublas, j'ai naturellement beaucoup d'amitié » pour les jolies femmes, je sacrifierais dans l'oc- » casion mille petits scrupules au désir d'avoir » celle qui m'aura plu; mais il y a des devoirs!... » Je conviens que Sophie mérite bien qu'on fasse » quelques fautes pour elle; mais enfin, votre père » pleurait! Chevalier, réfléchissez-y. »

Je me recueillis un moment, et puis, appelant l'inconnu : Monsieur, vous direz à celui qui vous envoie, que je lui ferai réponse demain.

Je n'attendis pas que minuit fût sonné pour descendre au jardin; mais mon impatience ne pouvait avancer l'horloge du couvent. Les deux charmantes recluses ne vinrent qu'à l'heure mar-

quée. Aussitôt que Derneval se fit entendre, Dorothée courut au-devant de lui. Je fus étonné de les voir revenir tous deux une demi-heure après. Chevalier, me dit Dorothée, vous avez le secret de ma vie, mais je vous dois une histoire détaillée de mes amours long-temps infortunés. Elle en commença le touchant récit, qu'elle ne put finir sans verser un torrent de larmes (1). Console-toi, ma chère Dorothée, console-toi, s'écria Derneval, tu n'as pas long-temps encore à gémir dans ta prison; bientôt je t'arracherai à l'esclavage; bientôt tes indignes parens frémiront de ton bonheur, qu'ils ne pourront empêcher. Et vous, chevalier, poursuivit-il avec chaleur, vous que nos malheurs ont touché, vous m'aiderez à les finir. Je rends grâce au hasard qui m'a donné un ami, un frère d'armes, un compagnon tel que vous. Animés des mêmes motifs, exposés à-peu-près aux mêmes dangers, dans notre intime union nous trouverons notre sûreté commune. Les ennemis de Dorothée sont les vôtres; je jure une haine éternelle à ceux de Sophie; et malheur à qui troublera désormais nos amours mutuellement pro-

---

(1) Au moment où j'écris, je ne puis révéler les tragiques aventures de ces amans. Un jour le lecteur les saura, et c'est alors que je l'instruirai des raisons qui me forcent à les lui taire aujourd'hui.

tégés! Derneval, j'y consens volontiers. J'embrassai Dorothée. Derneval embrassa ma Sophie.

Il n'était pas quatre heures du matin quand je rentrai dans mon pavillon; cependant j'allai frapper au corps-de-logis qu'habitait mon propriétaire. Je le réveillai pour lui demander un *passe-partout*, et pour lui dire qu'une affaire importante m'obligeait de retourner à la campagne; que peut-être mon absence serait longue, mais que je me réservais toujours son pavillon, pour avoir dans tous les cas un *pied-à-terre* à Paris.

Avant cinq heures, je fus à la porte de Rosambert. Les domestiques ne voulaient point réveiller leur maître, qui venait de se coucher. Je fis tant de bruit, que le plus hardi alla dire au comte, qu'une femme demandait à lui parler. — A cette heure-ci! qu'elle aille au diable! écoute, écoute, est-elle jolie? — Oui, Monsieur. — C'est autre chose! il n'est pas trop tôt! qu'elle entre... Hé! c'est madame Firmin! ce tour-ci vaut l'autre! (Il se jeta à mon cou.) Il me paraît que ma lettre... — Rosambert, faites-moi donner des habits d'homme, et je vais de ce pas chez M. du Portail. — Je crois que vous le trouverez, mon ami. Il est sûrement revenu, c'est sûrement lui que j'ai vu hier au Luxembourg. En vérité, le baron m'a singulièrement touché. Savez-vous qu'il est venu

ici dix fois, le baron! il ne m'a jamais trouvé; j'avais donné des ordres si précis! — Rosambert, faites-moi donner des habits.

On me choisit parmi les siens ceux qui se trouvèrent les plus courts. Je volai chez M. du Portail, qui fut aussi charmé que surpris de me voir. Lovzinski, lui dis-je, je viens vous livrer le fils de votre ami, je me remets en vos mains sans condition; daignez seulement être médiateur entre mon père et moi : voulez-vous bien me conduire chez le baron? — A l'instant même, mon ami. Quel plaisir nous allons lui faire! Mon cher baron, quel doux moment tu vas passer!

En chemin, Lovzinski m'apprit que sur un faux avis il avait été faire à Saint-Pétersbourg un voyage inutile. Sensible à son malheur, je ne pus m'empêcher pourtant de faire tout bas cette réflexion : tant que Dorliska sera perdue, on ne pourra me la faire épouser.

Nous arrivâmes à l'hôtel. M. du Portail me pria d'attendre dans le salon, et de le laisser entrer seul dans la chambre à coucher du baron. Il me dit que c'était une précaution qu'il devait prendre, moins pour engager mon père à me pardonner, que pour le préparer par degrés à la joie de mon retour.

Je fus bientôt environné des gens de la maison,

ravis de revoir leur jeune maître; Jasmin surtout ne pouvait contenir sa joie.

Il n'y avait pas deux minutes que M. du Portail parlait au baron, quand j'entendis celui-ci s'écrier : Il est là, mon ami! allons, je suis sûr qu'il est là! mais qu'il entre! qu'il entre donc! Je m'avançais vers la porte, elle s'ouvrit avec violence. Mon père, presque nu, se précipita dans le salon; les domestiques s'éloignèrent par respect. Le baron me prit dans ses bras et me couvrit de baisers. Je n'avais pas la force de dire un seul mot. Tout-à-coup mon père, comme s'il se fût repenti de m'avoir montré toute sa tendresse, me repoussa d'un air irrésolu. Je me jetai à ses pieds, et lui montrant une bourse encore pleine d'or : Mon père, vous voyez que ce n'est pas la nécessité qui me ramène à vous. Il se rejeta dans mes bras, me pressa contre son sein, m'embrassa vingt fois, et mouilla mon visage de ses larmes. Je n'avais plus que cette crainte, disait-il. Mon cher fils! mon bon ami! il est donc bien vrai que tu m'aimes? j'avais peine à croire que cela ne fût pas! Faublas, mon cher fils! tu ne sais pas comme ce moment me dédommage des maux que j'ai soufferts! cependant, mon ami, tu seras père un jour; ah! puissent tes enfans t'épargner ces chagrins que tu m'as donnés!

Mon père vit bien que mon cœur était plein, que mes sanglots étouffaient ma voix. Il essuya mes larmes qui se confondaient sur mon visage avec les siennes : Console-toi, mon cher enfant, me dit-il, je ne t'en veux pas; sois bien persuadé que je ne t'en veux pas; tu m'as quitté, il est vrai, mais la circonstance t'excusait. Tu m'as laissé plusieurs jours dans l'inquiétude, mais enfin tu es revenu volontairement. Va, j'étais plus inquiet que défiant, je n'ai jamais douté de la bonté de ton cœur... Tiens, je t'aime peut-être plus encore que je ne t'aimais! Hé! qui ne fait pas des fautes à ton âge? quel jeune homme a jamais réparé les siennes mieux que toi? quel père, plus heureux que le tien, peut se vanter d'avoir un meilleur fils?... Allons, mon ami, le passé est oublié; reprends ton appartement, rentre dans tous tes droits.

M. du Portail s'était jeté dans un fauteuil, et nous regardait tous deux avec un plaisir mêlé de douleur; nous l'entendîmes murmurer le nom de sa fille. Le baron, emporté par sa joie, se leva brusquement, alla à son ami, prit sa main, et lui dit : Elle se retrouvera, ta fille! elle se retrouvera, et mon fils... Il n'acheva pas, et s'adressant à moi : Faublas, vous renoncerez à Sophie! — A Sophie, mon père! — Oh! oui, je l'exige; sur ce point-là, je serai toujours inflexible; il faut me

promettre de ne plus aller au couvent! — Ne pas aller au couvent! — Mon fils, je vous répète qu'il faut me le promettre. — Hé bien! mon père, puisque vous l'exigez absolument, je vous assure que je n'irai plus au parloir. — Voilà ce que je demande! Va, mon ami, va te reposer. — Mais Adélaïde? — Oui, elle est dans l'inquiétude. (Il écrivit un moment.) Tiens, voilà le nom du couvent dans lequel elle est maintenant; cours-y, cours-y vite: tu n'as pas l'idée du plaisir que tu lui feras.

Je remontai chez moi pour y changer d'habits, et j'allai voir ma sœur, qui plaignit beaucoup sa bonne amie, dont elle ignorait le bonheur.

Je me rendis ensuite chez Derneval, à qui j'appris le changement de ma demeure, et les raisons qui l'avaient déterminé. Il loua beaucoup la sage précaution que j'avais prise de nous ménager en tout événement un asile dans le pavillon, et il me promit qu'avant la fin de la journée, Dorothée serait instruite de ces événemens, qu'elle ne manquerait pas d'apprendre à Sophie. Nous arrêtâmes que la nuit du surlendemain, nous irions au couvent, s'il faisait beau. On sait que les nuits pluvieuses ou sombres étaient pour nous les belles nuits; on sait que sur ce point les amans et les voyageurs n'ont jamais été d'accord.

Le même soir, Justine vint chez moi. — Bon

soir, ma petite Justine; il y a bien long-temps que nous ne nous sommes rencontrés seuls! — Oh! Monsieur, y eût-il cinquante ans, je vous prie d'abord d'écouter ce que j'ai à vous dire.

Madame la marquise... — Tu es bien jolie, mon enfant! — Monsieur, ma maîtresse m'envoie.... — Elle sait déjà que je suis ici, ta maîtresse? — Oui, ce matin vous êtes rentré par la grande porte, on est venu le lui dire aussitôt.... mais finissez, Monsieur, souvenez-vous de nos conventions. — De quelles conventions parles-tu? — Vous oubliez tout! Il y a quelque temps, il a été décidé entre nous, que lorsque je viendrais ici de la part de ma maîtresse, je commencerais toujours par ma commission. — Hé bien! dépêche-toi donc de parler, ma petite Justine. — Monsieur, ma maîtresse a été bien surprise, bien affligée de votre fuite... Mais finissez donc. — Hé! finis toi-même, tu fais des préfaces comme un auteur sifflé, ta maîtresse a été bien surprise!... crois-tu que je n'aie pas deviné cela? — Un instant, Monsieur. — Tiens, les exordes m'ennuient toujours, mais dans ce moment-ci surtout... Au fait! ma petite Justine, au fait. — Ma maîtresse m'a chargée de vous annoncer que vos amours secrets... — Mes amours secrets! que veut-elle dire? — Mais vos amours avec elle ne sont pas publics, j'espère? — Tu as

raison, oui, oui. — Elle dit que vos amours sont menacés d'un grand malheur; elle prévoit un événement fâcheux qui pourrait découvrir au marquis le secret de votre déguisement. — Le secret de mon déguisement! mais ma belle maîtresse serait perdue! — Ainsi, elle se désole, elle pleure, elle gémit. Au moins, s'écrie-t-elle quelquefois, si je pouvais le voir! — Hé bien! où est-elle? où faut-il aller? — Là! voyez! tout-à-l'heure je ne pouvais finir assez tôt! maintenant le voilà qui veut me quitter! — Ah! Justine! excuse; mais tu me dis que ta maîtresse se désole! quel est donc cet événement qu'elle craint? — Monsieur, je n'en sais rien. Demain, à dix heures du matin, elle vous le dira chez sa marchande de modes; vous y viendrez, n'est-ce pas? — Très-certainement, je n'abandonnerai pas la marquise dans une situation aussi critique.... Ah ça! mon enfant! voilà ta commission faite!

Depuis si long-temps j'étais privé du plaisir de voir la jolie femme-de-chambre, qu'on ne sera pas étonné qu'elle soit restée un quart-d'heure avec moi.

La situation de la maîtresse était si triste, qu'on ne sera pas plus surpris de l'empressement avec lequel je courus au rendez-vous, le lendemain à dix heures du matin.

Dès que j'entrai dans le boudoir, la marquise s'efforça de cacher le mouchoir dont elle s'essuyait les yeux. Monsieur, me dit-elle, je vous prie d'excuser mes importunités ; je n'abuserai pas de votre complaisance. Je ne vous demande qu'un moment d'attention. Je ne vous rappelerai pas, Monsieur, le service important que je vous ai rendu il y a quelques jours ; je ne vous parlerai pas de l'ingratitude extrême dont vous l'avez payé ; je ne vous demanderai point où vous avez passé le temps qui s'est écoulé depuis le jour de votre fuite jusqu'à celui de votre retour chez le baron ; je sens qu'il ne me convient plus de m'informer de votre conduite ; je sens que mes plaintes, mes reproches et mes questions seraient également inutiles. J'ai perdu tous mes droits sur votre cœur, je veux au moins conserver votre estime ; un danger commun nous menace, je veux vous le montrer pour vous l'épargner. Jetez avec moi les yeux sur le passé, Monsieur ; je prétends me justifier à vous-même de ma tendresse pour vous ; et pourvu que votre amitié me reste.... de grâce, ne m'interrompez pas.... pourvu que votre amitié me reste, pourvu que vos jours soient en sûreté, je verrai tranquillement le péril auquel sont exposés mon honneur et peut-être ma vie.

Monsieur, vous vous rappelez sans doute com-

ment le hasard, qui seconda si bien votre adresse, vous mit dans mon lit?... hélas! vous n'avez pas oublié de quel prix votre audace fut récompensée! mais vous excuserez ma faiblesse, si vous songez qu'à ma place aucune femme n'eût été plus forte que moi (1). Le lendemain cependant, quand je vins à réfléchir qu'un jeune homme que je connaissais à peine, possédait mon cœur et ma personne, je fus épouvantée. Mais ce jeune homme brillait de mille qualités réunies, sa beauté m'avait étonnée, j'étais charmée de son esprit, il paraissait sensible, il n'avait pas seize ans! je me flattai de captiver sa tendre jeunesse, de former son cœur docile; j'osai concevoir l'espérance de me l'attacher pour toujours. Je n'épargnai rien pour serrer davantage des nœuds trop précipitamment formés, mais que je voulais rendre indissolubles. Toutes mes espérances furent cruellement trompées; j'avais une rivale, je le découvris malheureusement trop tard; je fis de vains efforts pour ramener l'infidèle. Cependant il gémissait dans l'esclavage, j'osai former le projet de le délivrer. L'excès de mon imprudence lui prouverait l'excès de mon amour; ma témérité me rendrait peut-

(1) C'est elle qui le dit.

être mon amant! Je n'examinai plus rien, j'exécutai l'entreprise la plus hardie que jamais femme ait tentée!... Hélas! je l'exécutai pour le bonheur de ma rivale, de ma rivale, que sans doute le perfide a vue, pour qui l'ingrat m'a trahie!.... Ah! pardon, Monsieur, ma douleur m'égare; ce ne sont pas là les expressions.... ce n'est pas ce que je voulais dire... Monsieur, vous m'avez quittée : une autre vous haïrait peut-être; moi, je vous demande votre estime et votre amitié.

O mon amie!... je me jetai à ses genoux, je voulus prendre sa main, qu'elle retira.

Votre amitié, Monsieur, elle m'est bien nécessaire... Relevez-vous, de grâce, relevez-vous; daignez m'entendre jusqu'à la fin. Monsieur, votre ancien travestissement à nécessité des travestissemens nouveaux, mille imprudences ont suivi la première. Quelques précautions nous ont sauvés jusqu'à présent; mais on ne saurait tromper long-temps le public curieux et malin. Le hasard qui nous a servis pourra nous perdre; il ne faut qu'une indiscrétion de nos gens, qu'une rencontre imprévue, qu'un mot échappé. Voilà les réflexions que j'aurais dû faire plus tôt; mais je n'ai pas été sage, parce que je me croyais heureuse. Tant qu'un doux espoir a pu m'abuser, je me suis étourdie sur le danger; mes yeux ne se sont

ouverts que lorsque l'étonnante fuite de madame Ducange a pénétré mon cœur de cette affreuse vérité que je n'étais pas aimée... ah! si mon erreur m'était restée, je serais encore au fond de l'abîme, sans l'avoir aperçu!

La marquise versait un torrent de l'armes; je me jetai encore à ses genoux : O ma tendre amie! je vous aime! je vous aime!

Non, non, je ne le crois plus, je ne peux plus le croire. Relevez-vous, Monsieur, je vous supplie de vous relever, je vous supplie de m'écouter. Tôt ou tard, je le prévois, notre liaison sera découverte, la multitude appelera mon amour une aventure galante; et cette aventure, si les détails en sont trouvés piquans, fera un éclat terrible! ce sera l'histoire du jour! le marquis saura ses affronts, il les saura!... Chevalier, je vous demande une grâce, une unique grâce. Songez dès à présent à vous dérober au ressentiment de M. de B***; je l'attendrai courageusement quand j'y resterai seule exposée. Partez, Faublas, partez! emmenez ma rivale, soyez heureux autant que vous m'êtes cher, autant que je suis malheureuse!

Qui! moi! je ferais une double lâcheté! je fuirais le marquis, je laisserais la plus généreuse des femmes en butte à sa fureur!... mais, ma

chère maman, pourquoi ces alarmes cruelles?...

Elles sont trop bien fondées, Monsieur; apprenez l'embarras où je suis. Un événement tout simple va bientôt éveiller les soupçons du marquis, et l'engager à chercher des éclaircissemens, dont le résultat me sera funeste. Monsieur, vous n'oublierez pas plus que moi cette fatale aventure de l'ottomane, cette scène bisarre qui, dans le temps, nous a tant chagrinés tous deux. Vous paraissiez alors ne me voir qu'avec peine au pouvoir d'un autre, et moi-même je souffrais d'être obligée de partager un bien qui me semblait n'être dû qu'à l'amant aimé. Je pris le parti de refuser au marquis l'exercice de ses droits les plus incontestables. Mon mari, trop exigeant, me faisait de fréquentes querelles, que je supportais à cause de vous. A cette époque, nos rendez-vous se sont multipliés, et je n'ai pas toujours conservé dans vos bras (ici la marquise rougit beaucoup) cette présence d'esprit, si nécessaire à une femme qui ne vit pas avec son mari. Enfin, Monsieur, il y a près de trois mois que le marquis n'a couché dans mon appartement, et cependant je suis... je suis enceinte.

Enceinte! répétai-je avec un cri de joie; enceinte! je suis père! et je vous abandonnerais! Maman! ma chère maman! je vous ai toujours

aimée, vous me devenez plus chère que jamais.

Je suis enceinte ! répéta la marquise, mais d'un ton si douloureux que mon cœur en fut déchiré ; malheureuse mère ! enfant plus malheureux ! A ces mots, elle s'étendit plutôt qu'elle ne se renversa sur le canapé où je m'étais assis près d'elle ; ses yeux se fermèrent, sa tête retomba mollement sur son sein ; mais le mouvement égal de ce sein doucement agité, ses lèvres toujours vermeilles, les roses de son teint que me laissait voir la toilette négligée du matin, et qui, loin de se flétrir, brillaient d'un éclat plus doux ; tout m'annonça que l'état de faiblesse dans lequel je la voyais, n'aurait pas de suites fâcheuses. Mes baisers brûlans ne purent la rendre à la vie : je me précipitai dans ses bras, elle tressaillit ; et les plus vives sensations, graduellement produites, la tirèrent enfin de sa léthargie. D'abord ses bras voulurent me repousser, bientôt ils m'attirèrent : mon amante partagea mes transports, et me prodigua les noms les plus doux.

Me voilà donc exposée à de nouvelles perfidies ! me dit-elle, dès qu'elle eut repris ses sens. Je la rassurai par les protestations réitérées d'un attachement toujours durable. Elle témoigna pourtant quelque défiance, quand je lui dis que madame Ducange s'était réfugiée chez le comte de

Rosambert; mais enfin elle parut me croire. Elle m'apprit, en m'accablant des plus tendres caresses, qu'elle se croyait au second mois de sa grossesse; et je ne sortis du boudoir qu'après avoir pris jour pour y revenir.

Depuis deux heures cependant, je me croyais un autre homme. Quelle nouvelle la marquise venait de m'apprendre! comme des idées de paternité flattent l'amour-propre d'un adolescent! déjà Faublas n'est plus ce jeune étourdi, faisant siffler dans ses mains une frêle baguette, fredonnant l'ariette nouvelle, coudoyant les hommes, regardant les femmes sous le nez, devançant à la course un char léger, passant comme un éclair au milieu de deux commères qui jasent au coin d'une rue, marchand sur le pied de ce badaud qui regarde un escamoteur, renversant sur une borne cet autre nigaud qui lit une affiche, et toujours riant comme un fou des burlesques accidens causés par sa vivacité. Non, la démarche du chevalier, maintenant grave et mesurée, annonce un homme raisonnable; la noble audace qui brille sur son visage est tempérée par la douce joie dont son front rayonne; son regard fier avertit les passans du respect qu'ils lui doivent; dans toute sa personne est répandu je ne sais quel air de dignité,

qui semble leur dire : Honorez un père de famille (1) !

---

(1) *Honorez un père de famille !* Jeune étourdi ! qu'oses-tu penser ? que dis-tu ? Faublas ! mon cher Faublas ! prends garde à toi. C'est surtout ici qu'ils te blâmeront amèrement, s'ils n'ont pas pitié de ton âge ; c'est ici qu'ils t'accuseront d'avoir plus de gaîté que de délicatesse, plus de feu que de sensibilité, plus d'esprit que de jugement. D'abord il te diront que de tous les sentimens, le plus impérieux, le plus exclusif, l'amour, le véritable amour, ne souffre ni distraction, ni partage ; ils soutiendront que le volage amant de madame de B*** n'eut jamais un attachement bien sérieux pour mademoiselle de Pontis.

Toi qui adoras toujours ta Sophie, lors même que tu ne cessais de lui donner des rivales, tu répondras, dans l'innocence de ton cœur, que l'amant heureux d'une belle dame peut être aussi l'amant tendre d'une jolie demoiselle. Ils contesteront ; tu aimes à disputer, un combat polémique s'engagera peut-être ; peut-être que selon l'usage, de tout temps pratiqué par les gens de lettres, ils te feront de beaux complimens le premier jour, pour te dire de grosses injures le lendemain. Si tu n'es pas plus modéré, plus poli ou moins malin qu'eux, le peuple oisif des cafés s'amusera, et la question restera à juger.

Mais un article plus délicat leur fournira contre toi des armes victorieuses. Ils te diront que cet engagement sacré, commandé par la religion, avoué par les lois, le mariage est de tous les liens le plus respectable, quoique le moins respecté ; que ceux-là seulement méritent d'être *honorés*, qui, dans une union paisible et chaste, embrassent des enfans dont la naissance ne donne aucun soupçon à l'heureux époux, ne coûte aucun remords à l'épouse vertueuse. Ils te diront que jamais le coupable père d'un enfant adultérin ne dut être appelé *père de famille* ; que violer un serment fait au pied des autels, c'est transgresser les lois divines ; que placer dans une famille abusée des héritiers illégitimes, c'est troubler, de la manière la plus inexcusable,

J'espérais trouver chez moi Rosambert, à qui je brûlais d'apprendre mon bonheur. Jasmin me dit que le comte était en effet venu, mais qu'il n'avait pu m'attendre long-temps. Une maladie dangereuse, tout-à-coup survenue à l'un de ses oncles, dont il était seul héritier, l'obligeait d'aller s'enterrer sur-le-champ au fond de la Normandie, dans une terre dont cet oncle était le seigneur. Rosambert n'avait pu dire à Jasmin si son retour serait prompt, mais au cas que son exil se prolongeât, il me priait de venir passer quelques jours avec lui, si j'en avais le courage, et si mes amours me le permettaient.

O ma jolie cousine! ton souvenir m'occupa le reste de cette journée, et durant tout le cours de celle qui la suivit; un ciel nébuleux m'annonça la nuit du rendez-vous. Je soupai avec le baron; ensuite, au lieu de remonter chez moi, je descendis sous la porte cochère. Le suisse, enfin gagné par mes libéralités, ne me vit pas sortir. Je me rendis derrière le couvent, dans une rue écar-

---

l'ordre de la société. Jeune homme, ils te feront mille autres observations non moins pressantes; et quand tu seras plus formé, tu conviendras.... oui, tu conviendras qu'ils avaient raison; mais tu n'admettras leurs principes que pour en tirer d'autres conséquences; tu soutiendras la nécessité du *divorce*.

tée, où Derneval, accompagné de deux fidèles domestiques, m'attendait déjà. Les échelles de cordes furent bientôt attachées, bientôt j'embrassai celle que j'adorais. Il faut avouer qu'elle eut cette nuit-là de grands combats à soutenir. Je n'osais aspirer encore à l'entière possession d'une amante aussi honorée que chérie; mais je voulais obtenir des faveurs plus précieuses que celles qui m'avaient été jusqu'alors accordées. Il fallut toute la vertu de Sophie pour arrêter mes entreprises à chaque instant renouvelées. A quatre heures du matin nous nous donnâmes le baiser d'adieu. Jasmin, muni d'une grosse clé, attendait mon retour, et m'ouvrit doucement les portes de l'hôtel, dès qu'il entendit le signal convenu.

C'est ainsi que, pendant trois mois, je trompai la vigilance du baron, qui dormait tranquille, tandis que Sophie, ayant à combattre sa propre faiblesse et mes désirs toujours renaissans, m'étonnait par sa longue résistance, me forçait d'admirer les efforts heureux de sa vertu sans cesse exercée, me renvoyait chaque matin mécontent d'elle, me revoyait chaque nuit plus amoureux, et redoublait mon supplice en m'avouant que tant de privations ne lui paraîtraient guère moins douloureuses qu'à moi, si elle n'en trouvait un dédommagement bien doux dans le témoignage

de sa conscience pure, et dans l'estime de son amant.

C'est ainsi que, pendant trois mois, je trompai la jalousie de madame de B***, à qui mes journées étaient consacrées. La marquise me recevait souvent chez sa marchande de modes, quelquefois à sa maison de Saint-Cloud, quelquefois aussi chez elle. J'arrivais rarement le dernier au rendez-vous. Ma belle maîtresse, charmée de mes empressemens, et peut-être étonnée de ma constance, semblait craindre surtout d'épuiser mon amour. Son état, qui exigeait tant de ménagemens, fournissait différens prétextes aux refus fréquens dont elle aiguillonnait mes désirs. C'étaient des faiblesses d'estomac, des migraines, des maux de cœur, mille autres indispositions, qui toutes, me rappelant qu'elle était mère, la rendaient plus intéressante à mes yeux. Étonné cependant de voir sa taille, toujours aussi belle, garder les mêmes proportions, j'attendais impatiemment cette *nuance d'arrondissement*, qui devait m'assurer la paternité. Aux questions pressantes que je lui faisais de temps en temps, la marquise répondait qu'il était possible qu'elle se fût trompée d'un mois; que bien des femmes atteignaient le quatrième et le cinquième, avant que leur taille arrondie eût décelé leur grossesse;

enfin, que le dérangement de sa santé, et d'autres signes plus certains, ne lui permettaient pas de douter de son état.

Rosambert revint dans les premiers jours d'octobre. Son oncle, en mourant, l'avait mis dans l'embarras des richesses; les Normands, naturellement plaideurs, l'avaient chicané; les jolies filles du pays de Caux l'avaient consolé. A la nouvelle de la grossesse de madame de B***, le comte me félicita d'abord; mais au récit des circonstances singulières qui avaient accompagné la tardive confidence qu'on m'en avait faite, il sourit, et secoua la tête d'un air défiant.

Mon ami, me dit-il, tout cela n'est pas clair; je crois que les alarmes de la marquise n'ont pas dû vous inquiéter beaucoup, et son état me paraît au moins problématique. D'abord, s'il est vrai qu'à l'époque de cette aventure de l'ottomane, elle ait renoncé à M. de B***, et c'est un effort dont je la crois bien capable, il est encore moins douteux, qu'aux premiers indices d'une fécondité traîtresse, elle se sera arrangée de manière que son heureux époux puisse s'attribuer tout l'honneur du chef-d'œuvre, qui serait mis en lumière huit mois après. Ainsi, vous concevez qu'elle n'a joué l'inquiétude que pour attendrir davantage votre cœur compatissant. Mais il y a plus; je crois,

mon cher Faublas, que vous n'avez pas encore eu l'esprit d'être père. Qu'est-ce, je vous prie, que cette grossesse, dont on ne vous instruit qu'au bout de deux mois? L'accident heureux ou sinistre ne vous intéressait-il pas assez pour qu'on vous l'apprît dès la première lune? Fallait-il, pour vous avertir, attendre, pendant trente jours, que le second courrier manquât? Et puis remarquez que trois mois se sont écoulés depuis la confidence; trois et deux font bien cinq. Cinq mois révolus! et rien ne paraît encore! et de votre propre aveu, il n'y a pas trace d'embonpoint! que diable! mon ami, voilà de ces choses sur lesquelles on ne peut tromper un amant. Mon cher Faublas, je vous assure que ce petit chevalier-là est avorté... Mon ami, cette grossesse a été imaginée pour vous ramener, vous retenir et vous intéresser. Au reste, la ruse n'est pas mauvaise; je n'en veux d'autre preuve que le grand succès qu'elle a eu.

Les observations de Rosambert me paraissaient pressantes; mais il m'en coûtait beaucoup de renoncer au doux espoir dont j'étais bercé depuis plusieurs mois. Je me promis de ne rien négliger pour éclaircir les faits le soir même.

Justine était venue me dire qu'à l'entrée de la nuit je pourrais me rendre chez sa maîtresse; je

n'y manquai pas. Je n'eus pas besoin de frapper aux portes de l'hôtel, elles étaient ouvertes; mais le suisse me vit, je nommai Justine, et, me coulant derrière une voiture qui venait apparemment d'entrer, je gagnai l'escalier dérobé. Arrivé au boudoir, j'ouvris la porte, j'entrai brusquement, et je ne fus pas peu surpris d'entendre M. de B*** qui parlait très-haut dans la chambre à coucher de la marquise. A l'instant même, Justine, sans doute effrayée du bruit que j'avais fait en ouvrant la porte, se précipita de la chambre à coucher dans le boudoir.

Il rentre dans le moment, me dit-elle, en me poussant dehors. J'eus bientôt descendu quelques degrés. Mais voyez donc cette sotte qui s'enfuit quand je lui parle, s'écria M. de B***, qui poursuivit Justine. Il entra dans le boudoir, à l'instant où elle tenait d'une main le flambeau dont elle m'éclairait, et de l'autre la porte entr'ouverte. La rusée suivante, sans répondre un seul mot, acheva de tirer la porte, qu'elle ferma à double tour; et puis elle me fit signe de l'attendre. N'ayez pas peur, me dit-elle, dès qu'elle fut près de moi; il ne peut plus nous joindre : mais, Monsieur, ce boudoir vous est funeste.

Ici Justine laissa échapper des éclats de rire que le marquis entendit. L'impertinente! s'écria-

t-il, elle rit de sa sottise, et elle me ferme la porte au nez! Je n'entendis pas le reste, car Justine, qui faisait d'inutiles efforts pour modérer sa gaîté, recommença à rire plus haut qu'auparavant.

Je la pris dans mes bras : Friponne, tu vas payer pour ta maîtresse! A ces mots, je soufflai la bougie, je donnai un baiser à la rieuse, et je l'assis doucement sur les marches. — Hé! mais, Monsieur, que faites-vous donc?... quoi! sur un escalier? Au lieu de répondre, je préparais le moment fortuné; mais Justine, un peu trop vive, fit un mouvement brusque et si malheureux, que le flambeau qui se trouvait à côté d'elle roula du haut en bas de l'escalier, avec un grand fracas. Qu'est-ce que cela? cria le marquis à travers la porte. Justine, vous avez fait un faux pas? Oh! ce ne sera rien, rien du tout, lui répondit-elle d'une voix tremblante. Oui! rien, répliqua-t-il, et elle ne peut pas parler. Pendant ce court dialogue, Justine s'efforçait de me chasser du poste que j'occupais, et que je m'obstinais à garder. Quoiqu'il me parût fort dur de quitter le champ de bataille, avant d'avoir remporté la victoire, il fallut m'y décider pourtant. Le marquis venait de sonner ses gens, et nous l'entendîmes leur ordonner d'aller relever Justine, qui venait de faire un

faux pas dans l'escalier dérobé. Je n'avais pas un moment à perdre. Au risque de me rompre vingt fois le cou, je descendis l'escalier dans un désordre extrême. J'aperçus près de là une remise où je courus, non sans peine, me cacher et me rajuster de mon mieux. Je me disposais à sortir de ma retraite, pour traverser la cour, quand les domestiques parurent au bas du grand escalier. Ils accouraient avec des lumières; je n'eus que le temps d'ouvrir la portière d'un carrosse, dans lequel je me précipitai.

De là je vis que Justine épargnait la moitié du chemin à ceux qui la venaient secourir. Elle fut ramenée comme en triomphe par les laquais, charmés de l'avoir trouvée saine et sauve, après une aussi terrible chute.

Déjà ces messieurs remontaient le grand escalier, en faisant mille exclamations joyeuses; déjà je me préparais à profiter du moment pour m'échapper; mais mon destin bisarre m'avait réservé pour cette soirée les plus ridicules malheurs. Du gros de la troupe se détacha tout-à-coup un grand diable de palfrenier, qui, s'acheminant tout droit vers la remise, commença par poser sa chandelle sur le marche-pied du carrosse, où je restais dans une horrible transe. Il visita ensuite une voiture remisée près de la mienne (c'était apparemment

celle qui venait de ramener le marquis) ; il fit encore quelques tours sous la remise, et revenant enfin s'asseoir sur le commode marche-pied, après avoir ôté sa chandelle, qu'il souffla : Elle ne peut tarder à venir, dit-il, attendons-là. Dès que cette lumière, qui me gênait cruellement, fut éteinte, je me sentis plus tranquille. La nuit était si sombre, il faisait un brouillard si épais, qu'on ne distinguait rien à quatre pas de distance. Cependant un grand quart-d'heure s'était écoulé ; la personne désirée n'arrivait pas ; je m'impatientais dans ma prison autant que mon geolier, qui jurait tous bas sur son marche-pied.

Enfin j'entendis un léger bruit dans la cour ; le palfrenier l'entendit aussi, car il se leva en toussant doucement ; on lui répondit sur le même ton, on s'avança, on lui parla tout bas. C'est bon, répéta-t-il assez haut pour que je l'entendisse : dans celui-là, ajouta-t-il, et il frappa sur mon carrosse. A ces mots, on quitta l'intelligent domestique, qui, resté seul, vint à ma portière, la ferma à clé, passa de l'autre côté, en fit autant, et ferma de même l'autre voiture remisée près de la mienne. Maintenant, se dit-il à lui-même, je puis allumer ce réverbère ; et comme s'il y avait eu un parti pris de me désoler, il alla précisément en face de la remise, allumer un très-gros fanal, qui,

dans le fond de cette cour, moins large que profonde, jetait, malgré le brouillard, un assez grand jour pour qu'on pût aisément distinguer tout ce qui s'y passait. Après cette belle opération, il s'éloigna en sifflant.

Vous qui lisez cette funeste aventure, si vous aimez Faublas, plaignez-le. On le chasse d'un boudoir, on le dérange sur un escalier, on le poursuit sous une remise, on l'emprisonne dans un carrosse; il est inquiet, il est morfondu, et pour comble de malheur, il n'a pas soupé.

L'odeur des mets qu'on préparait dans les cuisines venait jusqu'à moi, et je n'en ressentais que plus vivement combien il est douloureux quelquefois d'avoir bon appétit. Ma situation cependant me paraissait si triste, que ce n'était pas la faim qui me tourmentait le plus. Ces mots, *dans celui-là*, me faisaient faire de terribles réflexions. Avais-je été découvert? le marquis, enfin bien instruit, préparait-il sa vengeance?

O mon ange tutélaire! ô ma Sophie! ce fut toi que j'invoquai dans ce moment critique. Il est vrai que, toujours séduit par l'objet présent, je t'avais oubliée pendant quelques heures; il est vrai que j'étais dans l'infortune quand je t'adressai mon tardif hommage; mais honore-t-on moins dans son cœur le dieu dont on néglige quelque-

rois le culte ? et n'est-ce pas surtout lorsqu'ils sont malheureux, que les hommes implorent la divinité ?

J'eus tout le temps de songer à ma jolie cousine. J'aurais pu m'évader peut-être, mais je n'osais le tenter, parce que les domestiques allaient et venaient sans cesse dans la cour, parce que le fatal réverbère eût éclairé tous mes mouvemens, parce qu'enfin, dans la crainte qu'on ne m'eût découvert, et qu'on ne me guettât au passage, j'aimais mieux attendre l'ennemi que de l'aller chercher.

L'ennemi ne vint pas, et je finis par m'endormir dans mon poste.

Le bruit de la porte cochère, qui criait sur ses gonds, me réveilla sur le minuit. Le suisse, un trousseau de clés à la main, fermait toutes les serrures et barricadait toutes les portes. C'était l'instant que je redoutais, c'était sans doute celui qu'on avait attendu pour me venir assiéger. J'en fus quitte pour la peur. Le suisse rentra paisiblement dans sa loge, un domestique éteignit les réverbères, chacun s'alla coucher.

Le silence profond qui régna bientôt dans l'hôtel me rassura totalement. Il était clair qu'on ne songeait pas à moi, et que ces mots *dans celui-là*, qui m'avaient tant inquiété, indiquaient seule-

ment une aventure nocturne dont j'allais être le témoin. Cependant je sortais d'un embarras pour retomber dans un autre; ma prison paraissait devoir être le lieu de la scène qui se préparait. Dans un espace aussi étroit, un tiers ne pouvait qu'incommoder les acteurs, et j'étais d'ailleurs très-intéressé à ce que ceux-ci, quels qu'ils fussent, ne me découvrissent pas. Je ne pouvais donc sortir trop tôt du carrosse. Je voyais encore de la lumière dans les appartemens; mais il n'y en avait plus dans la cour; mais le brouillard était toujours fort épais. Je pouvais, sans craindre d'être aperçu, tenter enfin la descente; je l'exécutai fort heureusement. Quel plaisir j'éprouvai quand je sentis le pavé de la cour! un jeune Parisien, engagé pour la première fois de sa vie dans une promenade sur mer, ne ressent pas une joie plus douce en rentrant dans le port!

Un léger retour sur moi-même calma l'ivresse de ce premier transport! Puisque tout était fermé, je m'étais procuré seulement une prison moins incommode. J'avais faim, j'avais froid; et pour comble d'ennuis, une horloge éternelle, sonnant des quarts quand je croyais compter des heures, me fatiguait de son bruit monotone, et me promettait la plus longue des nuits. Les bougies s'éteignaient peu à peu dans les appartemens, une

profonde obscurité régnait partout; cependant personne ne paraissait encore! mon impatience était égale à ma curiosité.

Il est enfin trois heures du matin; j'entends quelque mouvement dans la cour; un homme, dont je ne puis distinguer les traits, s'avance doucement, je recule avec précaution; il ouvre la portière et monte dans le carrosse, au moment où, pressé d'un désir curieux, je m'assieds modestement derrière.

Après un quart-d'heure de silence, l'inconnu frappe des pieds; et tout d'un coup, apostrophant à-la-fois la nuit, le froid, le brouillard, et une personne qu'il appelle chienne, il descend du carrosse, se promène sous la remise, et pour se distraire apparemment, il vient à deux pas de moi, satisfaire un besoin très-malhonnête. Ce Monsieur, dès qu'il a fini, donne de nouveaux signes d'impatience. La chienne! s'écrie-t-il à tout moment, et il accompagne cette exclamation de quelques autres expressions plus énergiques. Enfin il ajoute : que c'est bête de me donner rendez-vous ici, de ne pas vouloir que j'aille dans sa chambre comme les autres fois! elle vient me conter que la nuit dernière Madame a entendu du bruit, et que ça tache son honneur. Son honneur! je dis, ça se peut bien; mais faut-

il pour cela qu'elle me laisse pendant deux heures gober le brouillard et le rhume? La chienne de femelle ne sait donc pas que quand un homme est gelé...

La complainte de l'amoureux ('on devine que c'en était un) fut interrompue par un léger bruit, qui attira son attention et la mienne. Il se leva, alla au-devant de la personne aimée, la joignit à peu de distance, et lui reprocha sa lenteur. Elle se justifia par un baiser bien appuyé. Cette façon de répondre plut apparemment beaucoup à l'amant; il répliqua de la même manière, et la conversation s'anima au point que le choc égal et soutenu de leurs lèvres amoureusement pressées, forma bientôt un concert dont un tiers observateur devait peu goûter l'harmonie.

A la crainte que j'avais d'être découvert, se joignait alors un désir inquiet de savoir quelle était la beauté facile dont le langage avait à-la-fois tant de douceur et d'énergie; mais les ténèbres épaisses qui m'avaient protégé contre l'amant, dérobaient l'amante à mes regards curieux. L'heureux couple, qui s'entendait si bien sans se parler. monta dans le carrosse. Il en partit aussitôt des soupirs étouffés, des gémissemens tendres; et la caisse, violemment pressée, fit en une minute vingt soubresauts, qui m'apprirent assez à quelle

espèce d'exercice se livraient ceux qui étaient dedans. Étrangement cahoté derrière, je songeais à quitter ma place, quand la voiture, remise par degrés dans son parfait équilibre, m'annonça que les athlètes reprenaient haleine. Mon cher la Jeunesse! dit alors une voix dont je reconnais les accens si doux... hélas! et si trompeurs... mon cher la Jeunesse!... Ma chère Justine! répond aussitôt le butor; et je sens la caisse reprendre son balancement perfide.

J'essaie de me glisser en bas, un grain de sable se rencontre sous mes pieds, et s'écrase en criant. Mon dieu! dit Justine, qu'est-ce? J'entends du bruit... vois dans la cour... nous sommes surpris.

La Jeunesse étonné descend, passe près de moi sans me voir, marche au hasard dans la cour et affecte de tousser. Justine, plus morte que vive, est restée immobile dans le carrosse. Je me montre à la portière : C'est moi, charmante enfant, j'ai tout entendu; renvoie la Jeunesse tout-à-l'heure, songe surtout qu'il me faut un gîte, et que je n'ai pas soupé. — Quoi! monsieur de Faublas, vous étiez là; — Oui, j'étais là; mais renvoie la Jeunesse, donne-moi une chambre, donne-moi à souper. Je te dirai après ce qui m'est arrivé, ce que j'ai entendu, ce que tu as fait.

A ces mots, je regagne mon poste en tâtonnant.

La Jeunesse revient, il assure à Justine qu'elle s'est trompée, qu'il n'y a personne. Justine soutient qu'elle a entendu du bruit, que quelqu'un est levé dans l'hôtel. Elle a la cruauté de renvoyer son triste amant, qui ne la quitte qu'après l'avoir embrassée plusieurs fois, et sur la parole qu'on lui donne, que dès le lendemain même on lui offrira sa revanche à une heure et dans un lieu plus commode.

Dès qu'il se fut éloigné, Justine me déclara qu'elle ne savait où me conduire. Monsieur, me dit-elle, passe la nuit chez madame. — Quoi! le marquis... — Il l'a voulu absolument. Ah! ah! mais tu as une chambre, toi, Justine? — Oui, Monsieur, tout près de l'appartement de Madame. — Hé bien! mon enfant, conduis-moi dans ta chambre. Il y a sept mortelles heures que je m'enrhume et que je jeûne ici : voudrais-tu m'y laisser mourir de faim et de froid? — Oh! non M. de Faublas, oh! sûrement non; mais c'est que si ma maîtresse entend du bruit?... — Bon! je n'en ferai pas tant que la Jeunesse en a fait la nuit dernière.

Justine me prit par la main, et tous deux marchant sur la pointe du pied, allongeant le cou et prêtant l'oreille, nous gagnâmes à tâtons la petite chambre en question. Justine alluma une lampe,

et se hâta de faire du feu. Elle n'osait me fixer; mais son regard timide et détourné semblait me demander grâce, et je voyais sur le minois chiffonné de la friponne un petit air boudeur et confus qui le rendait plus piquant qu'à l'ordinaire. Oh! que j'étais tenté de lui pardonner! oh! qu'un jeune homme de dix-sept ans a peine à garder sa colère dans la chambre d'une jolie fille de son âge! je ne pouvais douter que la Jeunesse ne fût heureux, mais je l'étais aussi : il ne s'agissait donc plus que de savoir lequel des deux on aimait davantage. Oui, mais avoir un rival dans les écuries de l'hôtel, partager mes plaisirs avec un valet! il ne fallait, en vérité, rien moins qu'une idée aussi repoussante pour m'empêcher de faire en ce moment une infidélité de plus à la marquise, une injure nouvelle à ma Sophie.

Aussitôt que les réflexions délicates eurent étouffé les désirs renaissans, je sentis ma faim davantage : Donne-moi donc à souper, Justine. — Je n'ai rien, M. de Faublas. — Quoi! rien du tout? — Ah! si fait, dans ma commode deux pots de confitures. — Que deux, Justine? — Oui, les voilà; je n'en donne qu'à mes bons amis, au moins! — En ce cas, mon enfant, c'est donc la Jeunesse qui a entamé celui-là. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne l'avoir pas étrillé ton la Jeu-

nesse, le jour qu'il galoppait après moi au pont de Sèvres. — Ah! vous lui avez donné un coup de fouet! il avait le bras tout noir. — Je ne m'étonne plus de l'intérêt que tu pris dans le temps à cette rencontre... Mon enfant, donne-moi du pain. — Je n'en ai point. — Pas une bouchée? — Pas une miette. — Et à boire? — Oh! de l'eau plein ce pot à l'eau.

Deux pots de confitures, c'est le souper d'une religieuse : il est sain, mais il est léger, mais mon estomac n'était pas content; et pour le reconforter, il fallut avaler un malheureux verre d'eau qui me gela le palais et les entrailles. Quelle douleur! Justine paraissait souffrir de ma détresse. *Le feu n'allait pas assez bien;* elle tisonnait et soufflait sans cesse. *Je devais geler;* elle boutonnait mon habit. *Ce chapeau ne suffisait pas pour me garantir du froid;* il fallut me laisser coiffer d'un de ses bonnets de nuit. *On sentait des vents coulis partout;* elle allait, pour me les épargner, fourrer du papier sous la porte. Justine, infatigable, prévenait les besoins que j'avais et ceux même que je n'avais pas; Justine enfin me prodiguait les attentions fines et recherchées, les petits soins délicats, toutes ces caresses empressées dont vous accable toujours une femme qui vous trompe ou qui va vous tromper.

Monsieur, me dit enfin la rusée suivante, curieuse de savoir comment je m'étais trouvé l'espionnant à trois heures du matin; je croyais que vous aviez eu le temps de regagner la porte cochère; je vous connais si prompt, si leste! je n'avais pas songé que dans le désordre où vous étiez, il vous fallait quelques minutes... Je l'interrompis pour lui compter de point en point ce qui m'était arrivé dans l'hôtel depuis que j'y étais entré. Elle se contraignit pour ne pas rire, quand je lui parlai du boudoir; le souvenir de sa chute sur l'escalier la fit presque rougir; un faux air de commisération parut sur sa maligne figure, quand je lui racontai mon emprisonnement dans le carrosse; mais lorsque j'en vins à la dernière partie de mon récit, que je comptais égayer par quelques épigrammes, il se fit dans tout son maintien la plus prompte des révolutions. La pauvre fille baissa les yeux, pencha la tête, pâlit un peu, et de sa main droite comptant les uns après les autres les cinq doigts de sa main gauche, elle hasarda timidement quelques mots d'une justification fort difficile.

M. de Faublas, ne me dites pas ce qui s'est passé dans le carrosse, je le sais, j'y étais. — Tu veux donc bien en convenir? — Oui : mais je ne vous ai pas fait une infidélité. — Comment, es-

tu bien sûre de ce que tu dis-là, mon enfant?— Certainement je ne vous ai pas quitté pour la Jeunesse; c'est au contraire la Jeunesse que j'ai trompé pour vous. — Ah! ah! — Oui, M. de Faublas; vous ne m'aimez que depuis quelques mois, vous!—Et la Jeunesse?—Il y a plus de deux ans! Je vous ai préféré dès que je vous ai vu; mais je n'ai pas voulu rompre tout-à-fait avec lui, parce que je le ménage pour le mariage.—Tu t'y prends bien! — Vous riez, mais soyez sûr qu'il m'épousera. — Sans doute, Justine; il t'épousait il y a une demi-heure. — Que je suis malheureuse! je vois que vous êtes fâché contre moi, et peut-être que demain ma maîtresse me chassera. — Quoi! tu penses que je lui dirai... — Non, Monsieur, ce n'est pas cela; mais madame la marquise n'est pas contente de ma chute sur l'escalier, elle n'en a pas été la dupe. Quand je suis rentrée, M. le marquis est venu à moi, il avait l'air de me plaindre; mais madame m'a regardée de travers. Elle mérite cela, a-t-elle dit séchement; elle n'avait qu'à descendre tout de suite, au lieu de s'amuser sur l'escalier. Elle ne m'a rien dit depuis, parce que Monsieur ne l'a pas quittée; mais elle a reçu mes services avec beaucoup d'humeur, et je crains bien que demain.... — Justine, si elle te renvoie, tu n'as qu'à venir me le dire chez moi,

je te chercherai une place, à une condition cependant. Depuis cinq mois la marquise prétend qu'elle est enceinte... — Ah! Monsieur, je vous assure... — Oui, ce que tu m'as assuré plusieurs fois; mais aujourd'hui ne te hâte pas de répondre : je saurai tôt ou tard la vérité, et si tu ne me l'as pas dite, je t'abandonne. — Mais, Monsieur, si je vous la dis... — Alors ne crains rien, je ne te compromettrai pas. Ainsi, Justine, il est donc vrai que ta maîtresse n'est pas enceinte? — Monsieur, elle vous a conté cela dans le temps pour se raccommoder avec vous; et cette nouvelle a paru vous faire tant de plaisir, que depuis elle n'a jamais pu se décider... Vous auriez tort de lui en vouloir. Tout ce qu'elle en fait, c'est pour vous plaire. — Oui, oui... Justine, si elle te renvoie, je te chercherai une place; et en attendant, tiens.

Je la forçai d'accepter les dix écus que je lui présentais : Vous feriez bien, me dit-elle, de vous jeter sur mon lit. — Mon enfant, je ne suis pas mal sur cette chaise. Justine insista; mais mon malheureux sort me poursuivait. Je refusai, en lui observant qu'elle devait être plus fatiguée que moi; que son lit lui était nécessaire; qu'un simple matelas me suffirait, si elle voulait bien m'en faire le sacrifice pendant quelques heures.

Justine, docile à regret, étendit par terre, près de la cheminée, sa paillasse, sur laquelle elle mit un matelas; ensuite elle se jeta toute habillée sur son lit, beaucoup diminué par le partage; puis me souhaitant une bonne nuit, elle me regarda tendrement et poussa un long soupir. Je ne sais quoi me fit soupirer aussi malgré moi; mon imagination toujours vive, égarait ma faible raison; j'allais succomber; quand tout-à-coup je me rappelai ma Sophie. Il est vrai que je me souvins aussi du balancement de la caisse. Quoi qu'il en soit, au lieu d'aller au lit de Justine, je me précipitai sur celui qu'elle venait de me faire. Je posai ma tête sur mon bras, devenu mon oreiller, je m'endormis profondément, et je laisse au lecteur à décider si ce fut le dégoût qui étouffa le désir, ou si, pour cette fois, l'amour tendre triompha de l'amour libertin.

Il y avait un peu plus de deux heures que je goûtais les douceurs d'un repos bien nécessaire, quand je fus réveillé par cet horrible cri : *au feu!*

Je me lève, je me frotte les yeux, c'était moi qui brûlais, c'était Justine qui criait de toutes ses forces. Lui ordonner de se taire; étouffer dans mes mains cruellement chauffées, le feu qui a déjà consumé la moitié du pan gauche de mon habit: rejeter dans la cheminée le tison enflammé, qui,

ayant roulé jusqu'à la paillasse, y avait mis le feu aussi bien qu'au matelas; saisir près de la toilette de Justine un grand seau de fayence, qui heureusement se trouva plein d'eau; imbiber du fluide presque glacé, la paillasse et le matelas; d'un coup de main arracher la couverture et les draps de Justine; jeter le lit de plume d'un côté, le second matelas de l'autre; renverser le bois de lit d'un coup de pied, ce fut l'affaire d'un moment: je fis tout cela plus vite qu'on ne le lira.

Cependant plusieurs personnes attirées par les cris de Justine, accouraient à sa chambre; on lui crie d'ouvrir sa porte. Peu s'en faut que je ne perde la tête, en reconnaissant la voix de ma belle maîtresse et celle de son sot époux. Où me cacher? il n'y a point de lit, il n'y a point d'armoire! je ne vois que la cheminée, je m'y fourre: Justine approche une chaise pour m'aider à y monter.

Mais ouvrez donc, Justine, s'écrie le marquis. Justine, en tenant la chaise, répond que le feu est éteint. N'importe, ouvrez, réplique la marquise, ou je vais faire jeter la porte en dedans. Encore faut-il que je m'habille, dit Justine, en tenant toujours la chaise. Vous vous habillerez demain, répond son maître furieux.

Tous les domestiques sont accourus; on leur

ordonne d'enfoncer la porte. A l'instant même je m'élance et je me cramponne. Justine retire la chaise, elle court à la porte, elle ouvre, on entre. La chambre se remplit de gens qui, tous à-la-fois, interrogent, répondent, commentent, s'effraient, se rassurent, se félicitent et ne s'entendent pas. Parmi tant de voix confondues, se distingue aisément la voix grêle du marquis : Cette impertinente ! qui met le feu à mon hôtel ! qui nous fait de ces peurs-là ! qui trouble mon sommeil et celui de sa maîtresse ! La marquise, pendant que son mari gronde, fait jeter par la fenêtre la paillasse et le matelas qui avaient fait tout le mal; elle visite la chambre et voit qu'il n'y a plus de danger. Que chacun se retire, dit-elle. Les hommes obéissent d'abord, quelques femmes, plus curieuses peut-être que zélées, offrent leurs services à ma belle maîtresse, qui leur ordonne une seconde fois de se retirer.

Comment avez-vous mis le feu ici? crie le marquis toujours en colère. — Un moment donc ! lui dit la marquise; attendez donc qu'ils soient tous partis. — Et parbleu ! Madame, quand ils entendraient ! le beau mystère ! — Hé ! mais, Monsieur, ne voyez-vous pas que cette enfant est encore tremblante? Croyez-vous d'ailleurs qu'on se brûle exprès? — Madame, vous voilà, avec votre Justine !

vous lui passez tout! Hé bien! moi je soutiens que c'est une sotte, une étourdie, qui finira mal, je vous en avertis! tenez, j'ai toujours remarqué dans sa physionomie qu'elle était un peu folle. Voyez cette figure! n'y a-t-il pas quelque chose d'égaré? n'aperçoit-on pas.... Allons, Justine, interrompit la marquise, apprenez-nous par quel accident.... — Madame, je lisais. Une belle heure pour lire, s'écria le marquis! là! ne faut-il pas avoir perdu la tête? Madame, reprit Justine, je me suis endormie, la lumière que je n'avais pas éteinte et qui était trop près du matelas... Y a mis le feu, interrompit encore le marquis; le grand miracle! et que lisiez-vous donc de si beau la nuit, Mademoiselle? Monsieur, répliqua la maligne suivante, c'est un livre qui s'appelle.... le physionomiste complet. Le marquis s'apaisa tout-à-coup, et se mit à rire : c'est le physionomiste parfait qu'elle veut dire. — Oui, Monsieur, oui, le physionomiste parfait. — Hé bien! Justine, n'est-il pas vrai que ce livre-là est amusant? — Oui, Monsieur, bien amusant... c'est pour cela... Et ce livre, où est-il? demanda la marquise. Après quelques instans de silence, Justine répondit: Je ne le trouve pas, il est apparemment brûlé. Comment! brûlé! s'écria le marquis, mon livre est brûlé! vous avez brûlé mon livre! — Monsieur... — Et pourquoi prenez-

vous mes livres, Mademoiselle? qui vous a permis de prendre mon livre et de le brûler? Hé, Monsieur, lui dit la marquise, vous criez à me rompre la tête! — Comment! Madame, l'impertinente brûle mon livre! — Hé bien! Monsieur, vous en acheterez un autre. — Oui, vous en acheterez! vous en acheterez! vous croyez donc, Madame, que cela se trouve comme un roman? il n'y avait peut-être que cet exemplaire dans le monde! et cette sotte le brûle! Hé bien! Monsieur, répliqua vivement la marquise, si ce livre est brûlé, s'il ne s'en trouve pas d'autre, vous vous en passerez, je ne vois pas grand mal à cela. — En vérité, Madame, l'ignorance.... tenez, je m'en vais, car je vous dirais.... et vous, Mademoiselle, je vous le répète, vous êtes une sotte, une étourdie, une folle, et il y a long-temps que je l'ai vu dans votre physionomie! Il s'en alla.

Posé en travers dans une cheminée étroite et sale, forcé d'appuyer la tête et les épaules d'un côté, de roidir les jambes de l'autre, et pour plus grande sûreté, de tenir les bras écartés, je me trouvais dans la plus incommode des situations. Je commençais à me fatiguer beaucoup. Cependant il fallait prendre patience, il fallait savoir comment tout cela finirait; je recueillis mes forces et je prêtai l'oreille.

La marquise commença. Le voilà parti ! c'est ce que je voulais. Nous sommes seules ; j'espère, Mademoiselle, que vous voudrez bien m'expliquer votre chute d'hier au soir, le bruit que j'entends chez vous depuis plus de deux heures ; et comme vous sentez que je ne crois pas à cette petite histoire du livre brûlé, je me flatte que vous daignerez m'apprendre aussi par quel accident le feu vient de prendre ici. — Madame... — Répondez, Mademoiselle, vous n'étiez pas seule chez vous ? — Madame, je vous assure... — Justine, vous allez mentir ! — Madame, je lisais... comme je vous l'ai dit... — Vous mentez, Mademoiselle ! le livre dont vous parliez tout-à-l'heure est dans mon cabinet. — Hé bien ! Madame, je travaillais... je cousais... mais vous toussez, Madame, vous vous enrhumez. — Oui, je m'enrhume, cela est vrai. Je vois que je ne pourrai pas savoir la vérité ce soir. Je vous laisse, Mademoiselle ; demain, je serai sans doute plus heureuse, ou bien... (elle revint sur ses pas.) Il faut de peur d'un nouvel accident, éteindre cela tout-à-fait, dit-elle.

Elle prit en même temps le pot à l'eau qui se trouva sous sa main, et le vida sur les trois ou quatre tisons qui se consumaient dans les coins de la cheminée. Aussitôt s'éleva une épaisse fumée, qui, entrant à-la-fois par ma bouche, mon nez

et mes yeux, faillit à m'étouffer. Mes forces m'abandonnèrent, je tombai sur mes pieds. La marquise recula d'effroi. Je sortis promptement de la cheminée; la terreur fit place à l'étonnement: Nous nous regardions tous trois en silence.

Mademoiselle, dit enfin la marquise à Justine, en la fixant d'un œil courroucé, il n'y avait personne chez vous! et puis m'adressant un doux reproche : Faublas! Faublas! Justine se jeta aux genoux de sa maîtresse : Madame, je vous assure...—Quoi! Mademoiselle, vous osez encore!... Pendant que la pauvre Justine tâchait de fléchir et persuader la marquise, je considérais avec attention la simple parure de celle-ci. Un seul jupon mal attaché couvrait négligemment des charmes que mon imagination aurait devinés, que mes yeux avaient vus, que ma mémoire me rappelait. De longs cheveux noirs épars couvraient ses épaules d'albâtre, et retombaient mollement sur sa gorge entièrement découverte... que ma maîtresse était belle!... j'oubliai la supposition de grossesse; et saisissant une main que je baisai : ma chère maman, les apparences sont souvent trompeuses. — Ah! Faublas! à qui m'avez-vous sacrifiée! — A personne; un mot d'explication, et ma justification ne sera pas difficile. Justine voulut m'appuyer de son témoignage. Vous êtes bien

audacieuse! lui dit sa maîtresse... Oui, vous avez raison, bien audacieuse! cria le marquis de B***, qui, lassé d'attendre sa femme, la venait chercher.

La marquise souffle la lumière, me donne un baiser sur le front, et me dit tout bas : Faublas, un peu de patience, je reviendrai dans un instant. Elle élève la voix et s'adresse à Justine : Mademoiselle, sortez, venez avec moi. Justine, qui connait les êtres, ne fait qu'un saut; la marquise sort, repousse son mari qui allait entrer, tire la porte, la ferme à double tour, retire la clef, et me voilà encore une fois en prison!

Pour cette fois, mon esclavage me parut supportable; un doux espoir au moins m'était permis. Mes comiques tribulations si étrangement variées, prolongées si cruellement pendant la nuit entière, allaient sans doute finir, et la marquise, bientôt revenue, ne pourrait me refuser le juste dédommagement de tant de maux soufferts pour elle. Cette consolante idée ranima mon courage, je pris une chaise que j'adossai contre la porte, et comme un chasseur à l'affût, j'attendis ma proie.

Bientôt j'entendis du bruit dans l'appartement des époux; on parlait vite, on parlait haut, on disputait avec aigreur. Je jugeai que la marquise,

ne pouvant se débarrasser de son mari, avait pris le parti de le quereller ; et je ne doutai pas qu'elle ne réussît bientôt à l'impatienter assez, pour l'obliger à quitter la place : il en arriva tout autrement. Après d'assez longs débats, la marquise accourut de sa chambre vers la mienne. Voilà bien, disait-elle avec feu, la scène la plus scandaleuse ! ne me suivez pas, Monsieur ! gardez-vous de me suivre !

Elle était déjà au bout du corridor, tout près de ma prison. Je ne sais si elle s'accrocha quelque part, mais le pied lui manqua, et elle tomba si rudement, que la clef de ma chambre s'étant échappée de sa main, vint rebondir contre ma porte. Mon amante infortunée jeta un cri terrible. Son mari, qui la suivait de près, la releva; plusieurs femmes accoururent, on la ramena chez elle. Un moment après, le marquis s'écria : elle est blessée ! que mes gens se lèvent, que le suisse ouvre les portes, qu'on amène le premier chirurgien !

Oh! comme mon cœur palpita dans ce triste moment ! que le malheur de la marquise me causa d'inquiétude ! qu'alors il me parut douloureux d'être ainsi renfermé, de ne pouvoir apprendre si sa blessure était dangereuse, si ses jours n'étaient pas menacés ! mon impatience s'accrut par mes

réflexions. Au milieu des embarras qu'un pareil accident allait causer, dans ces momens de trouble et d'agitation, Justine pourrait-elle quitter sa maîtresse? songerait-elle à me délivrer? Le temps était précieux, le jour commençait à paraître. Si je parvenais à m'échapper, si je pouvais rentrer chez moi, Jasmin, le premier venu que j'enverrais à l'hôtel du marquis, me rapporterait des nouvelles de sa femme. Il fallait donc tenter tous les moyens possibles de me procurer ma liberté. Le bruit de la porte cochère qu'on ouvrait avec fracas, m'annonçant qu'un des plus grands obstacles était levé, me donna l'espérance de pouvoir surmonter ceux qui me restaient. J'essayai d'abord, mais inutilement, de tirer à moi, par-dessous la porte, la clef restée dans le corridor. Je voulus ensuite démonter la serrure, en détachant les vis qui la fixaient; mais elles étaient rivées en dehors.

J'examinais la serrure avec attention, je tâchais de l'ouvrir avec mon couteau, quand la Jeunesse, dont je reconnus la voix, me dit tout bas : c'est toi, Justine? Je te croyais chez ta maîtresse. Ouvre-moi donc. L'occasion était trop belle pour la laisser échapper. Je prends mon parti sur-le-champ, et résolu de donner quelque chose au hasard, je déguise ma voix en la diminuant; je

contrefais de mon mieux celle de Justine, et glissant, pour ainsi dire, les mots à travers la serrure, je réponds : c'est toi, la Jeunesse? Dis-moi donc comment va ma maîtresse. — Ta maîtresse va bien, la peau est à peine écorchée : Monsieur vient de nous dire que le chirurgien a dit que ce n'était rien. Mais comment ne sais-tu pas cela, toi? Ouvre-moi donc. — Je ne puis pas, mon bon ami; Madame m'a enfermée. — Bah! — Oui; tiens, la clef est par terre dans le corridor : cherche.

La Jeunesse regarde et trouve la clef; il ouvre la porte et me regarde. Ah! mon Dieu! c'est le diable! dit-il. Je tente le passage, il m'adresse un grand coup de poing; je pare et je riposte. Le coup est si prompt, si heureux, que le coquin tombe à la renverse, avec une balafre sur l'œil. Je saute par-dessus lui, je me précipite sur l'escalier; mon ennemi se relève et me poursuit. Plus agile que lui, parce que je ne suis pas éclopé, parce qu'un motif plus pressant m'anime, je traverse rapidement la cour, et déjà j'ai franchi le seuil de la porte cochère, quand la Jeunesse, d'autant plus furieux qu'il désespère de m'atteindre, s'avise de crier de toutes ses forces : arrête! au voleur!

J'avais enfilé une rue de traverse; la peur me

donnait des ailes. La Jeunesse, suivi de quelques autres domestiques, criait encore; mais tous étaient loin derrière moi. Je me croyais sauvé; lorsqu'au détour d'une rue, je tombai dans une patrouille de la garde de Paris. Le sergent m'arrêta sur ma mine. En effet, il était impossible d'en présenter une plus étrange. Tant de soins m'avaient occupé sur la fin de cette nuit, qu'alors seulement je m'aperçus du grotesque équipage dans lequel je courais les rues. Une partie de mon habit brûlée, l'autre bariolée de suie, toute ma personne barbouillée de fumée, et enfin ma tête enterrée dans un bonnet de nuit de Justine, je ne m'étonnai plus qu'en me voyant, la Jeunesse eût dit : c'est le diable!

Malgré la surprise que me causait à moi-même ce costume rembruni, j'assurai au sergent que j'étais un honnête homme. Il paraissait peu disposé à m'en croire sur ma parole; et d'ailleurs la Jeunesse arriva sur ces entrefaites, avec sa séquelle essoufflée. Tous les valets m'environnèrent et crièrent à tue-tête aux soldats qui me serraient : arrêtez-le! c'est un coquin! c'est un voleur! amenez-le à l'hôtel. Je demandai qu'on me conduisît chez le commissaire du quartier; ma requête fut trouvée si juste, qu'on y satisfit sur-le-champ.

Le commissaire attendait un scellé ; quand il sut qu'il ne s'agissait que de recevoir une plainte, il parut mécontent d'avoir été réveillé si matin. Mon ami, me dit-il, qui êtes-vous? — Monsieur, je suis le chevalier de Faublas, votre très-respectueux serviteur. — Ah ! pardon, Monsieur ; où logez-vous? — Chez mon père, le baron de Faublas, rue de l'Université. — Que faites-vous? — Pas grand'chose, comme tant de jeunes gens de famille. — D'où sortez-vous? — Dispensez-moi de répondre à cette question-là. — Je ne le puis ; d'où sortez-vous? — D'une cheminée. — Monsieur, voilà de mauvaises plaisanteries que vous pourriez payer cher. — Non, Monsieur, ce sont des vérités que mon habit prouve : regardez. — Où alliez-vous? — Me coucher. — Belles réponses! Où est le plaignant?

La Jeunesse se montra. — Mon ami, comment vous nommez-vous? Je répondis pour lui : la Jeunesse. Monsieur.... de grace! me dit l'homme de loi : je parle à ce garçon (la Jeunesse). Où logez-vous, mon ami? — Dans le cœur d'une des femmes de madame la marquise, répliquai-je aussitôt. — Monsieur! ce n'est pas vous que j'interroge! (A la Jeunesse.) Que faites-vous, mon ami? — Il caresse les demoiselles dans les carrosses.

Le commissaire frappa du pied, la Jeunesse me

regarda d'un air interdit ; le pauvre garçon, troublé, ne savait plus que répondre aux questions dont l'accablait notre juge bourgeois. Il déposa cependant qu'il m'avait trouvé enfermé chez mademoiselle Justine, dans une chambre de l'hôtel du marquis de B***, que je forçais une serrure, et qu'en sortant *je l'avais apostrophé, lui, plaignant, d'un coup de poignet sur l'œil.*

L'homme de loi, qui voyait dans tout cela des choses très-graves, me pria de m'asseoir un moment. Il parla bas à son clerc ; quelques minutes après, je vis arriver le marquis de B***.

LE MARQUIS, élevant la voix en entrant.

On vient de m'avertir qu'un voleur... Ah ! ah ! c'est M. du Portail.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur du Portail ! ce n'est pas là le nom que Monsieur nous a fait écrire.

LE MARQUIS, riant.

Pardon, M. du Portail ; mais je vous vois dans un état.... comment ?... pourquoi ?...

FAUBLAS, se penchant à l'oreille du marquis.

Il m'est arrivé l'aventure la plus plaisante !.... je vous conterai cela.... mais ce n'est pas là le moment.

LE MARQUIS, le regardant beaucoup.

Oui...... oui..... Mais comment diable arrive-

t-il que vous vous trouviez chez moi dans cet équipage?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur le marquis, je vais vous lire la déposition.

FAUBLAS.

Inutile..... Bas au marquis. Je vous conterai tout cela.

LE MARQUIS, le regardant d'un air incertain.

Oui, oui; mais voyons la déposition. Le commissaire allait la lire; j'attirai le marquis dans un coin de l'étude, et affectant de lui parler bas : Tirez-moi d'ici promptement, lui dis-je; vous savez comme mon père me gêne! s'il apprenait jamais!.... si le commissaire s'avisait de l'envoyer chercher!

LE MARQUIS, haut.

Il est donc enfin revenu de Russie, monsieur votre père?

FAUBLAS.

Oui.

LE MARQUIS.

Parbleu! c'est un homme bien singulier! il est introuvable, et vous aussi. J'ai été vingt fois à l'Arsenal...

LE COMMISSAIRE.

Mais Monsieur ne demeure pas à l'Arsenal.

LE MARQUIS.

M. du Portail ne demeure pas à l'Arsenal?

LE COMMISSAIRE.

Monsieur ne se nomme pas du Portail.

LE MARQUIS.

Ne se nomme pas du Portail? en voilà bien d'un autre!

LE COMMISSAIRE.

Riez, Monsieur, riez tant qu'il vous plaira, mais Monsieur nous a déclaré demeurer rue de l'Université, et s'appeler Faublas.

LE MARQUIS, reculant tout étonné.

Heim!.... quoi!.... comment?.... qui parle de Faublas?

FAUBLAS, à l'oreille du marquis.

Chut! chut! j'ai donné ce nom-là, parce qu'il est fort désagréable de décliner le sien chez un commissaire.

LE MARQUIS.

Je comprends.... Comment se porte mademoiselle votre sœur, Monsieur?

FAUBLAS, d'un ton triste.

Assez bien.

LE MARQUIS.

Un jour que je vous rencontrai à l'Opéra, vous me dîtes que vous ne connaissiez pas ce M. de Faublas.

FAUBLAS.

Ah! c'est que vous me parliez du fils!.... qui est un mauvais sujet.... mais le père!.... brave gentilhomme.

LE MARQUIS.

Ah ça, dites-moi donc par quel hasard mes gens vous ont poursuivi....

LE COMMISSAIRE.

Monsieur le marquis, écoutez la déposition : elle est sérieuse.

LE MARQUIS.

Hé bien! voyons, lisez, j'écoute.

FAUBLAS, au marquis.

Monsieur, le temps se passe.

LE MARQUIS.

Cela ne sera pas bien long.

FAUBLAS.

Mais je vous raconterai tout cela.

LE MARQUIS.

Sans doute; mais voyons ce que mes gens ont déposé... vous pouvez être tranquille, je sais bien que vous n'êtes pas un voleur.

Le commissaire lut la dépositon tout entière; le marquis fit rentrer la Jeunesse, resté dans la cour avec les autres domestiques. La Jeunesse confirma tout ce qu'il avait dit, et entra dans de nouveaux détails, bien propres à éclaircir les faits que je ne pouvais nier.



. . . . . . la terreur fit place à l'étonnement.
Nous nous regardions tous trois en silence.

Colin delineavit. Ambroise Tardieu Direxit. Larcher sculpsit.

Tome 2. Page 179.

LE MARQUIS.

Monsieur était enfermé dans la chambre de Justine ?.... mais comment diable ! j'y suis entré et je ne l'y ai pas vu !

FAUBLAS.

Preuve que je n'y étais pas, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Mais ma femme y est entrée aussi, elle y est même restée assez long-temps !... Monsieur, elle ne vous a pas vu non plus, ma femme.

FAUBLAS.

Autre preuve que je n'y étais pas !... (au commissaire.) Monsieur, vous voyez combien est vague l'accusation dont on me charge ; trouvez bon que je me retire.

LE COMMISSAIRE.

Non pas, Monsieur ! non pas ! Sentinelle ! barrez la porte !

FAUBLAS.

Quoi ! Monsieur ! vous pourriez ?...

LE COMMISSAIRE.

J'en suis bien fâché, Monsieur ; mais vous entrez dans un hôtel, on ne sait comment, ni par où ; on vous trouve enfermé dans la chambre d'une demoiselle !... cela n'est pas clair.... moi, je vois qu'on pourrait rendre plainte en séduction.

FAUBLAS.

Juge-de-paix, recevez les dépositions, écoutez les témoins, attendez les preuves, et toujours fidèle au vœu de la loi, rejetez surtout les perfides probabilités. Ce que vous appelez une conjecture, n'est jamais qu'une incertitude, surtout quand il y va de l'honneur, je ne dis pas d'un noble, mais d'un citoyen, d'un homme quel qu'il soit.

LE MARQUIS.

Permettez.... Monsieur, où avez-vous connu Justine?

FAUBLAS.

Monsieur, je pourrais me dispenser de répondre à cela; cependant je veux bien vous donner une preuve de ma complaisance. J'ai connu Justine, en même temps qu'une certaine femme Dutour, dont elle était l'amie, et qui servait ma sœur.

LE MARQUIS, d'un air satisfait.

Oui! qui servait mademoiselle du Portail?

FAUBLAS.

Oui, Monsieur.

LE COMMISSAIRE, avec humeur.

Si mademoiselle votre sœur se nomme du Portail, vous vous nommez du Portail aussi. Pourquoi faites-vous de fausses déclarations?

LE MARQUIS.

Il n'y a pas grand mal à cela; je sais pourquoi, moi! je sais pourquoi! Laissez, Monsieur, laissez sur votre procès-verbal ce nom de Faublas.... (Il vint à moi.) Je ne veux pas vous compromettre; mais dites-moi amicalement ce que vous êtes venu faire chez moi.

FAUBLAS.

Quoi! vous ne devinez pas? J'ai connu Justine à cause de ma sœur! on m'a trouvé dans la chambre de Justine; cette petite est si jolie!...

LE MARQUIS.

Ah! petit libertin, vous avez passé la nuit avec elle! La marquise serait bien contente, si elle savait que le frère d'une de ses bonnes amies vient débaucher ses femmes... Ah ça, mais quand le feu a pris chez Justine...

FAUBLAS.

Nous étions fatigués, nous dormions.

LE MARQUIS, en riant.

Vous avez dû avoir une belle peur, quand j'ai frappé à votre porte!

FAUBLAS.

Vous n'en avez pas d'idée!

LE MARQUIS.

Mais nous ne vous avons pas vu; où diable vous étiez-vous caché?

FAUBLAS.

Dans la cheminée.

LE MARQUIS.

Mais ma femme retournait dans la chambre de Justine... alors elle vous aurait vu.

FAUBLAS.

Point du tout, je l'entendais venir, je *regrimpais* dans la cheminée.

LE MARQUIS.

Et vous faisiez bien. Oh! ma femme ne peut souffrir chez elle le plus petit désordre. Ce n'est pas qu'elle soit moins indulgente qu'une autre; mais écoutez donc, une femme honnête ne veut pas être compromise. Qu'on fasse tout ce qu'on voudra, pourvu que ce ne soit pas chez elle, elle n'y trouve pas à redire; et même, sur cet article, elle pousse quelquefois l'indifférence trop loin; quelquefois elle excuse dans ses amies des faiblesses..... Monsieur, mademoiselle votre sœur est-elle encore à Soissons?

FAUBLAS, paraissant hésiter.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Quoi! vraiment! toujours dans ce couvent?

FAUBLAS, jouant l'embarras.

Oui, Monsieur... oui... pourquoi non?

LE MARQUIS.

Je vous demande cela parce que quelqu'un m'a dit l'avoir rencontrée dans les environs de Paris.

FAUBLAS.

Dans les environs de Paris!... Ce quelqu'un-là s'est trompé, Monsieur, ce n'était sûrement pas ma sœur... Mais, Monsieur le marquis, tout est fini, je pense? allons-nous-en.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, tout n'est pas fini, j'attends quelqu'un.

Ce quelqu'un entra au moment même; c'était mon père : l'homme de loi lui dit :

A qui ai-je l'honneur de parler, Monsieur?

LE BARON DE FAUBLAS.

Monsieur, je suis le baron de Faublas.

LE COMMISSAIRE.

En ce cas, Monsieur, j'ai mille excuses à vous faire. Je vous avais fait avertir parce que ce jeune homme, chargé d'une accusation assez grave, avait pris votre nom et se disait votre fils; mais sa déclaration était fausse. Je suis fâché qu'on vous ait dérangé.

LE MARQUIS, au commissaire.

Comment! sa déclaration était fausse! mais ne vous ai-je pas prié, Monsieur, de laisser ce nom

de Faublas sur votre procès-verbal? (Tout bas au chevalier.) Vous ne sentez donc pas les conséquences de cela, vous? Si une fois ce commissaire écrit votre véritable nom, il enverra chercher votre véritable père, et cela fera une scène... Priez ce M. de Faublas de vous laisser son nom, cela finira tout.

LE CHEVALIER DE FAUBLAS, au marquis.

Je n'ose.....

LE MARQUIS.

Je vais lui dire, moi!... (Au baron) Dites qu'il est votre fils.

Cependant le baron, stupéfait de tout ce qu'il voyait, regardait tour-à-tour le commissaire, le marquis et moi. Monsieur, répondit-il enfin au juge attentif, vos soins ne sont pas perdus, ma peine n'est pas inutile. Dans l'état où je vois ce jeune homme, je devrais peut-être le méconnaître; mais le lieu même où je le trouve sollicite mon indulgence pour lui. Je le connais sensible et fier; s'il a fait quelque sottise, un interrogatoire ici l'en a sans doute assez puni.... Monsieur, ce jeune homme vous a dit son véritable nom, il est mon fils.

LE MARQUIS, au baron.

Bien! très-bien!

LE COMMISSAIRE.

Mais je n'entends plus rien à cela, je vais envoyer chercher ce M. du Portail.

LE MARQUIS, au chevalier.

Il n'entend plus rien à cela, je crois bien.

LE BARON, avec fierte au commissaire.

Monsieur! quand je dis qu'il est mon fils.

LE MARQUIS, au baron, en le tirant par son habit.

A merveille! (Au chevalier.) Il joue son rôle à merveille.

LE CHEVALIER, au marquis.

Oh! le baron est un homme d'esprit! et puis il a de grands torts à réparer envers nous.

LE COMMISSAIRE, au baron.

Monsieur, tout cela est fort bon; mais il y a une plainte.

LE MARQUIS crie de toutes ses forces.

Je m'en désiste.

LE COMMISSAIRE, au marquis.

Cela ne suffit pas, Monsieur; l'affaire est d'une nature!... Le ministère public est intéressé.

LE BARON, avec violence.

Le ministère public est intéressé!... De quoi s'agit-il donc?

LE MARQUIS.

Bah! d'une misère..... une intrigue d'amoureux.

LE COMMISSAIRE.

Une intrigue d'amoureux?

LE MARQUIS, au commissaire.

Hé! oui, Monsieur, une aventure galante. (Au baron.) Ce n'est pas autre chose qu'une aventure galante, je vous le certifie, moi!

LE COMMISSAIRE, au marquis.

Monsieur, il y a fausse déclaration, effraction, sévices, séduction.

LE BARON, avec le plus grand emportement.

Cela n'est pas possible! qui dit cela? qui ose attaquer ainsi l'honneur de mon fils et de ma maison?

LE MARQUIS, au chevalier.

Ah! mais, comme il joue donc son rôle! cela n'est pas concevable. (Au père.) Allez, Monsieur, tranquillisez-vous, il ne s'agit que d'un rendez-vous galant. Monsieur votre fils a couché avec une des femmes de ma maison; et pour se sauver, il a rossé l'un de mes laquais; voilà tout.

LE BARON, au commissaire.

Monsieur, vous savez mon nom, ma demeure; vous trouverez bon que j'emmène mon fils, en vous répondant de lui.

LE MARQUIS.

Oui, et moi aussi j'en réponds. (Au chevalier.) Ah! c'est qu'il ne faut pas perdre la tête!

LE COMMISSAIRE.

Messieurs, vous serez tenus de le représenter en temps et lieu, même par corps.

LE BARON.

Ah! même par corps.

LE MARQUIS.

Oui, par corps, par corps : allons nous-en.

Nous sortîmes tous trois. Ah! Monsieur, dit alors le marquis à mon père, ah! Monsieur, comme vous jouez la comédie! que de naturel! que de vérité! vous donneriez des leçons à ceux qui s'en mêlent! (Il s'adressa à moi.) L'avez-vous entendu quand il s'est écrié : qui ose ainsi attaquer l'honneur de mon fils?... De son fils! il me l'aurait persuadé à moi-même, qui sais si bien ce qu'il en est.

Tandis que le marquis parlait, le baron le regardait d'un air qui m'aurait beaucoup amusé, si je n'avais pas connu l'extrême vivacité de mon père. Je tremblais que les bisarres complimens dont M. de B*** l'accablait, n'échauffassent sa bile; il se contint. Sa voiture l'attendait à la porte : point de façons, me dit-il, montez le premier. Le marquis voulut me retenir. Hé bien! continua le baron, allez-vous causer dans la rue, fait comme vous êtes? Je m'élançai dans le carrosse; le baron s'y plaça près de moi; nous sa-

luâmes poliment le marquis; mais nous le laissâmes retourner chez lui à pied.

Mon père dit alors : pourquoi voulez-vous absolument passer des nuits hors de l'hôtel ? Les journées ne sont-elles pas assez longues? Voyez à quels dangers vous expose votre indocilité! Je m'excusais de mon mieux. Votre santé, que vous détruisez, poursuivit le baron. — Ah! mon père, jamais reproche ne fut moins mérité; si vous saviez comme j'ai été sage cette nuit! — Mon fils, croyez-vous parler encore au marquis de B***?— Assurément non, mon père; mais je vous assure que je pourrais passer dans l'année trois cent soixante-cinq nuits comme la dernière, sans que ma santé en souffrît la moindre altération; et si vous me permettiez de vous faire le détail....... — Non, mon ami, gardez cela pour M. de Rosambert. Le baron ajouta : Adélaïde, M. du Portail, vous et moi, nous sommes invités pour demain à dîner chez M. le duc de ***, à l'entrée du boulevard Saint-Honoré. Si le temps change, s'il fait beau, nous partirons de bonne heure. Vous ferez tous trois un tour de promenade dans les Tuileries; moi, je monterai un instant au château; j'ai à parler à M. de Saint-Luc, qui y loge. N'oubliez pas cela, je vous prie, et soyez prêt de bonne heure.

Justine était chez moi, quand j'y arrivai. La marquise avait ressenti de mortelles inquiétudes, en m'apprenant qu'un voleur, caché dans la chambre de Justine, avait été arrêté et conduit chez un commissaire, où monsieur de B*** s'était aussitôt transporté. Elle avait chargé sa femme-de-chambre, non moins tremblante, de courir chez moi, d'y attendre mon retour, et de me prier de l'instruire exactement de tous les détails d'une rencontre, dont les suites pouvaient être sérieuses. Justine pleura, quand elle sut que je l'avais sacrifiée pour sauver sa maîtresse. Je sens bien, me dit-elle, que cela ne pouvait se faire autrement; mais Monsieur va dire qu'il faut qu'on me chasse; et Madame, déjà fâchée contre moi, saisira peut-être avec plaisir cette occasion de me renvoyer. Je consolai la pauvre fille, en l'assurant que je lui trouverais une place, et que, dans tous les cas, je ne l'abandonnerais pas.

Dès que Justine fut partie, je changeai d'habits, je me débarbouillai et je courus chez Rosambert, à qui je racontai les joyeux accidens de la nuit passée. Je lui dis ensuite que s'il voulait voir Adélaïde, il se trouverait le lendemain aux Tuileries, dans l'allée qu'on appelle l'*Allée du Printemps*. Le comte me promit qu'il y serait avant midi.

Dans l'après-dînée, je reçus une visite de Der-

neval, qui m'annonça que la nuit du lendemain nous verrait au couvent, quelque temps qu'il fît. Mon cher Faublas, ajouta-t-il, nous allons nous séparer. — Comment? — Les affaires qui me retenaient ici sont terminées; tout est préparé pour la grande entreprise que je médite depuis plusieurs mois. Dans la nuit de demain, j'enlève Dorothée. — Ah! Derneval, et comment verrai-je ma Sophie, quand vous nous aurez abandonnés? — N'avez-vous pas votre pavillon? — Mais la grille du jardin? — Vraiment! vous avez raison, je n'y songeais pas! — Derneval, pourriez-vous livrer au désespoir votre ami et l'amie de votre amante? — Non, chevalier, non; je parlerai à Dorothée; nous ne partirons pas que vous n'ayez une clé de la grille : croyez que, s'il le faut, je différerai d'un jour l'exécution de mes projets.

Derneval me laissa livré à des réflexions cruelles, qui m'agitèrent toute la soirée et toute la nuit suivante. Il part, me disais-je, il part avec ce qu'il aime! et moi je reste, et peut-être ne verrai-je plus ma Sophie! Sophie osera-t-elle ouvrir cette grille? Osera-t-elle venir seule au jardin? Et puis l'enlèvement de Dorothée ne fera-t-il pas dans ce couvent un éclat terrible? Ne prendra-t-on pas les plus sages précautions pour empêcher qu'à l'avenir un pareil attentat ne se renouvelle? Le jar-

din ne sera-t-il pas mieux gardé qu'auparavant ? Ah! ma jolie cousine, il ne me sera plus permis que de t'apercevoir quelquefois à travers les jalousies de mon pavillon. Ah! Derneval, ah! Dorothée, vous nous abandonnez! est-ce là ce que vous nous aviez promis?... C'est ainsi que, ne prévoyant pas les grands événemens qui se préparaient, je reprochais à Derneval son départ précipité, que bientôt j'allais désirer plus ardemment que lui.

Il y eut encore cette nuit un brouillard épais qui tomba au lever du soleil. Le baron, plus tôt éveillé qu'à l'ordinaire, trouva que le temps était humide et froid. Il ne savait s'il irait chercher Adélaïde, il craignait que sa chère fille ne s'enrhumât. J'observai à mon père que le soleil allait échauffer l'air, et qu'aucune journée de l'automne ne serait plus belle. M. du Portail, qui arriva sur les dix heures, fut de mon avis. Nous allâmes tous trois chercher ma sœur à son couvent, et bientôt nous descendîmes aux Tuileries. Le baron ordonna à ses gens d'aller nous attendre au *Pont-Tournant*. Je monte, nous dit-il, chez M. de Saint-Luc, promenez-vous.... — Dans l'allée du Printemps, mon père? — Oui, je suis à vous tout-à-l'heure.

Nous fîmes plusieurs tours d'allée. Rosambert

parut enfin. Il remercia le hasard qui lui procurait une aussi heureuse rencontre; il fit à Adélaïde tous les complimens qu'elle méritait, et pendant un quart-d'heure, il s'occupa tellement de la sœur, que le frère était oublié. Cependant je faisais mille efforts pour m'attirer son attention. Impatient de le consulter sur les malheurs nouveaux qui menaçaient mes amours, je le pris par le bras et le priai de m'accorder un moment. Il daigna enfin m'entendre; nous doublâmes le pas sans nous en apercevoir. Ma sœur, qui ne pouvait régler sa marche sur la nôtre, resta derrière, accompagnée seulement de M. du Portail. Nous ne songeâmes à revenir sur nos pas que quand nous fûmes au bout de l'allée. En nous retournant, nous vîmes Adélaïde fort loin de nous, au milieu de trois hommes, nous nous hâtâmes d'approcher. A quelque distance, nous reconnûmes dans les deux nouveaux venus, mon père et M. de B***; ils se parlaient avec chaleur : Courons vite, me dit Rosambert; il se fait là-bas quelque quiproquo. Au moment ou nous arrivâmes, le marquis disait à mon père :

De quoi vous mêlez-vous, Monsieur?

LE BARON DE FAUBLAS.

De quoi je me mêle! Connaissez-vous celle que vous insultez?

LE MARQUIS.

Si je connais mademoiselle du Portail !

LE BARON, avec emportement.

Ce n'est pas mademoiselle du Portail, Monsieur, c'est ma fille ; monsieur du Portail n'a pas d'enfans.

LE MARQUIS, très-vivement.

Monsieur du Portail n'a pas d'enfans ! et qu'est-ce donc qui a couché avec ma femme !

LE BARON.

Que m'importe ?

LE MARQUIS.

Il m'importe à moi, et je sais bien que c'est mademoiselle du Portail que voilà.... (en montrant ma sœur). Elle est un peu changée, par la raison que je disais tout-à-l'heure.

LE BARON, furieux.

Par la raison que vous disiez tout-à-l'heure ! vous osez répéter !... Morbleu ! Monsieur, mettez un habit d'amazone à cet étourdi (en montrant le chevalier de Faublas), et la demoiselle du Portail que vous avez vue, vous la verrez encore !

LE MARQUIS, regardant le chevalier d'un air stupéfait.

Se pourrait-il ?....

Cependant M. du Portail et Rosambert partageaient leur attention entre Adélaïde, qui paraissait prête à pleurer, et le baron, dont leurs représentations ne pouvaient modérer la fureur.

LE CHEVALIER DE FAUBLAS s'approche du baron.

De grâce ! mon père !

LE MARQUIS, regardant toujours le chevalier.

Son père !

LE BARON, lançant un regard terrible à son fils.

Taisez-vous, Monsieur? savez-vous ce qu'on dit à votre sœur? J'arrive au moment où on la félicite de ce qu'elle est accouchée avant terme, et de ce qu'il n'y paraît guère. Morbleu! déguisez-vous en femme, attrapez les sots, mais ne compromettez pas votre sœur.

LE MARQUIS regarde le chevalier avec la plus grande attention.

Plus je l'examine.... (Il lui fait un geste menaçant et court à M. du Portail.) Si tu n'es pas un lâche, réponds-moi. (En montrant Adélaïde.) Cette demoiselle est-elle ta fille? (En montrant le chevalier.) Est-ce ce jeune homme que j'ai vu chez toi en habit d'amazone?

M. DU PORTAIL, avec le plus grand sang-froid.

Monsieur, vous ne savez pas que ma naissance est au moins égale à la vôtre, mais je suis trop heureux de pouvoir conserver sur vous quelque avantage. Je me souviendrai des égards que se doivent encore des gentilshommes quand ils deviennent ennemis. Monsieur, je ne vous tutoierai pas. Quant à vos questions, je voudrais bien n'être pas obligé d'y répondre... Marquis, cette demoiselle n'est pas ma fille, c'est ce jeune homme

que vous avez vu chez moi en habit d'amazone.

M. de B*** garda quelque temps un morne silence; il vint à moi, il prit ma main, qu'il serra fortement. D'un coup-d'œil je lui fis comprendre que je l'entendais. Mon père aperçut ces signes meurtriers, car je l'entendis qui se disait tout bas : Ne pourrai-je jamais maîtriser mes premiers transports! Colère aveugle! funeste emportement! si tu allais me coûter mon fils! Tu m'as indignement joué, me dit le marquis en baissant la voix. Demain à cinq heures du matin, trouve-toi à la *Porte Maillot*... Je n'ai pas à me plaindre de ton père; mais du Portail et Rosambert sont tes complices; dis-leur que j'amenerai deux de mes parens pour les punir. Adieu, tu verras si je sais me venger.

A ces mots, il s'éloigna. Nous étions environnés d'une foule de gens que le bruit de notre querelle avait attirés. Adélaïde, étonnée et tremblante, se soutenait à peine; nous gagnâmes aussi vite que sa faiblesse put nous le permettre, le *Pont-Tournant*, où deux voitures nous attendaient. Le baron monta dans la nôtre avec ma sœur, Rosambert nous reçut, M. du Portail et moi, dans la sienne; et pour échapper à la foule qui nous suivait, les cochers eurent ordre de nous mener ventre à terre, et de ne regagner

l'hôtel du baron qu'après avoir fait de longs détours.

M. du Portail nous dit alors : Messieurs, pourquoi faut-il que vous nous ayez quittés ? Vous étiez à peine à trente pas, quand M. de B*** nous a abordés. Il m'a accablé de politesses, et a fait mille questions à mademoiselle votre sœur, qui ne savait que répondre. Je vous assure que moi-même je comprenais peu de chose aux discours qu'il lui tenait. J'espérais que vous alliez revenir et m'aider à sortir de l'embarras dans lequel je me trouvais. M. de B***, qui déjà m'avait félicité vint fois du retour de ma fille, et de la bonne santé dont elle paraissait jouir, M. de B*** s'est adressé à mademoiselle votre sœur : *D'honneur, Mademoiselle, vous vous portez fort bien, je vous trouve peu changée.* Ici le marquis a baissé la voix; mais comme je n'étais pas sans inquiétude, j'ai prêté l'oreille : *Cela est étonnant*, a-t-il-dit, *car si je calcule bien, vous êtes accouchée avant terme.* Mademoiselle de Faublas a fait un cri; je me suis écrié avec indignation : Accouchée avant terme ! Monsieur, vous osez !... Malheureusement le baron était déjà derrière nous; tout-à-coup il s'est jeté entre sa fille et le marquis, et, d'un ton furieux, il a dit à celui-ci : Qu'appelez-vous, accouchée avant terme ? Vous me ferez raison de cet insolent propos.

Messieurs, vous savez à-peu-près le reste; et cette cruelle scène, ajouta M. du Portail en me regardant, aura sans doute des suites fâcheuses. — Oui, Monsieur, oui sans doute, elle en aura. Demain à cinq heures du matin, M. de B***, accompagné de deux de ses parens, nous attendra tous trois à la *porte Maillot*. Encore un duel! encore du sang! s'écria Rosambert. Voyez, Faublas, me dit M. du Portail, voyez quels sont les fruits d'une passion criminelle? Demain six braves hommes vont s'égorger à cause de la marquise de B***! demain, quel que soit l'événement du combat, monsieur le comte et moi nous serons punis d'avoir participé à vos égaremens; nous en serons punis, car, tout guerrier que je suis, je l'ai cent fois éprouvé : il est bien cruel de ne sauver sa vie qu'en immolant un ennemi que souvent on estime. M. de Rosambert et moi nous allons bientôt verser le sang de deux hommes que nous ne connaissons peut-être pas, qui jamais ne nous ont fait le moindre mal.... — Ah! Monsieur, je suis plus à plaindre que vous, je me bats avec le marquis, avec le marquis à qui j'ai fait tout le mal possible!... Il est fort singulier, interrompit Rosambert, que, dans cette affaire-ci, je soutienne votre querelle! Il est fort singulier que je me batte pour vous, parce que vous m'avez souf-

flé ma maîtresse !..... Mais, Messieurs, trève de réflexions, s'il vous plaît, nous n'avons pas de temps à perdre. Demain à six heures du matin, si nous ne sommes pas morts, il faudra que nous sortions du royaume. Français! s'écria M. du Portail, vous qui m'avez donné l'hospitalité, je ne vous quitterai donc qu'après avoir transgressé la plus sage de vos lois! Messieurs, poursuivit Rosambert, où nous retirerons-nous? Je répondis vivement : En Allemagne. Oui, en Allemagne, si vous le voulez bien, nous dit M. du Portail. En Allemagne, soit, répliqua le comte.

Nous arrivâmes à l'hôtel. Adélaïde et le baron montaient déjà le grand escalier. M. du Portail courut à eux, croyant que j'allais le suivre. Je dis adieu à Rosambert. — Comment! où allez-vous donc? — Chez Derneval. Mon ami, occupez-vous des soins que la circonstance exige; songez à assurer notre fuite. — Mais ne vous verra-t-on pas dans la soirée? — Je ne puis répondre de rien; peut-être ne serai-je ici que demain à quatre heures du matin. Je m'éloignai au moment où M. du Portail revenait sur ses pas pour me chercher.

J'entrai chez Derneval d'un air si effaré, que d'abord il me demanda quel malheur m'était arrivé.

Mon ami, j'ai demain une affaire d'honneur; demain je meurs, ou Sophie quitte la France avec moi. Il faut que la chaise de poste dans laquelle vous devez enlever Dorothée, emporte aussi mademoiselle de Pontis. Derneval ne fut pas médiocrement surpris. Nous nous occupâmes le reste de la journée des préparatifs de toute espèce que nécessitait notre grande entreprise. J'aurais pu, dans la soirée, passer un moment à l'hôtel; mais je craignis que le baron ne m'y retînt. Un peu avant minuit, je cachai mon épée sous un ample manteau; Derneval prit la même précaution. Nous sortîmes accompagnés de trois domestiques, dont mon ami me garantissait la bravoure et la fidélité. Arrivés sous les murs du couvent, nous jetâmes dans le jardin un gros paquet, qui contenait tout ce qu'il fallait pour habiller deux hommes de la tête aux pieds; et, dès que notre échelle de cordes fut attachée, nous ordonnâmes à deux de nos domestiques de faire sentinelle à quelque distance, et au troisième, de s'en aller, pour nous amener notre chaise de poste à quatre heures précises.

Nous descendîmes au jardin; Derneval et Dorothée me laissèrent sous l'allée couverte avec ma jolie cousine. Nous allâmes nous asseoir au pied de ce marronnier si propice aux amours. Je re-

gardais Sophie sans lui rien dire, et j'arrosais ses mains de mes larmes.

Que signifie donc ce silence? me dit-elle, que veulent dire ces pleurs? — Sophie, ces pleurs annoncent des malheurs affreux. Ne sais-tu pas que Dorothée nous quitte? — Oui, mais son départ est différé d'un jour à cause de nous. — Non, ma Sophie, non, son départ n'est pas différé; Derneval l'emmène cette nuit. — Cette nuit! — Oui, je ne puis te voir au parloir, je ne pourrai plus te voir au jardin; nous voilà séparés pour jamais. Ma Sophie, cette nuit est la dernière que nous ayons à passer ensemble. La dernière! s'écria-t-elle d'un ton douloureux. — Oui, la dernière; Dorothée nous quitte, Dorothée t'abandonne; elle sacrifie tout à sa tendresse pour Derneval; Derneval est plus heureux que moi! — Ah! mon ami, pouvez-vous désirer un bonheur qui me coûterait le mien? — Sophie, voici la dernière nuit que nous ayons à passer ensemble! — Mon ami, passons-là de manière que nous n'ayons aucun reproche à nous faire demain. — Demain!... demain nous gémirons séparés! et cependant Derneval et Dorothée seront sur la route de l'Allemagne. — De l'Allemagne!.... Ils vont en Allemagne? Oui, ma bien aimée. — Ils vont en Allemagne. — Hé bien! mon cher Faublas, nous

irons bientôt les rejoindre. Madame Munich m'assure que le baron de Gorlitz ne tardera pas à me venir chercher. — Le baron de Gorlitz arrivera trop tard. — Pourquoi trop tard? — Il arrivera trop tard, ma bien-aimée! — De grâce, expliquez-vous. — Sophie, le départ de Dorothée est le moindre malheur dont nos amours soient menacés. — Mais apprenez-moi donc... Faublas, ne m'avez-vous pas dit cent fois qu'à l'arrivée du baron de Gorlitz, vous iriez vous jeter à ses pieds pour lui demander sa fille? — En vain le baron de Gorlitz me l'accorderait-il, si mon père ne veut pas consentir à cet hymen. — Mais votre père l'approuvera dès que le mien... — Sophie, je ne dois pas vous abuser; mon père me destine une autre femme. — Une autre femme! et c'est vous qui me l'annoncez!..... cruel! je vous entends trop bien!... je suis sacrifiée! je suis sacrifiée! — Non, ma Sophie, non, rassure-toi. Je te renouvelle ici mes sermens mille fois répétés; jamais une autre ne portera le nom de mon épouse; mais si tu n'es pas la mienne, n'en accuse que toi. — Moi! — Oui, cet hymen si désiré, tu n'as pas voulu le rendre nécéssaire! — Je ne vous entends pas. — Ah! si depuis trois mois, moins rebelle aux vœux de ton amant... — Mon cher Faublas, que me dites-vous? — J'aurais présenté ma So-

phie au baron de Faublas, je lui aurais dit : Elle a reçu ma foi, nos sermens sont écrits dans le ciel; j'ai séduit sa faible jeunesse, il ne lui manque que le titre de mon épouse...—Qui, moi!... Faublas, j'aurais acheté par mon déshonneur.... —Par ton déshonneur!... tu ne m'aimes donc guère, puisque tu te croiras déshonorée de m'appartenir?.... Cruelle! qu'attends-tu donc pour couronner l'amour le plus tendre? Nous allons être séparés! bientôt on te conduira dans une terre étrangère, loin de ton amant désolé! Sophie, ouvre les yeux sur les dangers qui nous menacent; tu peux les prévenir, tu peux t'unir à moi par des liens indissolubles et sacrés. Daigne, ma tendre amie, daigne... — Non, non; jamais je n'y consentirai, jamais.

Je fis d'inutiles efforts pour triompher de sa vertu.

Désespéré d'une résistance opiniâtre qui ne me laissait aucun espoir, je me livrai à toute ma douleur. Vos sanglots me déchirent le cœur, me dit Sophie; mais qu'exigez-vous de moi?—Je n'exige plus rien. — Dans quel accablement je vous vois plongé! mon ami, mon bon ami! (Elle serra mes mains dans les siennes.) — Sophie! jamais douleur ne fut plus profonde et plus juste. Sophie! les heures s'écoulent, le jour paraîtra

trop tôt, et, je vous le répète, cette nuit est la dernière que nous ayons à passer ensemble. — O ciel! de quel ton il me parle! quel sombre désespoir respire dans toute sa personne! Oh! mon ami! que vos larmes paraissent douloureuses! (Elle les essuyait avec son mouchoir.) — Elles sont cruelles!... elles annoncent la mort. — Dans quel funeste égarement!.... — Ma bien-aimée, mon ame est dévorée d'un noir chagrin; mais ne croyez pas que ma raison s'altère. Sophie, je pleure, maintenant, bientôt vous pleurerez aussi; bientôt une affreuse nouvelle, répandue dans toute la ville, pénétrera jusque dans cette enceinte, et vos tardifs regrets ne vous rendront pas votre amant. — Cruel! vous pourriez attenter à votre vie?—Non, ce ne sera pas de ma main que partira le coup mortel... Sophie! si ma vie vous était chère, je la défendrais contre le marquis de B***. — Grand dieu! vous allez vous battre?

Elle tomba en faiblesse, je lui prodiguai les soins que sa situation exigeait; mais, dès qu'elle commença à reprendre ses esprits, je profitai de mes avantages avec une promptitude qui bientôt m'assura la victoire.

Dernier combat de la pudeur vaincue, premier triomphe de l'amour récompensé, moment de la

possession, moment de volupté suprême; le plus éloquent des écrivains a consacré vos délices dans un ouvrage immortel (1) ; il faut vous taire, puisqu'on ne peut vous exprimer aussi bien.

Quatre heures et les matines venaient de sonner, quand Derneval s'avança sous l'allée couverte. Je courus au-devant de lui ; il me dit que la chaise de poste était arrivée, que Dorothée, obligée de le quitter pour une demi-heure, rentrerait bientôt au jardin, et ne mettrait pas beaucoup de temps à changer d'habits. Je l'interrompis pour le prier de s'éloigner : Ma Sophie est à moi, lui dis-je; il faut maintenant que je la détermine à partir.

Je retournai vers mon amante, et lui montrant les habits d'homme que j'avais apportés pour elle, je la conjurai de s'en vêtir et de laisser les siens. — Comment! pourquoi? — Derneval et Dorothée partent pour l'Allemagne; ton cœur ne te dit-il pas que nous partons avec eux? — Moi! je donnerais à mon père l'affreux chagrin?.... Hélas! ne suis-je donc pas assez coupable? — Écoute-moi, ma Sophie. — Non, je ne veux pas vous écouter, non, cruel; vous m'avez perdue!... mon déshonneur était préparé... (Elle se jeta

---

(1) Tout le monde sent qu'il est ici question de la *Nouvelle Héloïse*.

dans mes bras.) Faublas, maintenant tu peux tout sur ton épouse ; mais prends pitié d'elle! ah! n'abuse point de tes droits! Ah! ne rends pas son déshonneur public! — O ma chère Sophie, je voudrais t'épargner des alarmes cruelles; mais tu me forces à te rappeler que le marquis... — Hélas! — Ne tremble plus pour des jours auxquels les tiens sont attachés; ton époux sera victorieux; ton époux!... la famille entière du marquis, il la défierait maintenant! mais tu ne connais pas les lois du royaume... Sophie, si, après avoir vaincu mon ennemi, je reste ici, je suis exposé à perdre la tête sur un échafaud. — Ah! malheureuse! où suis-je? qu'ai-je fait? — Sophie, il faut partir, nous irons en Allemagne; le baron de Gorlitz ne pourra te refuser à ton amant, et mon père confirmera mon bonheur... Ma chère Sophie, souffre que ton époux t'habille.

Les trois quarts sonnent avant que Sophie soit entièrement travestie. Dorothée vient nous joindre. Derneval, impatient, me représente qu'il ne faut pas que l'aurore le trouve dans la ville, et que j'ai affaire à la *porte Maillot*.

Quoi! nous ne partons pas tous quatre ensemble! s'écrie Sophie. — Ma bien-aimée, l'honneur m'appelle, je te laisse avec Dorothée, je te remets sous la protection de Derneval. Derneval ne

gagnera guère qu'une poste sur moi, il doit m'attendre à Meaux ; dans deux heures je vous rejoins. Sophie se jette dans mes bras : Je ne vous quitte pas ! je ne vous quitte pas ! Derneval frappe du pied : le brouillard nous favorise encore, dit-il, mais le jour va nous surprendre ici. Je m'arrache des bras de Sophie. — Faublas, si vous me quittez, je ne partirai pas. — Hé bien, Sophie, je ne te quitterai pas, hâtons-nous de sortir d'ici.

Derneval avait prévu que nos deux amies auraient trop de peine à escalader le mur avec des échelles de corde ; il s'était pourvu de deux courtes échelles de bois. Dorothée, depuis long-temps préparée à son enlèvement, fut bientôt dans la rue ; mais Sophie serait tombée vingt fois, si je ne l'avais suivie de près. Arrivée à la chaise de poste, elle voulut m'y voir monter le premier. — Mais, Sophie, l'honneur m'appelle ! — L'honneur ! eh, ne vous ai-je pas sacrifié le mien ? Ingrat que vous êtes ! je ne vous quitte point ; vous ne vous battrez pas ! je ne veux pas que vous vous battiez !

Voilà ce qu'elle me disait, quand j'entendis sonner cinq heures. Jamais situation ne fut plus cruelle que la mienne. Dans mon désespoir, je tire mon épée pour m'en frapper ; Derneval m'arrête. Sophie tremblante s'écrie : Hé bien ! je vous

obéis ! je pars ! Tandis qu'on la place près de Dorothée, je dis à Derneval : Il est cinq heures ; s'il faut que je m'en aille à pied, j'arrive trop tard, je suis déshonoré. Je vais démonter un de vos trois hommes; qu'il se rende le plus vite qu'il pourra à l'hôtel, où je vais passer pour ordonner qu'on lui donne le cheval que sans doute on a préparé pour moi. Sophie, presque mourante, se penche à la portière : Mon ami, me dit-elle, ah! du moins, menez-moi sur le champ de bataille. —Mes chers amis ! ma Sophie ! dans deux heures je vous rejoins. —Barbare !.... cher amant, cher époux, songe à toi, défends ma vie.

Je vis partir la chaise de poste, et je gagnai au grand galop la rue de l'Université. Jasmin m'attendait à la porte de l'hôtel : Hâtez-vous, mon cher maître, hâtez-vous. M. le baron vous a fait chercher de tous les côtés; désespéré de votre absence, il s'est fait seller un cheval, il a pris son épée; je crains bien qu'il ne soit allé se battre pour vous. — Ah! mon Dieu !

Je partis ventre-à-terre, Jasmin galopait sur mes pas : Monsieur, vous ne prenez donc pas votre bon coureur? — Va-t'en au diable... retourne à l'hôtel; un homme va venir te demander un cheval, donne-lui le mien.

Je poussais si vigoureusement celui que je mon-

tais, qu'en peu de temps je découvris la *porte Maillot*. Bientôt j'aperçus le baron environné de plusieurs hommes. Aux gestes que je lui vis faire, je jugeai qu'il défiait le marquis. Il me parut que M. du Portail, Rosambert et les deux parens de M. de B***, s'opposaient à ce combat.

Dès qu'on me vit, on se sépara. J'en étais sûr! s'écria Rosambert. Monsieur, me dit le baron, vous arrivez bien tard! — Trop tard, mon père, trop tard sans doute, puisque vous alliez exposer vos jours. M. de B*** m'interrompit : S'il n'avait été question que de faire la jolie femme, tu te serais levé plus matin. Viens donc, femmelette lâche et perfide : ta mort va tout-à-l'heure venger mes affronts.

Nos épées se croisèrent. La grande supériorité que j'avais acquise dans l'art de l'escrime, et le sang-froid que j'opposais à la fureur du marquis, balançaient en ma faveur l'immense avantage que donnait à celui-ci une attaque sans danger. A la vue de mon ennemi, je m'étais rappelé mes torts envers lui; et, quoique excusable à bien des égards, je sentais que j'avais plus d'un reproche à me faire. Je ne pouvais me déterminer à menacer la vie d'un homme dont j'avais affligé l'amour-propre et compromis l'honneur. Content de parer ses coups, je le laissais se con-

muser en efforts inutiles; et, me fiant absolument sur mon adresse, je me flattais que bientôt, épuisé de fatigue, il serait trop heureux de sauver ses jours en s'avouant vaincu. Mon espérance fut trompée. Mon père, demeuré spectateur d'un combat si affreux pour lui, se tenait à dix pas de là; je pouvais le voir suivre, d'un œil inquiet, le mouvement rapide de nos épées. Plus d'une fois je crus qu'emporté par son impatience, il allait s'élancer dans la lice : bientôt il courut à un arbre prochain, et, l'embrassant avec force, il s'y tint péniblement cramponné. M. de B***, la menace et l'injure à la bouche, ne cessait de provoquer ma colère, et me pressait toujours avec une vigueur dont j'étais étonné. Il n'avait pu cependant me faire perdre un pouce de terrain, et jusqu'alors ma tranquille résistance n'avait fait qu'augmenter sa fureur. Tout-à-coup maîtrisant les transports de sa rage, il me trompa par une feinte adroite : je revins un peu tard à la parade: le fer ennemi, trop légèrement écarté, glissa le long de ma poitrine, qui soudain se teignit de sang. Mon père jeta un cri d'effroi et tira son épée : mais aussitôt il s'arrêta et la brisa comme indigné; puis, levant les yeux au ciel, joignant ses mains et se jetant à genoux : O ciel! ô ciel! s'écria-t-il, mon Dieu! ayez pitié de moi! Dieu tout puissant, conservez-moi mon fils!

Je ne pus soutenir le spectacle déchirant du désespoir de mon père. Le marquis, à son tour vivement pressé, se défendit vaillamment, mais ne retarda que de quelques instans le coup fatal. Sa chute devait finir les mortelles anxiétés du baron. Cependant je vis mon père tomber sur le gazon presque en même temps que mon ennemi. J'imaginai que le baron me croyait grièvement blessé; je courus à lui, et découvrant ma poitrine: Rassurez-vous, ce n'est qu'une légère meurtrissure. Mon père, sans dire un seul mot, se releva, regarda ma blessure et la baisa. Je voulus me jeter dans ses bras; il me retint et me montra le champ de bataille.

Je promenai mes regards autour de moi; je vis que l'un des parens du marquis était étendu sans mouvement, et que l'autre faisait bander la plaie qu'il avait dans le flanc. Un chirurgien pansait Rosambert, que soutenaient M. du Portail et plusieurs domestiques. Nous avons fait coup pour coup, me dit le comte, dès que je fus près de lui; mon adversaire ne me paraît pas trop blessé, j'en suis bien aise; mais il m'a jeté par terre, j'en suis fâché. Le baron ne tarda pas à nous joindre; il entendit le chirurgien nous assurer que le comte n'était pas mortellement blessé, mais qu'il ne pouvait sans danger s'exposer aux fatigues d'un

long voyage. J'aurai soin de lui, s'écria le baron, sauvez-vous. Oui, sauvez-vous, répéta Rosambert; allons Faublas, embrassons-nous et va-t-en. Mon père me tint long-temps pressé contre son sein : Voilà une malheureuse affaire qui dérange nos projets, dit-il à M. du Portail : Lovzinski, sers-lui de père, jusqu'à ce que je puisse vous aller trouver. Que je ne vous retienne plus, mes amis, partez : voici d'excellens coureurs qui vous porteront en moins d'une heure à *Bondy*, où vous trouverez une chaise. J'ai fait placer des relais jusqu'à *Claye*; vous ne prendrez des chevaux de poste qu'à *Meaux* : faites la plus grande diligence jusqu'à ce que vous soyez en lieu de sûreté; vous ne vous arrêtez qu'à *Luxembourg*.

Enfin nous partons, nous trouvons à *Bondy* la chaise de poste, le postillon de mon père et mon fidèle Jasmin. Les relais se succèdent rapidement jusqu'à *Meaux*; c'était à Meaux aussi que Derneval devait prendre des chevaux de poste: c'était là qu'il avait promis de m'attendre un quart-d'heure. Je demande si l'on n'a pas vu trois jeunes gens, suivis de trois domestiques. On me répond qu'ils sont partis depuis une demi-heure. Mêmes questions, mêmes réponses à *Saint-Jean-les-deux-Jumeaux*, à *la-Ferté-sous-Jouarre*, à *Montreuil-aux-Lions*. Derneval avait toujours une demi-heure

sur moi; il craignait apparemment qu'on ne le poursuivît, il se hâtait; avait-il tort? Mais quelle devait être l'inquiétude de Sophie?

M. du Portail, étonné de m'entendre multiplier les questions, et de me voir prodiguer l'argent, me demande quel intérêt si vif je prends à ces jeunes gens. — Monsieur, ce sont trois frères, qui ce matin ont eu comme nous une affaire d'honneur; il faut absolument que je les joigne. Ah! je vous en prie, courons à franc étrier! — Mais, mon ami, si nous laissons notre chaise, il faudra peut-être faire le reste de la route à cheval. — Ah! je ne crains pas la fatigue! — Et moi, Faublas, j'y suis accoutumé.

A *Vivray*, nous laissons notre chaise et Jasmin; nous montons à cheval. Derneval était bien servi : nous ne le joignons qu'à une demi-lieue au-dessus de *Dormans*. Sophie pousse un cri de joie dès qu'elle m'aperçoit; elle se jette à la portière, elle me tend les bras. — Chère épouse, chère amie, modère l'excès de ta tendresse; elle te trahirait; M. du Portail me suit, songe que tu est le frère de Derneval.

A *Port-à-Binson*, Derneval descendit, salua M. du Portail, le pria d'excuser ses frères qui ne se montraient pas, et nous dit : Comme il est intéressant qu'on perde nos traces, si par hasard

on nous poursuit sur cette route, j'ai pris des précautions que sans doute vous approuverez. A deux milles au-dessous d'*Épernay*, nous renverrons les chevaux qu'on nous aura fournis à la poste prochaine, pour en prendre de meilleurs, qu'un de mes amis, prévenu depuis plusieurs jours, a sûrement fait préparer. Un chemin de traverse nous conduira à *Jalons*, par un détour qui n'est pas très-long. Des relais en nombre suffisant doivent être posés sur la route jusqu'à *Sainte-Menehould*, où nous reprendrons la poste. Mais, Messieurs, quand j'ai pris mes mesures pour assurer ma fuite, je ne comptais pas sur vous. Démonter mes gens pour vous donner leurs chevaux, ce serait fort inconsidérément affaiblir notre escorte. Heureusement ma chaise est grande et commode; vous voudrez bien y monter tous deux, et moi je me charge de la mener; je serai votre postillon.

M. du Portail se fit presser, et finit par accepter. Je dis tout bas à Derneval que j'allais me trouver dans un étrange embarras : Mon ami, vos prétendus frères sont si jolis! je crains surtout leurs voix douces et les tendres distractions de Sophie : M. du Portail ne pourra long-temps s'y méprendre. Derneval, recommandez à nos deux amies de dormir bien profondément. quand M. du

Portail et moi, nous prendrons place dans la voiture. Il n'y a que ce moyen-là; une imprudence serait si dangereuse, que c'est le cas de se sauver par une impolitesse.

Tout se passa comme Derneval nous l'avait fait espérer. Nous trouvâmes un relais à quelque distance d'Épernay. Quelle émotion j'éprouvai, quand je me vis placé dans la chaise de poste vis-à-vis de ma Sophie. Sophie paraissait dormir, mais de mes genoux je pressais les siens qui répondaient à ce doux appel, et quelques soupirs à peine étouffés m'annonçaient encore que ma jolie cousine veillait pour son amant.

Ces deux jeunes gens sont les frères de M. Derneval? me dit Lovzinski, très-étonné. — Il l'assure, au moins. M. du Portail ne me fit pas alors d'autre question : je remarquai seulement qu'il ne regarda plus Dorothée, et qu'il ne cessa de considérer ma Sophie, qui, plus tranquille depuis que j'étais près d'elle, s'endormit réellement en feignant de dormir.

Après une demi-heure de silence, M. du Portail me dit qu'il ne croyait pas être avec les frères de Derneval. Je répondis tranquillement : Ni moi non plus. — Comment! vous me disiez.... — Oui, parce qu'il me l'avait dit; je ne connais pas ses frères, moi. — Hé bien! Faublas, il y a du lou-

che dans cette aventure. — Ma foi, je le crois. — Faublas.... ce sont des femmes déguisées. — D'honneur, Monsieur, je le parierais comme vous.

M. du Portail se tut, et, pendant un quart-d'heure encore, il regarda ma Sophie avec une attention toujours plus marquée. Enfin il me montra Dorothée, et me dit : Celle-ci est jolie; mais celle-là... (Il me montrait ma jolie cousine, et ses yeux s'animaient.) — Est mieux, n'est-il pas vrai? — Beaucoup mieux.... Et puis sa figure!.... (La voix de M. du Portail s'altérait.) — Est charmante, qu'en dites-vous? — Oh! oui..... charmante!.... sa figure!.... (Il poussa un long soupir, et n'acheva pas.)

Les yeux toujours attachés sur mon amante, M. du Portail resta plongé dans une profonde rêverie, jusqu'au moment de notre arrivée à *Sainte-Menehould*. Là, tandis que le maître de poste faisait atteler, et tâchait de persuader à nos gens que ses rosses étaient d'excellens chevaux, M. du Portail aborda Derneval, et d'un ton préoccupé, lui demanda si les deux dames qui dormaient encore dans la chaise étaient ses parentes. Puisque leur déguisement n'a pu vous tromper, répondit Derneval, étonné comme moi de cette question au moins indiscrète, il faut

vous dire, Monsieur, que l'une est ma femme, et l'autre... ma sœur, ajouta-t-il en me regardant. Votre sœur, laquelle des deux, Monsieur, reprit M. du Portail. — Celle qui est de ce côté-ci. (Derneval montrait ma Sophie.) Monsieur, vous avez une sœur bien intéressante ! sa figure !.... Monsieur, je vous félicite d'avoir une telle sœur.

Ma surprise augmentait à chaque mot que disait M. Portail. Je ne sais s'il s'en aperçut; mais il me tira un moment à l'écart. Il me dit : Faublas, admirez le pouvoir prodigieux d'une grande passion qui survit à son objet. L'aimable sœur de Derneval m'intéresse singulièrement, et savez-vous pourquoi? C'est qu'en la voyant, j'ai cru revoir l'épouse que je pleure tous les jours. Oui, mon cher Faublas, au premier coup-d'œil, je me suis dit : Voilà Lodoïska ! je me le suis dit encore lorsque j'ai détaillé avec plus d'attention tous les traits de cette figure à la fois belle et jolie. Oui, mon ami, telle vous aurait paru la fille de Pulauski, lorsque, sous des habits d'homme, elle fuyait avec son père et son époux les Russes persécuteurs. Un peu moins jeune, mais non moins belle, était alors Lodoïska : Lodoïska tout entière respire dans cette charmante personne.

J'écoutais M. du Portail avec un plaisir secret. Persuadé qu'il cherchait à se tromper lui-même

sur la nature des sentimens qu'il éprouvait, je ne pouvais m'empêcher de plaindre intérieurement un homme sensible, que son âge et son expérience défendaient mal contre les charmes dangereux d'un amour naissant; et pourtant je m'applaudissais de l'excès de mon bonheur, qui sans doute me susciterait mille rivaux.

Cependant on n'attendait plus que nous; le jour baissait, nous courûmes toute la nuit. Le lendemain, à huit heures du matin, nous entrâmes dans *Luxembourg*. Nous descendîmes à la première auberge. Pendant la courte collation que nous y fîmes, M. du Portail prodigua à ma jolie cousine les complimens les plus flatteurs. Il ne sentit qu'il avait besoin de repos qu'au moment où nos amies, fatiguées d'un voyage si long pour elles, témoignèrent le désir de se retirer. Derneval s'était occupé avec l'hôte du soin de nous faire préparer quatre chambres, une pour les deux dames, les deux nôtres contiguës à la leur, celle de M. du Portail tout au fond du corridor.

Derneval prit la main de Dorothée; Lovzinski, plus prompt que moi, s'empara de celle de Sophie; il conduisit mon amante jusqu'à la porte de la chambre préparée pour elle, et soupira, en se retirant dans celle qu'on avait réservée pour lui. Dès que nous le crûmes endormi, Derneval et

moi nous entrâmes dans la chambre de nos épouses. Dorothée venait de se mettre au lit; Sophie, encore habillée, écoutait en pleurant quelques mots de consolation que lui adressait son amie. Derneval me dit tout bas de l'emmener. Viens, ma Sophie, viens; laissons ces amans ensemble, ils ont, comme nous, mille choses à se dire. Je la pris dans mes bras et la portai dans ma chambre : quel doux fardeau pour un amant!

Il est donc vrai, me dit-elle en sanglotant, qu'une première faute entraîne toujours une faute plus grave! il est donc vrai qu'une fille malheureuse, trahie par son cœur, abusée d'un fol espoir, quand elle a commencé par hasarder quelques démarches inconsidérées, peut finir par violer ses devoirs les plus sacrés! Pourquoi suis-je venue si souvent à ce fatal parloir? Pourquoi vous ai-je reçu dans ce jardin plus fatal encore? Ah! je n'aimais pas la vertu, puisque je lui ai préféré mon amant! ah! j'ai mérité mon opprobre, puisque je m'y suis si légèrement exposée! — Sophie, que dis-tu, quelles horribles réflexions empoisonnent ton bonheur! — Mon bonheur!... Est-ce donc au sein des remords que je puis le goûter? — Sophie! dès ce soir, quelle que soit l'intention de M. du Portail, je pars avec toi pour Gorlitz; nous irons nous jeter

aux pieds de ton père... — Jamais, jamais je n'oserai me présenter devant lui. — Tu ne m'aimes donc pas? — Je ne t'aime pas! moi! Faublas, mon ami, Sophie, maintenant avilie à ses propres yeux, bientôt déshonorée aux yeux de sa famille entière, ta Sophie pourrait-elle supporter la vie, si son amour ne lui restait pas? Cher amant! cher époux! mon repentir t'offense! mes remords t'outragent! eh bien! pardonne-moi mes remords et mon repentir : va, dans ce moment même où ma conscience alarmée gémit, ah! je le sens bien, ma raison égarée, ma faible raison cède encore à ma passion fatale.

Sophie se jeta dans mes bras; un même lit nous reçut tous deux. Il était plus de midi quand nous nous endormîmes; un bruit affreux nous réveilla quelques heures après.

Ne vous en avisez pas, criait Derneval, je brûle la cervelle à quiconque ose entrer ici. Au moment même on m'ordonne d'ouvrir ma porte; j'entends, avec autant de surprise que d'effroi, la voix de mon père. Sophie tremblante se cache sous la couverture; je m'habille à la hâte et très-négligemment; j'ouvre ma porte. M. du Portail entre avec le baron de Faublas : Vos indignes projets sont donc remplis? me dit celui-ci; vous avez donc osé.... A l'instant même ceux qui frappaient

à la porte de Derneval, entrent dans ma chambre. Je reconnais madame Munich : Le voilà ! c'est lui ! dit-elle à un vieillard qui la suit. L'inconnu m'appelle infâme ravisseur, et met l'épée à la main. Je saute sur la mienne, je m'écrie : Quel est donc cet insolent étranger ? Le baron m'arrête, il me dit : Malheureux ! c'est un père qui vient chercher sa fille à Paris, le jour même que vous l'enlevez ! — Quoi ! Monsieur serait.... Le vieillard m'interrompt : Je suis le baron de Gorlitz.

A ce nom, Sophie jette un cri terrible ; elle écarte la couverture et les rideaux, se soulève avec effort, étend les bras vers son père et s'évanouit. Ainsi le crime est consommé ! s'écrie M. de Gorlitz à la vue de Sophie presque nue. M. du Portail a peine à retenir mon père qui m'accable de reproches. Le baron de Gorlitz me crie de me mettre en garde : Tu as déshonoré ma vieillesse, vil séducteur, je veux me venger ou mourir. Il dirige vers moi la pointe de son épée, je jette la mienne à ses pieds : Frappez, je ne me défendrai pas contre le père de Sophie ; mais plaignez votre fille, écoutez-moi, écoutez sa justification... Sophie se meurt, secourons-la. La secourir ! répond M. de Gorlitz ; que cent coups mortels me vengent et la punissent ! Il court à sa fille l'épée

haute; je me précipite sur lui, je le saisis au corps : Barbare ! prends ma vie, mais garde-toi d'approcher de Sophie, je la défendrais même contre son père... Monsieur, daignez m'entendre, votre fille est innocente, c'est moi qui l'ai perdue, je suis seul coupable.

Tandis que je m'efforce de fléchir M. de Gorlitz, tandis que M. du Portail essaie de calmer les fureurs de mon père, madame Munich prodigue à ma Sophie des secours inutiles. Sophie vient de pousser un long soupir et d'ouvrir les yeux; mais en voyant ceux qui l'environnent, elle est retombée dans un évanouissement plus profond.

C'est alors que Derneval, suivi de trois hommes armés, se précipite dans ma chambre : il demande fièrement de quel droit on vient troubler le repos des voyageurs. Et quel intérêt prenez-vous à nos querelles ? lui répond mon père sur le même ton. Je ne sais quelle réplique mon frère d'armes lui prépare; mais forcé de partager mon attention entre plusieurs objets également chers, je crie à Derneval : Mon ami, modérez-vous, voilà mon père, et voilà le père de Sophie. Derneval et ses gens se retirent, mais ils s'arrêtent dans le corridor.

Cependant M. de Gorlitz s'est assis; aux emportemens de sa colère a succédé tout-à-coup un

calme apparent; il garde un effrayant silence; d'un œil sec, il contemple tour-à-tour mon père, sa fille et moi. Je le crois livré au plus affreux désespoir, car je sais que les grandes douleurs sont muettes et n'ont pas de larmes.

Mon père s'approche et tâche de le consoler. Je vole à Sophie, que madame Munich veut rappeler à la vie. M. du Portail est au chevet de son lit; il n'a pas l'air moins ému, moins agité, moins tremblant que moi. En un instant je répète cent fois le nom de mon amante; à ma voix elle ouvre un œil mourant: Hélas! tu m'a perdue, me dit-elle; et ce reproche trop mérité, augmente pour moi l'horreur de cet affreux moment.

Mon père continue de dire à M. de Gorlitz ce qu'il croit le plus propre à calmer sa douleur. Celui-ci l'interrompt sans cesse par cette exclamation si cruelle: Elle n'est point ma fille! M. du Portail unit ses prières à celles de mon père; il dit à M. de Gorlitz: Du moins écoutez sa justification! il ne se peut guère que votre fille soit tout-à-fait innocente, mais peut-être est-elle excusable. Sous des dehors aussi intéressans, cache-t-on un cœur corrompu? Écoutez sa justification.

LE BARON DE GORLITZ.

Messieurs, je vous répète à tous deux qu'elle n'est point ma fille.

M. DU PORTAIL.

Mais...

LE BARON DE GORLITZ.

Elle n'est pas ma fille, sa gouvernante le sait bien ; madame Munich vous dira que j'avais adopté cette enfant pour lui donner une partie de mes biens. Elle avait à peine sept ans, quand mes collatéraux, avides et jaloux, tentèrent de l'empoisonner ; c'est pour cela que je l'ai fait élever en France.

M. DU PORTAIL, ému.

Elle n'est pas votre fille? Connaissez-vous ses parens?

LE BARON DE GORLITZ.

J'aurais pu les découvrir sans doute ; je ne les ai point cherchés : c'est un crime dont le ciel ne permet pas que je recueille le fruit.

M. DU PORTAIL, vivement.

Monsieur!...

LE BARON DE GORLITZ, avec humeur.

Monsieur, daignez me donner un moment d'attention.

Qu'on se figure l'inquiétude que j'éprouve pendant cette étrange explication. Sophie voudrait parler, sa faiblesse ne le lui permet pas; mais elle écoute péniblement. Son visage se couvre d'une paleur mortelle; une sueur froide coule sur son front décoloré.

Messieurs, continue le baron de Gorlitz, j'ai passé ma vie au milieu des armes. En 1771, je servais dans les armées russes, nous faisions la guerre à des Polonais révoltés.

M. DU PORTAIL.

A des Polonais! en 1771?

LE BARON DE GORLITZ.

Oui, Monsieur; mais vous m'interrompez à chaque instant.... Après une sanglante victoire remportée sur eux, je ne demandai pour ma portion d'un butin considérable, qu'un enfant alors âgé de deux ans à-peu-près.

M. DU PORTAIL, se levant et courant vers Sophie.

Ah! ma chère Dorliska!

LE BARON DE GORLITZ, le retenant.

Dorliska? c'est le nom que j'ai trouvé écrit au bas d'une miniature attachée sur sa poitrine!

M. DU PORTAIL tire promptement un portrait de sa poche.

Monsieur, voilà le pareil portrait... O ma fille! ma chère fille!

LE BARON DE GORLITZ, le retenant encore.

Votre fille! Monsieur, quelles sont les armes de votre maison?

M. DU PORTAIL montre son cachet.

Les voilà.

LE BARON DE GORLITZ.

C'est cela même; elle les porte gravées sous l'aisselle.

Sophie pousse un cri, recueille ses forces, tend les bras à M. du Portail ; Lovzinski l'embrasse et pleure.

Ah ! ma chère fille, tu m'es enfin rendue ! mais, hélas ! en quel lieu, dans quel état je te trouve ! quelle amère douleur empoisonne le moment le plus heureux de ma vie ! Dorliska ! sais-tu quelle était ta mère ? Ta mère brûla pendant plusieurs années d'un amour légitime et chaste ; amante vertueuse, elle fut digne de devenir épouse ; mère tendre, elle ne cessa de pleurer ta perte ; ton souvenir remplit ses derniers momens. Cherche partout ma chère Dorliska, ce furent les derniers mots que prononça Lodoïska mourante. Moi, depuis douze ans, je me suis occupé d'un soin si cher à mon cœur ; depuis douze ans, je n'ai pas imaginé de plus grand bonheur que celui de retrouver ma fille adorée... Hélas ! et quand je la tiens dans mes bras, je gémis sur elle et sur moi !... O ! la plus sage des épouses ! ô ! la plus respectable des mères ! Lodoïska, tes mânes fidèles errent sans doute autour de nous. Que tu dois plaindre Dorliska séduite, maintenant au pouvoir d'un ravisseur ! que tu dois plaindre Lovzinski, devenu, par un destin bisarre et cruel, le complice de l'enlèvement de sa fille, le témoin de son déshonneur !

M. du Portail se jette dans un fauteuil; sa fille éperdue oublie qu'elle est presque nue; elle se précipite hors de son lit et tombe aux pieds de son père. Madame Munich, attentive, saisit la *courte-pointe*, dont elle enveloppe Sophie. Celle-ci s'écrie :

Ah! vous êtes mon père, mon cœur me le dit, votre générosité me le prouve, vous daignez reconnaître une fille indigne de vous.

M. du Portail repousse sa fille, il détourne le visage : Cruelle enfant! lui dit-il.

Sophie tient une de ses mains, je m'empare de l'autre, je me jette aux genoux de Lovzinski.

Monsieur, votre douleur me tue! je ne suis plus heureux puisque vous souffrez; mes fautes deviennent plus graves, puisqu'elles coûtent des larmes à mon ami, à l'ami de mon père, au père de ma Sophie! Lovzinski, vous êtes outragé; mais que votre colère retombe toute entière sur celui qui l'a méritée... Votre fille est innocente, votre fille... si vous saviez dans quels piéges elle fut attirée, combien de temps elle résista à la séduction; par combien de combats elle m'a fait acheter ma coupable victoire!... Lovzinski, votre fille est innocente; lavez vos affronts dans mon sang... ou plutôt, vous qui portez un cœur sensible et tendre, vous qui connaissez le pouvoir

d'un amour vif et mutuel, vous qui savez combien les passions peuvent égarer un jeune homme ardent, une fille abusée; Lovzinski, ne soyez pas inexorable, ayez pitié de notre âge, excusez-la... pardonnez-moi; d'un mot vous pouvez réparer nos erreurs et légitimer nos faiblesses; conduisez-nous aux pieds des autels : là, je répéterai les sermens qui m'unissent à ma Sophie; là, vous retrouverez votre Dorliska.

Mon père joint ses prières aux miennes; M. du Portail paraît ému, il se tait pourtant; mais on voit qu'il médite sa réponse. Enfin il embrasse sa fille avec un mouvement passionné; il me regarde sans colère, et d'un ton calme, il demande que tout le monde se retire, qu'on le laisse passer le reste de la soirée avec sa fille.

Le lendemain, j'épousai Dorliska.

FIN DE LA PREMIÈRE ANNÉE.

SIX SEMAINES

DE LA VIE

DU CHEVALIER

DE FAUBLAS.

L'AUGUSTE cérémonie s'achevait. Dans un discours qui m'avait paru long, l'éloquent ministre venait de nous recommander des vertus que je ne croyais pas difficiles. Sophie me nommait son époux; ma bouche répétait à Sophie un serment qu'avouait mon cœur, lorsque la voûte sacrée retentit d'un cri lamentable et perçant.

Chacun se retourne effrayé. Déjà, loin des spectateurs étonnés, s'est élancé vers les portes du temple un jeune homme dont je n'aperçois plus que l'uniforme bleu.

On l'a vu, quelques instans auparavant, entrer précipitamment, brusquement fendre la foule, s'approcher de l'autel avec la plus grande agitation. Ses regards sont tombés sur Sophie; d'une voix plaintive il a dit : *C'est donc elle!* et puis il a poussé ce long gémissement dont mon cœur s'est ému. Inquiet et curieux, je veux voler à lui; mon père s'y oppose et m'arrête; mais mon généreux ami, mon cher compagnon d'armes et d'amour, Derneval, plus libre et moins alarmé que moi peut-être, Derneval court aussitôt sur les traces de l'inconnu.

C'est pendant le tumulte momentané, causé par cet événement étrange, que Sophie se penche à mon oreille, et me dit en tremblant: *Oh! mon ami, prends garde à moi.*

J'allais lui répondre, j'allais l'interroger quand M. du Portail, un moment distrait dans le trouble général, mais apparemment aussitôt rappelé par le mouvement qu'il a vu faire à sa fille, vient reprendre auprès d'elle la place que peut-être il se repent d'avoir un instant quittée. Je le vois lancer un regard sévère sur ma timide épouse, qui baisse les yeux en pâlissant. Une foule de réflexions cruelles tourmente mes esprits, dans le court espace de temps qu'emploie le ministre pour terminer la cérémomie.

Quoi! Derneval, mon ami, quoi! si tôt de retour!... Hé bien! ce jeune homme, le connaissez-vous? Quel est-il? que veut-il? que vous a-t-il dit? — Mon cher Faublas, ses gens lui tenaient dans le cloître un cheval tout prêt; il était au bout de la rue avant que je fusse à la porte du temple. — Et vous ignorez ce qu'il est devenu? — Mon ami, il courait au galop, et j'étais à pied : à tout hasard je me serais volontiers jeté dans la voiture qui a conduit madame de Faublas ici; mais l'indocile cocher n'a pas voulu marcher. — Derneval, vous ne savez pas combien j'ai d'inquiétude...... Promettez-moi de ne pas nous quitter aujourd'hui, ne partez que demain. — Demain? Si, dès aujourd'hui, mes persécuteurs?...... — Je crois vos dangers possibles, mais les miens sont peut-être inévitables. Depuis la terrible scène d'hier, depuis que le baron de Gorlitz et madame Munich sont partis, Lovzinski s'est emparé de sa fille, de sa fille que je n'ai revue qu'aujourd'hui, que je n'ai revue qu'à l'autel. A peine a-t-on daigné souffrir que je lui adressasse un mot; toute réponse lui semblait interdite; ce n'est qu'aux pieds de l'Éternel qu'elle a pu me renouveler sa foi, ce n'est qu'à ma femme qu'on m'a permis de jurer que j'adorerais toujours mon amante! Derneval, examinez Lovzinski, remarquez son visage som-

bre et soucieux, son regard observateur et défiant; lui trouvez-vous cet air de satisfaction que montre toujours un bon père qui donne à sa fille l'époux désiré? A-t-il, dites-moi, le maintien noblement orgueilleux d'un homme offensé qui pardonne?... Et ma chère Dorliska, ma jolie cousine, ma belle Sophie! quelle impression de tristesse profonde je vois sur cette figure céleste, que devrait embellir l'idée d'un bonheur suprême, aujourd'hui légitime!... Et dans ses yeux obscurcis, une larme qu'elle s'efforce de retenir!..... Qui peut donc altérer sa félicité? qui peut lui faire d'un jour d'allégresse un jour de tourment? Quelle crainte ou quel regret?.... Ce jeune homme, d'où la connaît-il? que venait-il faire ici?... Un affreux soupçon déchire mon cœur.... mais non, Sophie ne peut me trahir. Elle va donc succomber victime d'une trahison! *C'est donc elle!* a dit l'inconnu; *Prends garde à moi*, m'a dit Sophie. Mais comment la défendre? quels sont nos ennemis? à quels périls faut-il me préparer? Derneval, je vous en conjure par notre confraternité, ne m'abandonnez pas dans des circonstances aussi critiques. Si vous me quittez, je suis perdu. Une obscurité profonde couvre les desseins de nos ennemis; une incertitude affreuse enchaîne toutes mes facultés. Comment prévenir des complots que

j'ignore? Et dans la foule des malheurs que je pressens, comment deviner celui qui peut m'accabler?

Je n'entendis pas la réponse de Derneval, car Sophie, toujours accompagnée de son père, regagnait déjà les portes du temple. Mon ami, ne venez-vous pas, me dit-elle? Il y avait dans son regard tendre une expression de douleur si forte! il y avait dans l'inflexion de sa voix douce une altération si marquée, que je sentis s'accroître encore mon inquiétude mortelle.

Nous arrivons dans le cloître. Est-ce par distraction ou par incivilité que Lovzinski, sans prendre garde ni à Dorothée, ni à mon père, fait monter sa fille la première et se place aussitôt à côté d'elle? Pendant que je me fais cette question, Lovzinski ferme la portière; et le cocher déjà prêt, donne aux chevaux de grands coups de fouet. La voiture, rapidement emportée, est à plus de cinquante pas de distance avant qu'aucun de nous soit sorti de la profonde stupéfaction où le jette cette fuite imprévue. Le premier, je me réveille; plus prompt que l'éclair, je m'élance. La grandeur de la perte que je puis faire, l'espérance de recouvrer l'inappréciable bien qu'on m'enlève, ajoutant à ma légèreté naturelle des forces extraordinaires, je me sens une vigueur plus qu'humaine : bientôt j'atteindrai la voiture,

bientôt j'arracherai ma femme à son ravisseur.... Mais, hélas! Derneval et mon père sont, trop tôt pour moi, revenus de leur étonnement, et leur activité bruyante va me devenir plus funeste que la funeste immobilité dans laquelle je les ai laissés. Tous deux ils me suivent de loin, en criant de toutes leurs forces, *arrête!* Moi, je cours si vite que je ne puis crier. Plusieurs soldats viennent à passer; en me voyant seul et silencieux brûler le chemin dans mes élans rapides, ils s'imaginent que c'est moi qu'on poursuit. Tout d'un coup le cercle est fait et me voilà environné : je veux m'expliquer, je parle français à des Allemands(1)! Désolé de n'être pas compris et de perdre en vains discours le temps si précieux, j'essaie de forcer la barrière; mais que peut un homme contre dix? Ma résistance ne fait que les irriter; ils me maltraitent. Ce n'était rien que des coups, je les sentais à peine; mais j'entendais le bruit sourd que faisait la voiture déjà beaucoup plus éloignée; et chaque tour de roue était un coup de poignard pour mon cœur. Tout en me débattant, je jette sur la route un regard douloureux; dans le lointain je distingue à peine un faible nuage de pous-

---

(1) Il y avait alors dans Luxembourg une garnison de sept à huit mille hommes des troupes de l'empereur.

sière. Alors, saisi d'un mortel désespoir, je sens expirer mon courage et s'anéantir mes forces; alors se fait dans toute la machine ébranlée la plus prompte et la plus affreuse des révolutions... Je tombe sans connaissance aux pieds des barbares qui m'ont arrêté, aux pieds de mon père et de mes amis, qui ont enfin pu me rejoindre. Je tombe... Ah! Sophie, mon ame te suit!

Malheureux chevalier! quand tu revins à toi, où étais-tu?

Sur un lit de douleur. Le baron veillait à mon chevet, qu'il baignait de ses larmes. *Sophie* fut le premier mot que je prononçai, quand je recouvrai ma raison. Voyez comme sa tisane a déjà fait son effet, dit un petit homme que j'aperçus derrière le baron; voilà l'accès passé, il entre demain dans son quatrième jour. — Quoi! Monsieur, je ne suis ici que depuis trois jours? Quoi! mon père, il n'y a que trois jours qu'ils m'ont arraché Sophie? Oui, mon ami, me répondit-il en sanglotant, trois jours se sont écoulés depuis que ton père désolé attend que tu le reconnaisses et que tu le nommes. — Ah! pardon, cent fois pardon... Mais vous ne savez pas, vous ne pouvez pas concevoir quel énorme fardeau pèse sur mon cœur, combien je me sens accablé du poids de mon infortune. — Tel est, mon fils, l'effet ordi-

naire des passions qui égarent la jeunesse insensée. Elles ont d'abord amolli ton ame au sein des plaisirs, maintenant elles te livrent sans force aux coups de l'adversité. A Dieu ne plaise que je veuille aujourd'hui te reprocher tes fautes ! le sort t'en a trop cruellement puni. Tu as besoin d'un appui, ce sont des secours que je prétends te donner. Mon fils, entends ma voix gémissante, recueille mes consolations paternelles ; écoute un ami tendre qui souffre de tes maux, un père alarmé qui frémit pour lui-même en tremblant pour toi. Ta Sophie t'appartient, nul ne peut t'en priver. Du Portail, en la conduisant au temple, a perdu tous ses droits sur elle. Mon ami, nous la chercherons. En quelque lieu que nous la puissions découvrir, je te promets de ne rien négliger pour la tirer de sa retraite ; je te promets de te rendre ta femme. Toi, mon ami, rappelle ton courage, ouvre ton cœur à l'espérance, prends pitié de ma peine extrême, et rends-moi mon fils. Oui, qu'il continue sa tisane, interrompit le petit homme, et nous le guérirons. — Mon père, je vous devrai deux fois la vie. Et moi, Monsieur, reprit le petit homme, croyez-vous ne me rien devoir ? Comptez-vous pour rien les boissons que depuis ce matin je vous administre ? — Mon père, sait-on au moins ce qu'elle est devenue ? — Mon

ami, Derneval et Dorothée sont partis avant-hier, et m'ont promis de faire des recherches. Messieurs, dit encore le petit homme, voilà un entretien qu'il faut finir. Nous guérirons ce jeune homme-là, puisqu'il parle déjà raison; mais qu'il se taise, et qu'il continue sa tisane. Demain tout ira bien, et nous pourrons le faire transporter. Le petit homme, en parlant ainsi, alla remplir une énorme tasse, et, me l'apportant d'un air de triomphe, m'invita doucereusement à avaler le breuvage consolateur. Un amant jeune et vif, à qui l'on vient offrir un verre de tisane quand il demande sa maîtresse enlevée, peut bien ressentir un mouvement d'impatience et n'être pas exactement poli. Je pris le vase avec promptitude, et je le vidai lestement sur la tête pointue de mon Esculape. L'épais liquide, découlant le long de sa face oblongue, inonda aussitôt son maigre corps. Ah! ah! dit froidement le petit homme en épongeant sa ronde perruque et son habit court, il y a encore du délire! Mais, monsieur le baron, que cela ne vous inquiète pas. Qu'il continue sa tisane, seulement ayez soin de la lui donner vous-même, parce que, comme vous êtes son père, il n'osera pas vous la jeter au nez.

Le meilleur médecin est celui qui, connaissant nos passions, sait les flatter, quand il ne

peut les guérir. Aussi les promesses du baron préparèrent mon rétablissement, bien plus efficacement que ne l'aurait pu faire la tisane du petit homme. Dès le lendemain je me sentais mieux; je fus transporté comme on me l'avait annoncé la veille. Nous allâmes au village de *Hollrisse*, situé à deux lieues de Luxembourg, occuper une maison bourgeoise que mon Esculape venait d'acquérir tout récemment. On avait conseillé cette retraite au baron. La tranquillité du lieu, sa gaîté champêtre, le charme de la campagne, les travaux de la saison, tout m'y offrirait, avait-on dit, de consolantes distractions ou des occupations utiles. Je pourrais, sans aucun danger, respirer un air salubre, et prendre un exercice modéré dans un grand jardin. Mon père aussi avait pensé que nous serions beaucoup mieux cachés dans un village obscur. A la précaution peut-être surabondante du changement de lieu, il avait ajouté la précaution, sans doute plus nécessaire, du changement de nom. On l'appelait M. *de Belcourt;* je me nommais M. *de Noirval*. Le valet-de-chambre du baron et mon fidèle Jasmin composaient notre domestique. Mon père avait envoyé le reste de ses gens sur diverses routes, avec la double commission de chercher Lovzinski, et de veiller à ce que nous ne fussions pas inquiétés.

En arrivant dans le nouveau domicile qu'il nous avait choisi, M. de Belcourt visita toutes les chambres, pour m'y faire donnner celle qu'il jugerait la plus commode et la plus tranquille. M. Desprez (c'est le nom du médecin, nous fit remarquer un petit pavillon entre cour et jardin. Il nous dit qu'il y avait au premier étage trois chambres fort gaies, mais que le dernier propriétaire s'était vu forcé d'abandonner, à cause des revenans. Noirval, répondit mon père en souriant, ne craint pas les esprits : il a maintenant ses pistolets; quand il se portera mieux, il aura son épée. On me mit donc en possession d'une des trois pièces; Jasmin s'empara gaîment de l'une des deux autres, et promit de garder encore la troisième contre les esprits. M. de Belcourt alla prendre son logement dans le corps-de-logis plus considérable, situé sur la rue.

La nuit vint, les esprits ne vinrent pas; ils me laissèrent tout entier à mes réflexions douloureuses. O ma jolie cousine ! ô ma charmante femme ! que je versai de pleurs en songeant à vous !

Où son père l'avait-il conduite ? Pourquoi me l'avait-il enlevée ? Quelle raison assez puissante avait pu porter à cette extrémité si dangereuse Lovzinski, naturellement compatissant et doux, Lovzinski dont le cœur avait éprouvé l'irrésisti-

ble empire d'une grande passion, vainement contrariée? L'inconsolable époux de Lodoïska devait-il être un père cruel? D'ailleurs, un prompt hymen n'avait-il pas réparé ce qu'il appelait mes égaremens? que pouvait exiger de plus l'honneur de sa maison, involontairement compromis? Enfin, n'était-ce pas à mes fautes même qu'il devait le bonheur inespéré d'avoir retrouvé son adorable fille? Et l'ingrat osait me la revir! et le barbare ne craignait pas de l'immoler!... Oui, sans doute, de l'immoler! Accablée de ce coup affreux, Dorliska, l'infortunée Dorliska... O ma Sophie! si déjà tu n'es plus, du moins, en me donnant ta dernière pensée, tu auras emporté le juste espoir de n'être pas long-temps survécue. Va, je ne tarderai pas à l'accomplir. Bientôt, loin d'un monde jaloux, loin des pères dénaturés, libre de l'insupportable fardeau des tyranniques bienséances, affranchi du joug odieux des préjugés persécuteurs, j'irai, satisfait et tranquille, me réunir à mon épouse heureuse et consolée; bientôt au sein d'une inaltérable paix, dans l'Élysée promis aux vrais amans, nos ames, plus intimement rapprochées, s'enivreront des délices d'un éternel amour.

Ainsi, dans le calme des nuits, ma douleur se nourrissait des idées les plus propres à l'augmenter. Le jour m'apportait quelque repos. Mon père,

toujours levé avec l'aurore, ne se lassait pas de me répéter ses promesses ; il me parlait des moyens qu'il comptait employer avec moi pour retrouver ma femme; et, ne paraissant pas douter de leur succès, il me défendait de mon désespoir. Par un de ses décrets immuables et bienfaisans, la nature a voulu que la crédulité naquît de l'infortune. Rarement l'espérance abandonne un mortel malheureux ; et plus ses maux sont grands, plus aisément on lui persuade qu'il vont bientôt finir.

Quelquefois agité d'un soupçon inquiétant, je demandais à mon père ce qu'il pensait de ce jeune homme, dont je croyais encore entendre le lamentable cri. M. de Belcourt ne savait que me répondre, quand je le priais de me dire comment cet inconnu avait pu nous suivre à Luxembourg, quel dessein l'y amenait, en quel temps il avait connu Sophie, et pourquoi Sophie ne m'avait jamais parlé de lui.

Quelquefois aussi, reportant ma pensée moins triste sur cette foule d'événemens qui avaient rempli ma seizième année, je me plaisais à donner quelques souvenirs à cette intéressante beauté, par qui le commencement de ma carrière, semé de tant de fleurs, m'avait été si doux. Pauvre marquise de B*** ! qu'est-elle devenue !... Peut-être

enfermée, peut-être morte !... Lecteur équitable, je m'en rapporte à vous; pouvais-je, sans ingratitude, refuser quelques larmes au sort de cette femme malheureuse, seulement coupable de m'avoir trop aimé ?

Je ne dois point oublier de dire que mon cher docteur aussi, M. Desprez, continuait à me donner de salutaires distractions. Tous les matins il me demandait si quelque revenant ne m'avait pas tourmenté; tous les soirs il me recommandait de continuer l'*excellente tisane;* mais quoique je l'en priasse instamment, il ne voulait jamais me la donner lui-même. J'étais étonné que mon père m'eût choisi cet étrange Esculape, qui ne croyait qu'à sa tisane et aux revenans. Voici ce que m'apprit M. de Belcourt à qui j'en parlai. Le plus habile médecin de Luxembourg, d'abord consulté sur mon état, m'avait ordonné les remèdes et le régime nécessaires; M. Desprez, instruit qu'on avait arrêté de conduire le malade à la campagne, dès que le transport pourrait se faire sans danger, était venu, dès le troisième jour, offrir à mon père ses services et sa maison. Le premier médecin, en applaudissant au choix du lieu qu'il connaissait, avait rejeté la concurrence humiliante et dangereuse d'un moderne confrère, qu'il ne connaissait pas. M. de Bel-

court, pour mettre les rivaux d'accord, avait accepté les soins de l'un et la maison de l'autre.

C'était le médecin connu de Luxembourg qui me gouvernait ; l'ignoré docteur de *Hollriss* n'avait d'autre mérite que celui de nous louer sa maison fort cher. J'étais le maître de craindre ses revenans ; mais je n'avais rien à redouter de ses ordonnances.

Plus de huit jours cependant s'étaient passés, lorsque enfin nous reçûmes des nouvelles encourageantes. Dupont, celui de nos domestiques que mon père avait envoyé sur la route de Paris, écrivit qu'en sortant de Luxembourg, il avait appris à la première poste, qu'on venait d'y donner des chevaux à un homme d'un âge mûr, accompagné d'une jeune fille éplorée. Dupont, ne doutant pas que ce ne fût ma femme et mon beau-père, les avait suivis de près jusqu'aux environs de Sainte-Menehould, où malheureusement il s'était démis la cuisse en tombant de cheval. Cet accident l'avait empêché de nous faire passer plus tôt l'intéressant avis qu'il nous donnait.

M. de Belcourt, habile à saisir tout ce qui pouvait flatter mon espérance, ne manqua pas de m'observer que désormais l'objet de nos recherches, devenu plus facile, se trouvait circonscrit dans l'étendue du royaume, ou plutôt dans l'en-

ceinte de la capitale. M. du Portail, ajouta-t-il, a bien senti qu'il pouvait, sans courir un grand danger, retourner à Paris, où on le connaît peu; et qu'en supposant que nous parvinssions à découvrir sa retraite, nous n'oserions l'y venir troubler. Je l'oserai, m'écriai-je avec transport, je l'oserai, mon père, et bientôt j'embrasserai ma Sophie.

Le même jour, vint une lettre de M. de Rosambert, à qui M. de Belcourt, depuis notre changement de demeure et de nom, avait fait passer les détails de ma funeste aventure. Le comte, toujours caché dans l'asile qu'il s'était choisi, se portait déjà beaucoup mieux, et comptait venir bientôt nous joindre et me consoler. Il avait envoyé au couvent savoir des nouvelles d'Adélaïde, que notre absence inquiétait beaucoup et chagrinait davantage. Le marquis n'était pas mort; Rosambert ne disait pas un mot de madame de B***. Le silence qu'il affectait sur le compte d'une femme trop malheureuse et trop aimable, dont il ne pouvait douter que le sort incertain ne dût exciter au moins ma vive curiosité, me parut étrange. Je ne fus pas moins surpris qu'il ne m'eût pas écrit en même temps qu'à M. de Belcourt; mais, en y réfléchissant plus mûrement, je devinai que mon père, pour le moment peu curieux de me

voir occupé de cette correspondance, interceptait ses lettres.

Si, dans les nouvelles que je venais de recevoir, il n'y avait rien d'assez positif pour me rassurer entièrement, j'y trouvai du moins de quoi me tranquilliser un peu. Ma convalescence commença. Le petit docteur contestait à l'amour et à la nature le mérite de cette prompte cure, pour en attribuer tout l'honneur à la funeste tisane si rarement bue. Une chose seulement lui faisait croire que quelque divinité propice veillait sur nos destinées : les revenans ne m'avaient pas encore tourmenté depuis que nous habitions notre nouvelle demeure ! M. Desprez me parlait si souvent de ses revenans, qu'enfin je le priai de vouloir m'apprendre ce qui pouvait donner lieu à cette éternelle plaisanterie. Aussitôt, d'un ton très-sérieux, il commença ce triste récit:

Une petite métairie, dont le fermier s'appelait Lucas, existait jadis sur le terrain même où nous sommes, à la place de ce petit corps-de-logis, qui par conséquent n'existait pas. — Votre conséquence est frappante, M. Desprez. — Lucas adorait sa femme Lisette, et Lisette adorait son mari Lucas. Si Lucas n'avait jamais aimé que Lisette, peut-être que Lisette aurait toujours aimé Lucas. — Hé bon dieu, M. Desprez, que de Lisette et

de Lucas ! — Monsieur, puis que je conte une histoire, il faut bien que je nomme les personnages. — Vous avez raison, docteur, et ne vous gênez pas. — Je vous ai déjà fait entendre, fort adroitement, que Lisette et Lucas étaient mariés ensemble. A présent je crois devoir vous prier de remarquer que, pour qu'un mariage soit heureux, il faut que les époux fassent bon ménage. — Excellente remarque ! M. Desprez. — Et pour que les époux fassent bon ménage, il est nécessaire qu'ils aient des goûts d'espèce semblable, et des humeurs de qualité pareille. — Bravo, docteur. — Or, je vous ai dit que Lucas aimait autre chose que sa femme. — Ah ! M. Desprez, que vous contez bien ! — N'est-il pas vrai que je n'oublie rien ? — Et vous vous répétez, de peur qu'on n'oublie. — C'est qu'il faut être clair, Monsieur. Or donc, cette autre chose, que Lucas aimait autant et peut-être plus que sa femme, c'était le bon vin du pays, à trois sous la pinte, *mesure de Saint-Denis;* et ce goût différent que la femme avait, c'était celui de l'eau de la fontaine; car elle ne pouvait souffrir le jus de la treille. — Comment, docteur, de la poésie ! — Quelquefois je m'en mêle, Monsieur. Il y avait dans le goût de Lucas cet inconvénient, que le vin, échauffant les fibres irritables de son estomac, portait aux fibres chauds de son

cerveau, brûlé des vapeurs âcres, qui faisaient qu'il était grossier, méchant et brutal, quand il avait bu. — Voilà, permettez-moi de vous le dire, docteur, une définition presque digne du *Médecin malgré lui*. — Vous m'offensez, Monsieur; moi, je le suis devenu malgré tout le monde; mon génie médical m'a entraîné... Et dans le goût tout différent de Lisette, il y avait cet autre inconvénient tout contraire, que l'abondance d'eau noyant ses viscères relâchés; délayant trop ses alimens mal cuits, détruisant enfin le ton des ressorts, troublait les digestions, préparait un mauvais chyle, causait les malaises, les insomnies, les bâillemens, l'ennui, et portait aux membranes affaiblies de sa petite cervelle cette humeur tenace et mordicante, qui fait que les petites femmes qui ne boivent que de l'eau, sont, en général, criardes, entêtées et revêches. Or, vous voyez bien, Monsieur, qu'il aurait fallu fondre ensemble ces deux goûts extrêmes et différens, pour n'en composer qu'un seul et même appétit bien ordonné. Il aurait fallu que Lisette mît un peu de vin dans son eau, que Lucas mît beaucoup d'eau dans son vin, parce que le tempérament du mari et le tempérament de la femme auraient bientôt sympathisé par un juste milieu; parce que leurs humeurs se seraient trouvées parfaitement

d'accord; parce que.... parce que.... — Ne vous tourmentez pas, docteur, je devine le reste. — Il demeure donc prouvé, Monsieur, que, si les choses avaient été réglées de la manière que je viens de vous expliquer, il ne serait point arrivé à ce malheureux époux la funeste catastrophe dont il me reste à vous entretenir. — Voyons, docteur, la catastrophe. — C'était, Monsieur, l'an 1773, le vendredi 13 octobre, à huit heures treize minutes du soir. Je vous observerai, en passant, que le concours de plusieurs nombres treize est toujours fatal. — J'en faisais tout bas la remarque, M. Desprez. — On achevait alors la vendange, parce que les vignes avaient mûri tard cette année. Lucas, en sortant de la cuve, où il venait de fouler le raisin, avala treize pleins verres de vin nouveau. Quand il rentra dans la ferme, ce n'était plus un homme, c'était un diable. Malheureusement sa femme Lisette avait mangé à son dîné une petite omelette aux rognons de treize œufs, et n'avait bu que de l'eau. La digestion s'était faite péniblement. Lisette, en voyant Lucas un peu gris, bâilla, fit la grimace, et tint un propos aigre. Lucas répondit par un geste menaçant et par un gros mot. Dans un petit moment d'humeur, Lisette jeta treize assiettes à la tête de Lucas. Lucas, dans un premier mouvement, assomma

Lisette de treize coups de broc. Quand il la vit morte, il sentit qu'il l'aimait. Il se jeta comme un désolé sur le *cadavre*, et lui demanda pardon de l'avoir *tuée*. Hélas! s'écriait-il piteusement, voilà pourtant la première fois que cela m'arrive! Enfin il se releva d'un air réfléchi, alla droit à sa cuve, les bras croisés, et s'y insinua tout doucement la tête la première. On l'en retira au bout de treize secondes, il était dejà mort et noyé. — Ah! docteur, la belle et longue histoire! — Je ne la fais pas, Monsieur, c'est la *traduction* du pays. Mais apprenez les suites. La justice indignée, prit connaissance de l'affaire; elle s'empara du corps de Lucas, qui, très-heureusement pour lui, n'avait plus d'ame; elle le fit pendre par les pieds. On rasa la ferme, et le terrain fut mis à l'encan. Celui qui l'acheta s'en trouva mal; il n'osa jamais habiter ce petit corps-de-logis; et la raison, la voici : tous les ans, dans le temps des vendanges, quelquefois plus tard, il se fait ici un changement affreux. La nuit vient, le ciel *pâlit*, la terre *frissonne*, les élémens *sont en convulsion*, le corps-de-logis saute sur ses fondemens, le toit semble danser, les murs paraissent rouges de sang ou de vin; il se fait dans l'intérieur un horrible charivari; on croit entendre le cliquetis des assiettes et le choc des brocs; on croit entendre

les gémissemens d'une morte et les cris d'un noyé! — M. Desprez, la belle histoire! Ah! je vous en supplie, ne la contez plus à personne, réservez-m'en l'exclusive propriété; je veux, quand je serai de retour à Paris, en faire pour l'Opéra-Comique un joli drame bien réjouissant. J'aurai soin, pour satisfaire tout le monde, d'intercaler dans chaque scène deux ou trois ariettes, en vers presque rimés; je retiendrai votre manière, M. Desprez, et je n'écrirai pas plus mal que vous ne racontez. Si l'ouvrage est applaudi, s'il commence ma réputation, je tâcherai, chaque année, de traiter aussi heureusement deux ou trois sujets de cette force-là. Alors les musiciens, qui jugent toujours si bien, s'arracheront mes poëmes; les comédiens, qui ne se trompent jamais, les proposeront pour modèles; certain public, qui jamais ne s'engoue, demandera l'auteur avec un enthousiasme décent. Dans ce siècle des petits talens et des grands succès, mes chefs-d'œuvre auront cent représentations s'il le faut. Partout les sots crieront que je suis un grand homme; et si je n'ai contre moi que les gens de lettres et les gens de goût, j'arriverai peut-être à l'Académie.

Assurément ce projet était noble et vaste; mais, comme on le verra par la suite, j'eus tant d'au-

tres choses à faire quand je vins à Paris, que je ne pus m'occuper de son exécution.

L'épouvantable histoire du crédule docteur avait-elle un peu dérangé mon cerveau? C'est ce que va décider la judicieuse personne qui me lit. Dans un rêve qui dura deux heures à-peu-près, je vis presque continuellement ma jolie cousine. La marquise de B*** se présenta cinq à six fois dans les intervalles; et seulement une fois.... ne me grondez pas, lecteur... une fois seulement je crus entrevoir cette charmante petite créature chiffonnée dont je vous ai parlé dans ma première année, cette ingrate Justine, vous savez bien?.... Je ne saurais vous dire laquelle de ces trois beautés m'embrassa; mais ce que je puis vous certifier, c'est que je fus embrassé; je le fus, et si bien, si bien, que je n'aurais pu l'être mieux par toutes les trois ensemble! je me réveillai en sursaut, le jour commençait à poindre. D'honneur, je sentais sur ma lèvre brûlante la vive impression de cet *âcre* (1) baiser! mes rideaux de toile d'orange s'agitaient avec un doux frémissement! il se faisait dans mon appartement un petit bruit aigu... Je me jette en bas de mon lit, en trois

---

(1) Depuis un quart-d'heure, je cherchais l'épithète convenable: ô Jean-Jacques! je te remercie.

sauts je fais le tour de ma chambre, qui n'est ni très-longue, ni très-large.... Il n'y a personne; tout est bien fermé, bien tranquille. Je suis donc fou? L'amour et les revenans m'ont donc tourné la tête?... O Sophie! ma Sophie! viens, reviens, hâte-toi, si tu ne veux pas que je perde ce qui me reste de ma raison.

Quand MM. de Belcourt et Desprez entrèrent chez moi, j'étais encore si affecté du baiser reçu, que je leur racontai qu'un revenant m'avait embrassé. Mon père sourit et augura sur-le-champ mon entier rétablissement. Le docteur parut enchanté, et cependant me conseilla quelques rafraîchissans.

Ceux qui ne croient point aux esprits, seront bien étonnés d'apprendre que le surlendemain je fus réveillé comme je l'avais été la surveille : j'éprouvai la même sensation, j'entendis le même bruit; je fis dans ma chambre des recherches plus exactes et non moins inutiles; il fallut en conclure qu'avec mes forces était déjà revenue mon ardente imagination.

O ma Sophie! depuis plusieurs jours je supportais plus impatiemment l'incertitude de ton sort et le tourment de ton absence; je ne cessais de presser mon retour à Paris. Malheureusement mon père venait de recevoir des nouvelles fâcheu-

ses qui semblaient apporter à l'accomplissement de mes vœux d'insurmontables difficultés. On ne parlait dans la capitale que de mon aventure et du duel qui l'avait terminée. Des deux parens du marquis, celui contre lequel M. du Portail s'était battu, avait été tué. On le regrettait généralement : ses amis, puissans et nombreux, faisaient contre nous de vives sollicitations. Je ne pouvais me montrer dans la capitale sans m'exposer à porter ma tête sur un échafaud. M. de Belcourt paraissait effrayé du danger que je sentais moi-même, et qui pourtant ne m'eût pas arrêté, s'il n'eût fallu que le braver pour retrouver Sophie ; mais avant d'aller affronter le péril, au moins devais-je savoir en quel lieu gémissait ma femme infortunée. Réduit moi-même à ne pas sortir de la maison que nous occupions, j'allais toute la journée promener dans le jardin ma douleur et mes ennuis.

Un soir, en me déshabillant, je trouvai dans mon bonnet de nuit un billet soigneusement plié ; pour adresse étaient écrits ses mots : *Noirval, renvoie ton domestique et lis.* Je renvoyai Jasmin et je lus.

« S'il est vrai que le chevalier de Faublas ne » craigne pas les revenans, qu'il brûle ce billet et » qu'il garde cette nuit un profond silence, quoi

» qu'il lui arrive. » Voilà, m'écriai-je assez haut, une petite plaisanterie du cher docteur. Je brûlai le mystérieux papier, j'éteignis ma lumière, je me couchai, et je m'endormis.

Ce ne fut pas pour long-temps. Mon premier sommeil, quoique profond, ne devait pas résister à l'impression accoutumée de ce baiser si vif qui brûlait mes lèvres et faisait palpiter mon cœur. Pour cette fois un songe vain ne m'abusait plus, ce n'était plus une ombre fugitive qui m'embrassait; dans mon lit même, et bientôt dans mes bras, se trouvait un corps bien vivant, dont le voluptueux contact...... Mais doucement donc! étourdi que je suis! j'allais conter tout cela au bon lecteur qui déjà se trouble et rougit : essayons une phrase un peu plus décente.

Aussitôt je me sentis, non pas brusquement saisi, mais mollement attiré par une charmante petite main... que je baisai, ne vous en déplaise; car, avec tous vos scrupules, si vous vous étiez trouvé où je me trouvais, vous auriez fait ce que je fis : mille appas séducteurs ne vous auraient pas été vainement offerts; comme moi vous auriez promené sur tant de charmes une main caressante et curieuse; enchanté du résultat de vos recherches, comme moi vous auriez dit poliment, et bien bas, de peur que votre domestique ne vous

entendît dans la pièce voisine : Charmant revenant, que vos formes sont belles, et que vous avez la peau douce !

Plus d'une fois je fis ce compliment flatteur ; j'aurais voulu prouver plus d'une fois qu'il était sincère. Vains désirs ! un convalescent, s'il peut dans une heureuse nuit souvent recommencer les mêmes discours, répète mal aisément les mêmes actions. Le doux combat venait de s'engager, il n'était pas de simple politesse : je me rappelle trop bien que mon adversaire s'y complaisait. Hélas ! Faublas s'y trouva trop peu préparé ; Faublas y fut presqu'aussitôt vaincu. Encore si le revenant, moins taciturne, avait bien voulu causer familièrement avec moi ; mais il s'obstinait à ne pas répondre un mot. C'était un sûr moyen de me rendormir, moi qui, comme tant d'autres, aime assez à parler quand je n'ai rien à faire.

Lorsque je rouvris les yeux, le jour venait de paraître, et j'étais seul dans ma chambre. J'y recommençai mes perquisitions, déjà plusieurs fois inutilement faites. Mes deux portes et mes quatre fenêtres se trouvaient bien exactement fermées ; aucune fausse porte n'était pratiquée dans les murs ; il n'y avait point de trappes au plancher, point de coupures au plafond. Par où donc le revenant femelle pénétrait-il chez moi ? Le cher

docteur n'avait ni femme ni fille; la maison n'était habitée que par des hommes. D'où venait donc l'esprit tentateur dont le sexe m'était bien connu; Lisette voyageait-elle de l'autre monde dans celui-ci pour se venger du pauvre Lucas?

Une fermière dans mes bras! fi donc! j'aimais mieux me croire le *Titon* rajeuni de la timide Aurore, ou le moderne *Endymion* de quelque fière déesse humanisée. O ma Sophie! de tout temps peut-être il était écrit, que ton époux prédestiné ne pourrait seulement pendant trois semaines te demeurer fidèle; mais au moins l'encens qui t'appartenait ne devait brûler que pour une divinité!

Je fus bien aise de consulter sur cette aventure le comte de Rosambert, dont il était bien étonnant que je ne reçusse aucune nouvelle directe. La lettre que je lui écrivis avait trois grandes pages. En vérité, dans les deux premières, il n'était question que de ma Sophie; j'avais resserré dans la troisième l'inconcevable histoire du joli revenant.

Je l'attendais la nuit suivante, il ne revint que la huitième nuit. Pressé du vif désir de connaître la nocturne beauté qui me visitait, je lui demandai comment elle s'appelait, car nymphe ou déesse, elle avait un nom; depuis quand elle m'aimait,

car, sans fatuité, je pouvais me flatter de lui avoir plu; dans quel endroit elle m'avait rencontré, car elle me traitait au moins comme connaissance. Ces questions, et plusieurs autres moins embarrassantes, ne me valurent aucune réponse. Alors de tous les moyens connus de faire jaser une femme, j'employai le plus décisif; mais le malin démon femelle, avec une présence d'esprit imperturbable, épuisa mes ressources, sans se permettre même une exclamation. Je m'obstinais d'autant plus, que ce silence impoli devenait, par la circonstance, une ingratitude; cette fois je me comportais assez bien pour obtenir un remercîment. Tous mes efforts furent inutiles; je vis avec chagrin que les femmes de l'autre monde, quoique très-sensibles aux bons procédés, n'ont pas dans les occasions intéressantes, le tendre bavardage, le jargon caressant de la plupart des femmes de ce monde-ci.

Ennemie du jour délateur, ma discrète amante n'attendit pas chez moi le lever de l'aurore. Quand je l'entendis préparer son départ, j'essayai de la retenir; mais elle posa sur ma bouche l'index de sa main droite, sur mon cœur sa main gauche, sur mon front deux baisers; et puis m'échappant avec un soupir, elle s'en alla prestement, je ne sais par où. Seulement je crus distinguer le cra-

quement d'un mur qui s'ouvrait, et l'aigu sifflement d'un gond criard. Apparemment j'avais mal entendu, car je visitai mes quatre murailles dès qu'il fut jour, et le simple papier qui les tapissait, bien uni dans sa surface, ne m'offrit aucune trace de déchirement; mes portes et mes fenêtres étaient bien exactement fermées.

Le même soir, je trouvai dans mon bonnet de nuit un second billet : « Je reviendrai dans la » nuit du dimanche au lundi, si le chevalier de » Faublas me promet, foi de gentilhomme, de ne » faire aucunes tentatives pour me retenir. Qu'il » me réponde par le même courrier. » Ah! j'entends! le courrier, c'est mon bonnet de nuit! Le lendemain mon docile commissionnaire fut chargé de mes courtes dépêches, qui contenaient la promesse qu'on exigeait de moi.

Il vint enfin ce dimanche, peut-être impatiemment attendu! Bientôt elle allait m'environner de ses ombres perfides, cette nuit si remarquable dans l'histoire de ma vie! Jasmin, qui depuis le dîner, s'était absenté, revint sur la brune. Dès qu'il me vit seul, il m'apprit la nouvelle imprévue de l'arrivée de Rosambert; le comte s'était arrêté à Luxembourg, d'où il avait secrètement dépêché vers Jasmin, pour de grandes raisons qu'il me dirait lui-même : il ne pouvait venir à *Hollriss*

qu'une heure avant minuit; il importait extrêmement que personne ne le vît entrer dans la maison; j'étais donc instamment prié de lui ouvrir moi-même, à onze heures précices, la petite porte du jardin.

Je suivis ponctuellement mes instructions. M. de Belcourt, fâché que je le quittasse plus tôt qu'à l'ordinaire, en fit la remarque. M. Desprez répondit par une plaisanterie, dont je ne fus pas d'abord aussi frappé que par la suite : Laissez aller ce convalescent, dit-il à mon père, il a sans doute avec les esprits quelque commerce qu'il n'avoue pas.

Au lieu de monter chez moi, je me glissai doucement dans le jardin. Rosambert m'attendait à la petite porte. Oh! bon soir, bon ami; où est ma Sophie? Qu'est devenue la marquise? Avez-vous des nouvelles de son père? Son mari vit-il encore? Comment se porte ma sœur? Que dit-on de ce duel! Que pensez-vous de cet inconnu? Que vous semble de ce revenant? Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit? Comment vous portez-vous? — De Noirval, un moment donc! que de vivacité! quelle impatience! vous ressemblez beaucoup à ce petit chevalier de Faublas dont on parle tant dans Paris! D'abord asseyons-nous sur ce banc; et permettez-moi d'apporter dans mes réponses

un peu plus d'ordre que vous n'en avez mis dans vos questions. Mes vigilans émissaires ont vu M. du Portail à Paris; ils suivront ses traces jusqu'à ce qu'ils aient découvert la retraite de sa fille, on nous en rendra bon compte. — O ma Sophie! je te reverrai! — Doucement, mon ami, ne m'étouffez pas. Madame de B*** est apparemment dans une de ses terres, on ne la rencontre ni à la cour, ni à la ville. — Pauvre marquise! je ne la reverrais plus! — Peut-être. Ne vous chagrinez pas... Le marquis, dont la blessure n'est pas jugée mortel, ne désire sa guérison que pour vous aller chercher en quelque lieu que vous soyez. Faublas, il assure qu'il vous reconnaîtra partout. —Rosambert, on ne sait pas où elle est?—Apparemment dans une de ses terres; mon ami. — Oui, madame de B***. Mais Sophie? — Ah! dans Paris, très-probablement. — Mon ami, croyez-vous que le marquis soit homme à lui pardonner? — Pardonner à la marquise! Pourquoi pas? L'aventure n'est pas commune, j'en conviens, mais le mal est ordinaire. Ce n'est donc qu'un peu plus de bruit! Oh! la marquise est femme à lui faire entendre raison là-dessus. — Rosambert, dites sans me flatter, pensez-vous qu'on puisse le forcer à me la rendre? — Comment! forcer le marquis à vous rendre sa femme!—Hé! non, mon ami,

c'est de la mienne et de son père que je vous parle. — M. du Portail ! il n'y a pas de doute, on l'y forcera très-certainement. — Je ne la reverrai plus ! je ne la reverrai plus ! — Au contraire, puisqu'il sera contraint de vous la rendre, vous la reverrez. — Mon ami, je pensais à cette femme si malheureuse... — Mon ami, vous êtes toujours le même ; le mariage ne vous a pas changé... Mais permettez qu'à mon tour je vous fasse quelques questions. D'abord je vois que vous êtes à-peu-près rétabli. — L'espérance de revoir bientôt ma Sophie... — Oui ! oui ! ma Sophie ! *Et puis cette femme si malheureuse?*... — La marquise ! je vous assure que mon intention n'est pas de l'aller chercher. Il est vrai que parfois je me surprends m'occupant d'elle ; mais c'est que... — Sans doute, chevalier, je vous entends ; c'est qu'on n'est pas maître de cela. Malgré lui, un jeune homme bien né se rappelle les bons procédés d'une femme jeune et belle qui a formé son adolescence. — Rosambert, toujours vous plaisantez ! Dites-moi.., auriez-vous par hasard entendu parler de cette petite Justine?... — Quoi ! la femme-de-chambre aussi vous tient au cœur ! ah ! c'est que vous l'avez formée celle-là. Mais vous m'avez dit ce me semble, que la Jeunesse... — Allons, Rosambert, pour cette fois j'ai tort, ne parlons pas

de cela. — Non, mon cher Faublas, parlons de ce revenant... — Oui, Rosambert; comment le trouvez-vous mon revenant? N'est-elle pas singulière cette femme, qui jamais ne dit mot, et toujours se comporte à merveille? N'est-il pas drôle cè petit démon qui entre chez moi, je ne sais par ou? — Faublas, il vous visite toutes les nuits?— Non. — Non! — Mais tenez, justement je l'attends celle-ci. — Tant mieux! nous éclaircirons le doux mystère! Nous saurons.... Mais je me suis amusé à écrire dans cette auberge, au lieu d'y souper. Chevalier, j'ai faim. — Attendez, je vais avertir Jasmin... — Faire du bruit dans la maison! gardez-vous-en bien. Tenez, je crois que ma chaise de poste n'est pas encore partie, j'y dois avoir quelque chose; quand je fais route, j'emporte toujours des provisions.

Il me quitta, et rapporta un moment après une moitié de poularde avec une bouteille de vin. J'ai pris deux verres, me dit-il, parce que vous souperez avec moi... Ici, ici, dans ce jardin, chevalier; nous avons à causer, et votre chambre n'est pas sûre. D'abord nous boirons à la santé d'Adélaïde, dont vous ne m'avez parlé qu'une fois. — Ah! ma chère sœur! je l'aime pourtant beaucoup! comment se porte-t-elle? — Bien, très-bien. Toujours plus charmante! Je n'ai pu résis-

ter au désir de l'aller voir une dernière fois avant de quitter la France. L'aimable enfant! comme sa douleur l'embellissait! comme elle souffre de ne voir ni son père, ni son frère, ni sa bonne amie! Faublas, buvons à sa santé, buvons, mon ami; je sais que ce n'est pas du bon ton; mais nous sommes à la campagne, et puis des voyageurs!... Tenez, prenez un morceau; je ne puis souper seul, vous le savez bien. — Rosambert, je suis charmé de vous voir ici... Mais à quoi bon dans ce jardin? Pourquoi ce mystère? — Parce que je n'aurais pu vous entretenir en particulier; parce que le baron, qui a déjà intercepté les lettres que je vous écrivais, se serait d'abord emparé de moi; parce qu'il m'aurait sans doute prié d'altérer, selon ses vues, les nouvelles que j'apporte. — Vous avez raison. — Et puis ce revenant... croyez-vous qu'il ne m'occupe pas? Faublas, à la santé de Sophie. — Mon ami, depuis plus d'un mois je ne bois plus de vin; vous allez me griser! — A la santé de Sophie, vous ne pouvez vous en dispenser. — Allons, va pour Sophie! O ma jolie cousine! ce ne sera pas la première fois que tu m'auras fait perdre la raison.

Rosambert, voilà du vin terriblement fort, il me casse la tête! Rosambert, que pensez-vous de cet inconnu, qui, pendant la cérémonie...

— Ma foi, je ne sais qu'en dire, parlons de votre nouvelle amante, de cette nocturne beauté qui vous aime avec tant de discrétion. Faublas, la croyez-vous jolie?... — Belle! mon ami. — Une femme qui fuit le jour!... — Belle! j'en suis sûr. — Allons, il est encore amoureux de celle-là! — Amoureux!... non. — Faublas, je parie, moi, qu'elle est laide! — Cent louis qu'elle est charmante? — Va, cent louis sur parole. — Comte, voilà qui est dit... Ah çà, mais comment ferai-je pour la voir?... et puis vous vous en rapporterez donc à moi? — Volontiers, s'il le faut. Mais croyez-vous que je sois moins curieux que vous de connaître... Depuis que vous m'avez écrit votre aventure, je brûle du désir de contribuer à la mettre à fin. Preux chevalier, votre frère d'armes est avec vous, permettez qu'il vous aide!... Faublas, nous allons monter chez vous sans lumière et sans bruit. Vous vous coucherez vite, et ne direz pas un mot. Moi, je resterai caché dans votre ruelle; je suis muni d'une lanterne sourde, que je ferai valoir à propos; et si le revenant n'est pas sorcier, nous verrons quelle figure il a. Chevalier, encore une santé! vous avez oubliez quelqu'un. — Oui! la belle marquise? — Fidèle époux, je savais bien qu'il ne faudrait pas vous la nommer. Allons! deux doigts de vin pour la marquise.

— Vous vous moquez, mon ami... Charmante femme! Versez tout plein.

Maintenant que de sang-froid je me rappelle et je vous confesse cette *indélicate* exclamation, lecteur justement irrité, je ne vois qu'un moyen de vous calmer un peu, c'est de réclamer toute votre indulgence pour un convalescent que les santés précédentes avaient déjà mis en gaîté.

Celle-ci m'acheva, je tombai tout-à-coup dans le délire de l'ivresse. Déjà chaque objet me paraissait déplacé, mobile et double. Je parlais sans me faire entendre, ou plutôt je bégayais au lieu de parler. Bientôt rêveur et pesant, je perdis ma joie babillarde, mon corps s'affaissa, mes paupières s'appesantirent, l'invincible sommeil allait fermer mes yeux. Rosambert qui s'en aperçut, me pria de le conduire à ma chambre, non sans me répéter plusieurs fois qu'il fallait ne pas faire le moindre bruit, et surtout garder un exact silence. Il recommanda à Jasmin, qui attendait mes ordres dans le jardin, de se retirer sans lumière et sans bruit. Nous arrivâmes, éclairés seulement par la lanterne sourde, que nous laissâmes dans le corridor. Comme j'entrais à tâtons, soutenu par Rosambert, je rencontrai dans mon chemin une chaise longue sur laquelle le comte m'étendit, afin, me disait-il tout bas, de me dés-

habiller avec plus de facilité. Prudemment je laissais faire mon nouveau valet-de-chambre; mais il s'acquittait de son emploi avec tant de lenteur et de maladresse, qu'en attendant qu'il lui plût de finir, je tombai dans un assoupissement profond.

Une heure de sommeil ayant abattu les fumées du vin capiteux qui m'avait ôté la raison, je fus éveillé par un bruyant éclat de rire : enfin, s'écria Rosambert, me voilà complètement vengé; je veux qu'on m'assomme si ce n'est pas elle! Au même instant j'entendis un gémissement sourd, suivi d'un grand soupir. Je me trouvais encore sur ma chaise longue, placée de manière qu'à travers de ma porte entre-bâillée, j'apercevais au fond du corridor la faible lueur de la lanterne sourde. Aussitôt déterminé par l'inquiétude autant que par la curiosité, je cours dans ce corridor et rentre brusquement la lanterne à la main. Je promène sur les objets environnans sa lumière tremblante; je vois... Hélas! aujourd'hui même, comment le raconter sans en gémir?... Je vois sur mon lit dont il s'était emparé, à ma place qu'il usurpait, Rosambert à-peu-près nu, tenant étroitement embrassée dans la moins équivoque des situations, une femme... O madame de B*** ! que vous me parûtes belle encore, quoique vous fussiez évanouie!

Le comte, dès qu'il put croire qu'aucun détail de cette cruelle pantomime ne m'était échappé, abandonna sa victime; et reprenant ses habits à la hâte, il me dit en riant : Adieu, Faublas, je vous laisse avec cette belle désolée; je crois que vous allez avoir une singulière explication! Persuadez-lui, si vous le pouvez, que vous n'étiez pas d'accord avec Rosambert. Adieu, ma chaise de poste m'attend, je retourne à Luxembourg; demain je vous donnerai de mes nouvelles.

Le cruel discours de Rosambert ne m'indigna pas moins que son horrible action : dans le premier mouvement de ma fureur, j'allais sauter sur mon épée, et le forcer à me faire raison de son infâme procédé, lorsque madame de B*** se releva tout-à-coup, me saisit par le bras et me retint

Rosambert eut tout le temps de s'éloigner; la marquise alors prit ma main aussitôt couverte de baisers et baignée de larmes : Oh! de quel poids je me sens soulagée, me dit-elle! Oh! qu'il m'a été consolant d'entendre que vous ne participiez point à cette infamie!

Madame de B*** voulait continuer, mais son extrême agitation ne le lui permit pas. Elle sanglota long-temps, sans pouvoir me dire un mot, puis redoublant de pénibles efforts, d'une voix entrecoupée, elle reprit :

Faublas, si vous aviez été capable de me livrer à cet indigne homme, si vous m'aviez à ce point méprisée, plus grande que tous mes revers, ma dernière infortune eût entraîné ma mort. Mon ami, je sens qu'il m'est possible de vivre, et de n'être pas tout-à-fait inconsolable, puisque, dans mon avilissement profond, je puis encore espérer votre estime, puisque, dans mon malheur extrême, je dois au moins compter sur votre pitié. — Si, pour adoucir votre peine amère, il suffit de la partager, ma chère maman, mon aimable amie... — Que je suis malheureuse! — Et que je vous plains! — Comme le perfide, aidé par un hasard fatal s'est joué de ma vaine prudence! comme un instant a renversé mes projets les plus sûrs, et détruit mon plus cher espoir!

A ces mots la marquise laissa retomber sa tête sur mon oreiller; ses bras s'étendirent immobiles, son regard se fixa, ses pleurs s'arrêtèrent. Insensible à mes soins, sourde à mes discours, elle paraissait, dans le recueillement du désespoir, se pénétrer de l'horreur de sa situation. Elle garda pendant plus d'un quart-d'heure cet effrayant silence; puis d'un ton qui me parut calme, elle me dit enfin: Tranquillisez-vous, mon ami, asseyez-vous auprès de moi, ne craignez rien, donnez-moi toute votre attention; je vais me montrer à

vous tout entière, et quand je vous aurez dit quels vains projets j'avais formés, et quelles immuables résolutions je viens de prendre, vous saurez précisément jusqu'à quel point vous devez me plaindre et me blâmer.

M. de B*** venait de vous rencontrer aux Tuileries. Il entre chez moi furieux; devant vingt personnes, il me reproche ses outrages récens, et m'annonce sa prochaine vengeance. Étonnée du cruel abandon où vous me laissez dans un moment également fatal à mon amour et à mon honneur, je suis forcée de me dire qu'un intérêt plus pressant, qu'un objet plus cher vous occupe. Justine va plusieurs fois chez vous, et ne vous trouve pas. Alors je charge Dumont, le plus ancien et le plus affidés de mes serviteurs, celui-là même qui fait ici le personnage de Desprez, je le charge, dis-je, d'aller vous attendre aux environs du couvent qui renferme mademoiselle de Pontis, et d'éclairer vos démarches jusques au lendemain. Dumont vous voit entrer au couvent, attend que vous en sortiez, vous suit sur le champ de bataille, et sur la route jusqu'à *Jalons*, où il perd vos traces. Il ne revient pas assez tôt pour être le premier qui m'apprenne deux enlèvemens, dont le bruit s'est déjà confirmé dans tout Paris.

Dumont, à son retour, trouve mes dispositions

déjà faites. J'ai rassemblé mon or, mes bijoux, quelques effets de banque; je me suis revêtue d'un uniforme bleu, que vous ne me connaissez pas, et moi-même je vole à Jalons. Tandis qui j'y questionne le maître de poste, arrive un homme que je reconnais, et qui, sans le vouloir, va m'indiquer votre retraite. C'était Jasmin qui conduisait une chaise de poste (1). Je le suis toujours à quelque distance, et comme lui j'arrive à Luxembourg le lendemain du jour qui vous vit y entrer. L'aurore venait de paraître; je cours dans la ville, je m'informe, je perds en recherches une heure entière, l'heure la plus précieuse de ma vie. Enfin l'on me dit qu'à l'instant même il se fait un grand mariage, qu'un jeune homme qui traînait à sa suite une fille enlevée... C'en est assez, je n'écoute plus rien, je vole au temple, je me précipite.... On venait de vous unir!... Un cri m'échappe, et soudain rassemblant mes forces, je me dérobe à votre vue. Trop heureuse de pouvoir fuir, je fuis sans savoir où. Bientôt l'amour plus fort me ramène à Luxembourg; il me dit qu'il faut au moins savoir ce que vous deviendrez. Faublas, en vérité, la joie que je ressentis en ap-

(1) Celle que M. du Portail et moi nous avions laissée à Vivrai, pour courir à franc étrier sur les traces de Sophie.

prenant que ma rivale vous était arrachée, fut moins vive que l'inquiétude où me jeta le dangereux délire dont on vous disait atteint. Animée du double désir de veiller sur les jours de mon amant et de le conserver pour moi, pour moi seule, je bâtis aussitôt mon plan.

Dumont m'accompagnait, nous parcourûmes les environs de Luxembourg. Sous le nom de Desprez, Dumont loue cette maison. Dans le pavillon que je vous destinais, je fis promptement quelques changemens nécessaires à l'exécution de mes desseins. La marquise de B***, déterminée à tout souffrir, pourvu qu'elle ne vous perdît pas, alla s'enfermer dans un misérable grenier de l'autre corps-de-logis.

Votre père vous fit conduire ici; j'eus le plaisir de loger avec mon amant, presque sous le même toit, de le voir sous mes yeux revenir à la vie, d'aller quelquefois, dans le silence des nuits, respirer son haleine et sentir palpiter son cœur.... Sans doute j'aurais dû, pour m'enivrer d'un bonheur plus grand encore, attendre que sa convalescence fût plus affermie; mais le moyen de résister sans cesse au charme de ta présence! le moyen de combattre des désirs toujours renaissans!... Hé! de quoi lui parlé-je?... Faublas, l'instant approchait où mes desseins allaient s'accom-

plir; dans trois jours je déchirais le voile presque magique dont je m'étais enveloppée; dans trois jours je me découvrais sans mystère; je vous montrais la marquise de B***, songeant à peine à son rang perdu pour vous, et ne désirant autre chose que de vous donner des jours heureux dans quelque retraite ignorée; si mon amant savait m'entendre, je lui gardais encore un sort digne d'envie. Si l'ingrat m'osait résister.... Chevalier, mon parti était pris, je vous enlevais malgré vous, malgré vous je vous conduisais... que sais-je! peut-être au bout du monde! Oui, j'aurais mis l'immensité des mers entre mon perfide amant et ma rivale préférée!

La marquise, d'abord calme, ensuite attendrie, maintenant exaltée, mit dans ses derniers mots une expression si forte, que je ne pus retenir quelques signes d'étonnement qu'elle remarqua.

Rassurez-vous, me dit-elle, vous êtes désormais libre, et me voilà pour toujours enchaînée. Il est passé pour moi le temps des passions tendres!.... Je ne dois maintenant éprouver que la plus impétueuse, la plus implacable de toutes.... L'amour s'enfuit, chassé par l'opprobre. Comment, en effet, remettre en vos bras une femme à vos yeux flétrie, avilie à ses propres yeux?.... Amenée par le malheur, excitée par la plus lâche

des trahisons, la vengeance, l'horrible vengeance s'empare de mon cœur, déjà rongé de son fiel empoisonné..... Faublas, j'aime à croire et j'ai vu que vous seriez prêt à servir mon juste ressentiment; mais Rosambert, dans ce combat dont le succès ne serait pas douteux, aurait encore à se glorifier de sa chute; sa vie perdue sans honte, serait une trop faible réparation de l'irréparable affront qu'il vient de me faire.... Chevalier, son châtiment me regarde, et, je vous le jure, j'accomplirai son châtiment!

Madame de B***, le visage enflammé, l'œil furieux, s'exprimait avec tant de rage, que je craignis pour elle les suites d'un état aussi violent. Mon infortunée maîtresse vit que j'allais l'interrompre, et se hâta de poursuivre :

Vous essaieriez en vain de changer ma résolution; un lâche l'a rendue trop nécessaire pour qu'elle vous paraisse étonnante, ou pour que je m'arrête épouvantée des faibles dangers qu'elle entraîne... Hélas! je n'ai plus rien à perdre; le perfide vient de combler mon déshonneur et de m'arracher mon amant! Faublas, je vous le répète, je vous défends d'épouser ma querelle; seule je prétends la soutenir : je serais désespérée qu'un autre m'enlevât le plaisir de la vengeance... On sait ce que peut une femme outra-

gée ; on verra ce que peut une femme telle que moi. Oui, je le jure par mon amour flétri, par mon honneur perdu, un jour, dans votre étonnement, vous vous demanderez si quelqu'un au monde eût pu venger la marquise de B*** mieux qu'elle-même.

Elle garda quelque temps un morne silence. J'osai lui donner un baiser, mes larmes se répandirent sur son sein découvert. Elle répara promptement son désordre, qu'apparemment elle n'avait pas encore aperçu, et d'un ton moins agité, mais non moins douloureux, elle me dit :

Oh oui ! prenez pitié de moi ! j'ai besoin de consolations. Demain je vous quitte ; demain nous allons nous séparer, nous séparer pour longtemps peut-être ; je retourne à Paris... — A Paris ! — Oui, mon ami. Ce ne fut point la crainte qui me chassa de la capitale ; ce n'est point pour me cacher que je volais à Luxembourg. Hé ! que n'ai-je pu, selon mes désirs, vous consacrer le reste de ma vie !... Je vais reprendre ma fortune et mon rang, puisqu'il ne m'est plus permis de vous en faire le sacrifice... Je retourne à Paris ; soyez tranquille sur mon sort : quand une femme, qui n'est pas tout-à-fait sans esprit et sans attraits, ne s'étonne pas, reposez-vous sur elle du soin de ramener l'époux le plus justement aigri. Pour

réussir dans cette entreprise délicate, il me reste à moi deux moyens, dont le plus facile n'est pas le meilleur. Comme tant d'autres, je puis me borner à pallier ce que mon aventure a de trop humiliant pour l'amour-propre de tiers compromis, confesser ingénument tout le reste, et, me servant du pouvoir que la beauté conserve encore sur celui qu'elle offensa, solliciter une grâce qui ne me sera pas refusée. Mais ce parti, toujours extrême, quelquefois bon à prendre dans le moment, offre, pour l'avenir, de trop grands inconvéniens. Pour le repos de M. de B*** lui-même, je ne veux point qu'il puisse jamais s'armer contre moi de mes propres aveux, me poursuivre éternellement de sa jalousie, me soupçonner d'avoir filé dix intrigues quand je n'ai eu qu'une passion, et peut-être me contester la légitime naissance du seul enfant que je lui ai donné. D'ailleurs, pourquoi demanderais-je humblement un pardon que je puis fièrement arracher? Non, non; j'aime mieux user de l'irrésistible ascendant qu'un esprit ferme a toujours sur un esprit faible. Je ne serai pas la première qu'on aura vue, forcée à des mensonges invraisemblables, nier hautement une infidélité prouvée. Peut-être me sera-t-il moins difficile que vous ne pourriez le croire, de faire entendre à M. de B***, que le

chevalier de Faublas fut toujours pour moi mademoiselle du Portail; et si je ne persuade pas le marquis, je tâcherai du moins de l'embarrasser de manière à le laisser indécis.

Je sais bien que le public méchant, qui, loin de s'aveugler sur les torts véritables, est toujours prêt à en supposer, ne prend pas le change aussi aisément qu'un mari crédule. Je sais bien que je dois m'attendre à l'humiliante célébrité qui suit les aventures galantes quand elles sont extraordinaires. Nos élégans, presque beaux esprits, vont me chansonner; nos douairières converties me déchireront. Dans les cercles, si j'ose y paraître, je me verrai l'objet des chuchotemens affectés, des malins regards, des sarcasmes détournés, des plaisanteries équivoques. Il me faudra souffrir les airs impertinens de nos sots petits-maîtres, les froids mépris des prudes inexorables, les dédains concertés de prétendues femmes honnêtes, l'accueil confraternel des beautés les plus mal famées. Aux spectacles et dans les promenades publiques, si j'ai le courage de m'y montrer, la foule m'environnera; un essaim de jeunes étourdis, bourdonnant sans cesse autour de moi, murmurera : La voilà! c'est elle! Hé bien! Faublas, ce rôle si pénible, que plusieurs femmes de mon rang ont pris par choix, je le remplirai par né-

cessité. Comme elles, peut-être, hardie dans mon maintien, libre dans mes discours, stoïquement environnée de mon ignominie, je pourrai m'accoutumer à repousser la honte par l'effronterie, et le blâme par l'imprudence.

Voilà donc à quel excès d'avilissement m'aura par degrés conduite une passion, criminelle si l'on veut, mais pourtant excusable à bien des égards! Ah! puisqu'il est vrai, que pour n'être jamais malheureuse, il faut toujours sévèrement remplir ses devoirs, pourquoi nous en impose-t-on de si difficiles? Une fille qui s'ignore elle-même, tombe à quinze ans dans les bras d'un homme qu'elle ne connaît pas. Ses parens (1) lui ont dit : La naissance, le rang et l'or constituent le bonheur; tu ne peux manquer d'être heureuse, puisque, sans cesser d'être noble, tu deviens plus riche; ton mari ne peut être qu'un homme de mérite, puisqu'il est homme de qualité. La jeune épouse, trop tôt désabusée, ne trouve que ridicules et vices où elle attendait talens agréables et qualités brillantes; le luxe qui l'environne, les titres qui la décorent, offrent à ses ennuis des distractions bien insuffisantes, bien

---

(1) Décrétez le divorce, des parens barbares n'oseront plus sacrifier leur fille : ils trembleront qu'elle ne brise sa chaîne dès le lendemain.

passagères. Déjà peut-être ses yeux ont distingué ; son cœur a senti le mortel aimable qui manque au bonheur de sa vie. Alors, si le maître impérieux qu'elle s'est donné prétend encore user quelquefois des droits de l'hymen, s'il la soumet aux empressemens repoussans de l'habitude et du besoin, l'infortunée victime, caressant jusque dans les bras du mari l'image de l'amant, gémira de prostituer à celui qui le profane un bien qu'un autre mériterait, sans doute, et saurait mieux apprécier. L'époux volage, au contraire, après l'avoir long-temps négligée, la laisse-t-il enfin dans un abandon total, il faudra qu'elle subisse les continuelles rigueurs d'un célibat prématuré, ou qu'elle s'expose aux plaisirs périlleux de l'union vivement souhaitée. Retenue par ses devoirs, mais dominée par son penchant, tourmentée de plus d'une crainte, mais vivement sollicitée par l'amour, s'imposera-t-elle long-temps des privations pénibles sans aucun dédommagement ? Supposons qu'elle résiste, le hasard ne lui garde-t-il pas comme à moi quelque séduction toute puissante, quelque inévitable danger ?... Malheureuse, en un instant elle perdra le fruit de plusieurs années de combat, elle le perdra sans retour ; car, après la première faute, quelle femme peut s'arrêter ? Faublas, elle adorera celui qui la lui fit commet-

tre. Rassurée par quelques précautions inutiles, elle négligera les plus nécessaires. Ses périls, devenus plus imminens, ne l'effraieront plus. Bientôt compromise par un événement imprévu, peut-être immolée par un lâche ennemi, elle perdra pour jamais l'objet cher à son cœur, et se verra publiquement diffamée ! Voilà, mon ami, voilà quel est le sort des femmes dans cette France, où l'on prétend qu'elles règnent.

Ainsi je me vis sacrifiée, ainsi je combattis long-temps, ainsi je fus entraînée quand vous parûtes. Le lendemain de cette nuit si fatale et si douce, qui m'eût dit que je venais d'ouvrir sous mes pas un abîme au fond duquel m'attendaient la vengeance, l'opprobre et le désespoir?... Mon ami, je vous quitte, qu'allez-vous devenir? Hélas! vous brûlez de vous réunir à ma rivale fortunée. Ah! puissiez-vous la rejoindre et lui demeurer toujours fidèle! que celle-là du moins ne soit pas malheureuse!... Faublas, je vous quitte, je vous laisse pour un temps livré aux perfides insinuations de l'infâme Rosambert. Gardez-vous de l'écouter, si mon souvenir vous est cher, si vous aimez Sophie; mon ami, le comte vous perdrait, vous prendriez dans sa société le goût des occupations futiles et des plaisirs pernicieux; il vous enseignerait l'art détestable des séductions, des

perfides noirceurs, des trahisons lâches.......
Peut-être il vous paraît étrange d'entendre madame de B*** vous moraliser ; mais c'est encore une de ces singularités que vous réservaient votre heureux destin et ma bisarre étoile. Faublas, je l'avoue, je ne vous verrais qu'avec le chagrin le plus vif, altérer, au sein de l'oisiveté corruptrice et de la débauche avilissante, les dons précieux que vous prodigua la nature et que j'eus le bonheur de développer. Eh! mon ami! tant d'hommes très-ordinaires savent corrompre des beautés qui ne demandent qu'à céder! Dès que tu le voudras, je le sais bien, tu l'emporteras sur eux tous, tu deviendras l'idole des femmes! mais il te convient d'ambitionner des succès plus dignes d'un grand cœur. Un jeune homme tel que toi peut prétendre à tout et tout embrasser. Les sciences t'invitent, les lettres t'appellent, la gloire t'attend dans nos armées : descends dans la carrière, et marche à pas de géant ; que tes ennemis se voient réduits au silence, que tes rivaux soient forcés à l'admiration. Tes premiers succès apporteront à ma douleur un premier adoucissement ; les éloges que tu mériteras, je croirai les avoir obtenus ; l'estime qu'on aura pour toi me rendra l'estime de moi-même ; tes vertus justifieront mes faiblesses ; ta gloire opérera ma réhabilitation ;

un jour viendra qu'avec orgueil je pourrai dire partout : Oui, je l'avoue, je me suis déshonorée, mais c'était pour lui !

Madame de B*** venait de faire passer dans mon ame le noble enthousiasme dont la sienne était enflammée : entraîné par une force supérieure, j'allais me précipiter dans ses bras, elle me retint.

Adieu, chevalier, dans tous les temps comptez sur moi. Je ne me souviendrai jamais sans attendrissement et sans reconnaissance, que si ma jeunesse, tourmentée de tant de peines cruelles, eut quelques beaux jours, ce fut à vous que je les dus tous. Mais ne vous abusez point sur la nature de mes sentimens : de tous les revers, le plus funeste et le moins prévu m'a éclairée en m'accablant; j'en ai fait la trop fatale expérience; il ne faut point espérer de trouver le bonheur dans un attachement illégitime. Chevalier, la faible marquise de B*** n'est plus. Vous voyez maintenant une femme capable de quelque énergie, uniquement occupée du soin d'assurer sa vengeance et de préparer votre avancement. Adieu, Faublas, c'est votre amie qui vous embrasse. Elle me donna un baiser sur le front et s'en alla par la cheminée.

Oui, c'était par là qu'elle entrait chez moi : au

fond de l'âtre, la plaque en tombant, découvrait une espèce de soupirail assez large pour que la marquise passât librement. Eh! que des gens qui ne savent rien n'aillent pas attribuer à ma belle maîtresse cette ingénieuse invention : dans ce siècle fécond en découvertes utiles, long-temps avant madame de B***, une cheminée fut ouverte ainsi par un duc aimable, pour une beauté captive, dont le nom, devenu célèbre, ne périra point.

Le jour qui succéda à cette nuit si malheureuse, m'apporta de consolantes nouvelles : avant midi je reçus de Rosambert une lettre, que d'abord je ne voulus pas lire. Le seul Desprez était chez moi quand on me la remit. Tenez, Dumont, voilà une écriture que je reconnais, faites-moi le plaisir de porter à madame de B*** cette lettre; dites-lui que je ne veux pas l'ouvrir, et qu'elle peut en disposer à son gré.

Dumont partit pour revenir un quart-d'heure après. Madame la marquise me faisait prier de la venir voir un moment. J'arrivai chez elle avant de m'être aperçu que j'avais eu trois étages à monter; et je me serais probablement brisé la tête contre les lambris de son nouvel appartement, si l'on n'avait pris plusieurs fois la peine de m'avertir que je me trouvais dans un grenier.

Je ne voyais que madame de B***, sa tristesse, son abattement, sa pâleur. Je lui demandai comment elle avait passé la fin de la dernière nuit. Hélas! dit-elle, comme j'en passerai désormais beaucoup d'autres! et me présentant un papier baigné de ses larmes, elle ajouta : voici la digne épître de mon lâche persécuteur : mon ami, j'ai pu la parcourir une fois, je pourrai l'entendre encore. Lisez, lisez tout haut. — Tout haut! — Ce sera de votre part une cruelle complaisance; mais je l'exige. — Permettez... — Faublas, accordez-moi cette dernière grâce. — Cependant... — Chevalier, je le veux.

« Respectez enfin votre maître, mon cher Fau-
» blas. Hier vous l'avez vu frapper un grand coup,
» médité depuis plus d'un mois. Lisez et admirez.
» Dans ma retraite, j'apprends que le jour de votre
» mariage, un inconnu est venu au temple se don-
» ner en spectacle; quelque temps après, vous
» même m'écrivez qu'un revenant, à-la-fois discret
» et familier, vous rend des visites intéressées; moi
» qui connais bien l'entreprenante marquise, je
» conjecture, je soupçonne et je m'informe; bien-
» tôt je sais, et je me garde bien de vous dire
» que madame de B*** a disparu le jour même de
» votre fuite; il devient certain pour moi qu'elle
» est avec vous, et que vous l'ignorez. On n'ou-

» blie pas aisément les torts d'une aussi aimable
» femme ; depuis dix mois j'avais sur le cœur sa
» piquante infidélité. » — Mon infidélité ! s'écria
la marquise, comme si jamais.... Le fat ! l'insolent !.... Mais continuez, mon ami, continuez.

« J'entrevois le moyen de m'assurer une ven-
» geance complète et douce, autant que difficile ;
» je me hâte de guérir, et je prends la poste. Pour
» amener la galante catastrophe, il a fallu vous
» enivrer un peu, mon ami ; je me suis vu forcé
» d'employer cette petite ruse innocente, que
» sans doute vous me pardonnez.

» Ce matin, pourtant, je suis inquiet : après
» mon départ qu'a-t-elle dit ? qu'a-t-il fait ? Bon !
» je parie que toujours habile à saisir le seul parti
» convenable à la circonstance, elle aura joué la
» douleur touchante, le désespoir inquiétant,
» l'intéressant repentir ; je parie que, toujours
» crédule et compâtissant au même degré, il aura
» sincèrement partagé la tribulation de son inno-
» cente maîtresse, traîtreusement violée ; je parie
» que l'ingrat ne soupçonne pas encore l'obliga-
» tion nouvelle qu'il vient de contracter avec moi ;
» cependant je l'arrache à la maîtresse qui le sub-
» juguait, je le rends sans partage à l'épouse qu'il
» chérit.

» Faublas, par un juste décret du sort, ma-

» dame de B*** revient à son premier maître. » *A son premier maître !* interrompit madame de B***, *cela n'est pas vrai !* — « Un adroit voleur s'était » depuis dix mois établi chez moi, je l'en ai chassé » par surprise, ne pouvant employer la force, et » je suis rentré dans mon bien. Chevalier, soyez » l'unique possesseur du vôtre; Sophie attend son » libérateur. Madame de Faublas gémit renfermée » dans le couvent de ***, faubourg Saint-Germain, » à Paris : vous devinerez pourquoi je n'ai pas » voulu vous apprendre hier cette importante » nouvelle. Allez, mon ami, déguisez-vous, cou- » rez à la capitale; et quand vous embrasserez » votre charmante femme, n'oubliez pas de lui » dire qu'elle doit au comte de Rosambert le » plaisir de vous avoir si tôt revu. Je suis votre » ami, etc. »

Ma femme ! au couvent de *** à Paris, m'écriai-je, en finissant la lecture de cette lettre. Mon amie, voyez comme je suis heureux ! Cruel enfant! me répondit-elle, avec un mouvement passionné qui exprimait et son amour et son désespoir; cruel enfant! c'était donc vous qui deviez me porter le dernier coup!

J'allais tomber à ses genoux, j'allais la prier de me pardonner mon étourderie ; mais son trouble s'étant à l'instant dissipé, elle me demanda avec

plus de fermeté ce que je comptais faire, et quels services j'attendais de son amitié. Je lui témoignai le vif désir de retourner à Paris; elle parut épouvantée des périls qui m'y attendaient, et me parla des inquiétudes que ma fuite allait causer au baron. Je lui observai que vraisemblablement je quittais mon père pour une quinzaine seulement, et qu'en usant de quelques précautions sages, je pouvais espérer d'échapper aux périls que mon retour dans la capitale entraînait effectivement. Madame de B*** ne se rendait pas. Mon amie, lui dis-je, loin de moi ma femme désespérée se meurt peut-être; je ne connais pour moi-même aucun danger plus pressant que celui qui la menace, et mon premier devoir est de la secourir. Ce n'est point à moi, répondit-elle en soupirant, qu'il convient de blâmer les imprudences que la plus impérieuse des passions fait commettre. Puissé-je, devenue la confidente de vos témérités, ne jamais regretter en secret le temps peut-être heureux où j'en hasardai de pareilles! Allez, mon cher Faublas, à travers mille périls, chercher cette jeune Sophie, dont la beauté m'a coûté tant de larmes. O destinée vraiment bisarre! je dois aujourd'hui, pour vous réunir, prendre autant de soins qu'autrefois je me donnai de tourmens pour vous séparer. L'inquiète amitié, n'en doutez pas, veil-

lera sur l'amour inconsidéré : je vais, autant qu'il me sera possible, écarter les dangers dont je vous vois environné, et préparer les beaux jours qui vous sont promis. De toutes les précautions, la première et la plus nécessaire est celle de votre travestissement : je me charge de vous en trouver un commode et convenable ; je me charge de tous les apprêts de votre départ. Le mien, dont l'heure était fixée, sera remis à demain à cause de vous. Quittez-moi, mon ami, dites à Desprez qu'il monte me parler ; attendez-moi dans votre chambre au milieu de la nuit prochaine.

Elle s'y rendit en effet, et pour cette fois elle entra par la porte. D'abord elle me fit ôter mon habit, et d'un petit paquet mystérieusement ouvert, elle tira une grande robe noire dont je me vis aussitôt affublé. Une *batiste* menteuse, avec art disposée, parut recéler le trésor d'un sein pudique et naissant. Sur mon modeste front, déjà couvert d'un bandeau blanc, vint retomber encore un voile clair et léger, à travers lequel mon timide regard allait cherchant celui de l'officieuse amie qui me déguisait. Comme je la vis rougir et se troubler ? qu'avec peine et plaisir je l'entendis étouffer un soupir douloureux et tendre ! que de fois ses yeux mouillés de larmes se baissèrent pour éviter la rencontre des miens ! que de fois sa

main tremblante s'arrêta sur quelque partie de mon ajustement, qui jamais n'allait assez bien! Et moi, pour qui cette main si jolie n'était pas encore assez lente; moi qui doucement penché sur mon intéressante amie, jouissais en silence de son émotion délicieuse à mon cœur, comme je me sentis pressé du vif désir d'éteindre mon ardeur et ses regrets dans un dernier embrassement! O ma Sophie! dans aucun moment de ma vie ton souvenir ne fut plus nécessaire à ma vertu chancelante; et même je dois, pour m'en punir, l'avouer franchement, si j'avais été bien intimement persuadé que madame de B***, non moins faible que moi... Enfin je n'essayai pas de m'en convaincre, et tu dois, ma charmante femme, me savoir quelque gré de n'avoir pas mis à cette rude épreuve le courage de la marquise et la fidélité de ton époux.

Madame de B***, quand elle vit qu'il ne manquait plus rien à mon déguisement, ne put retenir quelques larmes, et d'une voix faible me dit : Adieu, partez, rentrez en France, volez à Paris; dans deux heures je vous suis, deux heures après vous j'entre dans la capitale... Faublas, nous allons arriver pour ainsi dire ensemble, la même ville va nous renfermer, et cependant nous ne nous verrons plus!... Ah! du moins je veillerai sur vous,

je préviendrai le péril ou je l'écarterai ; ma tendresse inquiète... Vous verrez, vous verrez si je suis véritablement votre amie. Chevalier, descendez rue de Grenelle-Saint-Honoré, à l'hôtel de l'*Empereur*, vous n'y resterez qu'un moment ; il y viendra de ma part quelqu'un à qui vous pourrez donner toute votre confiance. Chevalier, écoutez ses avis, conduisez-vous par ses conseils, surtout ne faites pas d'imprudences, je vous en supplie. Vous n'avez plus qu'un moyen de me récompenser de mes soins, c'est de n'en pas détruire l'effet par de folles témerités. Que ne m'est-il permis de vous accompagner sur la route et de partager les dangers qui vous y attendent peut-être ! Tenez, mon ami, à tout hasard, prenez vos pistolets. Quant à ce meuble, ajouta-t-elle en me montrant mon épée pendue au chevet de mon lit, ce ne peut jamais être celui d'une religieuse ; permettez-moi de me l'approprier.

J'allai la détacher, et la lui présentai ; elle la saisit avec transport, la tira promptement, parut prendre plaisir à considérer sa fine trempe ; puis l'ayant remise dans le fourreau, et s'étant emparée de ma main qu'elle serra avec une force dont je ne l'aurais pas crue capable : Grand merci, me dit-elle du ton le plus véhément, je serai digne de ce présent.

Sans attendre ma réponse, elle me conduisit vers l'escalier, que nous descendîmes en silence; sans bruit nous traversâmes le jardin, dont la petite porte s'ouvrit dès que nous parûmes : je vis une chaise de poste qui m'attendait. Je voulus remercier la marquise, plusieurs baisers me fermèrent la bouche : j'espérais au moins lui rendre ses tendres caresses; mais plus prompte que l'éclair, elle s'arracha de mes bras, ferma la porte sur elle, et me fit entendre un dernier adieu. Je partis, je partis pour te rejoindre, ma Sophie; mais combien de malheurs, que d'ennemis et de rivales devaient encore retarder le moment de notre réunion.

Il était à-peu-près cinq heures du matin; nous entrâmes à la pointe du jour sur les terres de France. Tout homme qui voyage dans un pays où il s'est fait une fâcheuse affaire, imagine que quiconque le regarde le reconnaît; il lui semble impossible que son inquiétante aventure, écrite sur son front, ne soit pas lue de chaque passant : d'ailleurs, il était tout simple qu'une religieuse, courant la poste, fût curieusement remarquée. Voilà ce que je me dis à moi-même aux environs de Longwy, première place frontière, où je crus m'apercevoir que j'étais observé. Ces belles réflexions m'ayant rassuré, je me livrai aux trom-

peuses douceurs d'un sommeil, hélas! trop court: à quelques centaines de pas, ma chaise fut environnée; j'ouvris les yeux au bruit que produisirent mes portières brusquement ouvertes. Avant que j'eusse le temps de me reconnaître, on se précipita dans la voiture, on me saisit, on me lia; les archers, trop respectueux ou trop inattentifs, soit qu'ils eussent un reste de considération pour mon sexe ou pour mon habit, soit qu'ils imaginassent ne devoir rien craindre d'une religieuse qu'apparemment ils ne croyaient point armée, ne me fouillèrent pas; mais la troupe sacrilége osa souiller ma sainte *étamine*, en l'enveloppant d'un manteau guerrier, et ne craignit pas de cacher mon voile béni sous une toile grossière et profane. Leur chef s'assit cavalièrement près de moi, le postillon eut ordre d'avancer.

Où me conduisait-on? Apparemment sourd et muet, le discret satellite qui veillait sur moi n'était pas plus touché de mes questions que de mes plaintes. L'espèce de serviette dont ma tête restait enveloppée, ne me laissait parvenir qu'une lumière trop faible pour que je pusse rien distinguer. Seulement le bruit d'une cavalcade frappait mon oreille, et j'en augurais très-raisonnablement que pour plus grande sûreté des soldats m'escortaient. Une fois même, tandis que la troupe,

un instant arrêtée, prenait vraisemblablement des chevaux frais, j'entendis quelqu'un prononcer distinctement le nom de Derneval et le mien. Où me conduisait-on ?

La maudite voiture allait toujours, et nous n'arrivions pas. Depuis j'ai calculé que nous avions fait route pendant trente-six heures à-peu-près : trente-six siècles ne paraîtraient pas plus longs! Que d'affreuses inquiétudes m'agitaient! à quelles réflexions j'étais livré! Je me voyais environné de juges, j'entendais prononcer l'arrêt terrible, j'apercevais le fatal échafaud! quelle situation!... Ce n'était pas pour moi seul que je frémissais; non, mon père, je songeais à cette lettre que j'avais laissée pour vous sur ma table, et dans laquelle je vous promettais de revenir bientôt. Hélas! peut-être votre fils ne devait plus vous embrasser.

Ce n'était pas pour moi seul que je regrettais la vie, non, ma jeune épouse, non ; je songeais à tes appas encore naissans, à notre hyménée si court, à nos doux liens si tôt rompus. En supposant que ma déplorable fin n'entraînât pas ta fin prématurée, du moins, j'en étais sûr, tu resterais fidèle à ma mémoire ; jamais personne n'aurait à se glorifier du bonheur d'avoir épousé la veuve de Faublas. O ma Sophie ! je m'attendrissais sur le sort d'un enfant de quinze ans, condamnée

aux ennuis d'une viduité qui pouvait durer plus d'un demi-siècle, et réduite à regretter si longtemps les rapides plaisirs de deux nuits.

Enfin nous arrivâmes. On me descendit; on me porta, je ne pouvais deviner où. Je ne pouvais, à travers la toile dont mon visage était couvert, et dans les ténèbres de la nuit, examiner les lieux. Au défaut de mes yeux, j'exerçais mes oreilles, j'écoutais avec autant de curiosité que d'inquiétude. J'entendais le fracas des portes, le bruit des verroux, le cri des grilles, la marche prompte de plusieurs personnes accourues de divers côtés. L'endroit où l'on me déposa me parut humide et froid. Je fus assis dans un immense fauteuil de bois; assez loin de moi l'on murmurait quelques mots qu'il m'était impossible d'entendre; mes oreilles étaient seulement frappées de cette espèce de gémissement sourd et prolongé que produit dans un lieu vaste, ordinairement solitaire, le bourdonnement inaccoutumé de plusieurs voix réunies.

Quelqu'un s'étant approché, se pencha à mon oreille, et d'un ton fort doux m'adressa ces paroles, en même temps consolantes et terribles: Grand Dieu! qu'allez-vous devenir? pourrai-je vous sauver!

L'instant d'après, j'entendis le son d'une cloche

funèbre ; il me sembla que beaucoup de gens entraient ensemble et m'environnaient. Au tumultueux brouhaha d'une grande assemblée, succéda tout-à-coup un profond silence qui dura quelque temps. Mon ame s'en émut, mon imagination travailla ; je ne sais quel sentiment jusqu'alors inconnu.... Hé bien ! soit, je l'avoue, j'eus peur.

Une voix grêle rompit enfin l'effrayant silence et m'ordonna de dire un *Ave Maria.* Un Ave Maria ! trois fois je me fis répéter cet étrange commandement, et trois fois ma langue embarrassée refusa d'obéir : je ne pus, dans mon trouble extrême, me rappeler une syllable de l'oraison demandée. Quelqu'un l'entonna, qui me la fit répétér mot pour mot. Ensuite commença le court interrogatoire, dont voici l'exact procès-verbal.

Doù venez-vous ? — Que sais-je ? demandez-le à ceux qui m'ont amené. — Qu'avez-vous fait depuis que vous êtes sortie d'ici ? — Ici ! je n'y suis peut-être jamais venu. Où suis-je ? — N'avez-vous pas séduit mademoiselle de Pontis ? — Mademoiselle de Pontis ! ô Sophie !... — Oui, Sophie de Pontis : vous la connaissez ? — J'ai entendu parler d'elle. Si je l'avais connue, je l'aurais adorée et non séduite. — Connaissez-vous le chevalier de Faublas ? — Ce nom-là est venu jusqu'à moi. — Derneval, le connaissez-vous ? Non.

Ce nom, répété par plusieurs voix, circula dans l'assemblée. Ne vous appelez-vous pas Dorothée? — Non.

Celui-ci fit encore plus d'effet que l'autre. La voix qui m'interrogeait reprit : qu'on lui ôte cette serviette, et qu'on lève son voile.

L'ordre aussitôt s'exécute, et quel spectacle vient m'étonner! Devant un autel, sur un banc circulaire qui m'enveloppe en son vaste contour, sont rangées à la file plus de cinquante.... Mes yeux ne me trompent-ils pas? Non, ce n'est pas un rêve de mon imagination égarée. Plus je regarde et plus je vois que cinquante religieuses sont là qui m'examinent; je les entends même s'écrier en chœur : ce n'est pas elle!

Ce n'est pas elle, répéta celle qui paraissait présider l'assemblée. L'affaire est embarrassante, continua-t-elle après un moment de réflexion; il faut en écrire dès ce soir à nos supérieurs. Demain nous recevrons leur réponse; en attendant, qu'on la mette au cachot, et que l'une de nos sœurs veille auprès d'elle.

Quatre jeunes professes me saisirent et m'emportèrent. Je n'avais garde de résister : j'étais lié d'abord, et puis je trouvais la voiture assez douce. D'ailleurs toutes ces femmes me suivaient; moi je prenais plaisir à les regarder. Dans le grand nom-

bre de ses visages féminins, j'en voyais de très-respectables par leur forme, et de très-précieux par leur antiquité. Il s'en trouvait de toutes les couleurs, blanc, gris, jaune, vert, plus ou moins foncé; celui-ci était commun, celui-là singulier, cet autre ridicule; mais aussi du coin de l'œil j'en lorgnais de si nouveaux, de si jolis! cette vue achevait d'éloigner les idées funestes qui tout-à-l'heure portaient l'épouvante au fond de mon ame; et quoique ma situation fût encore inquiétante, ma foi je n'y songeais plus. Que voulez-vous! je suis ainsi fait. Dans aucune circonstance de ma vie, quelque embarrassante que vous l'imaginiez, je n'ai pu voir de près plusieurs femmes ensemble, sans avoir de longues distractions.

Cependant on me promenait à la clarté des flambeaux, dans un long souterrain, au bout duquel je vis une chapelle. Tout auprès on ouvrit une chambre qui n'avait d'un cachot que le nom. C'était une espèce de cellule où se trouvait un lit sur lequel on me posa. Une lampe fut allumée; on fit donner une chaise à la sœur Ursule, à qui les vénérables, en s'en allant, recommandèrent de prier religieusement près de moi jusqu'au lendemain matin.

O mon étoile! grâces te soient rendues! De tous les jolis visages que j'avais distingués, celui

d'Ursule était le plus charmant. Quel teint! quel éclat! quelle fraîcheur! que de douceur dans son regard timide! que d'innocence sur son front ingénu! à moins qu'on n'y rencontre ma Sophie, on ne voit pas de ces figures-là dans le monde; et du jour que, dans les bras de son heureux amant, mademoiselle de Pontis devint la plus belle des femmes, Ursule dut être proclamée la plus jolie des filles.

Quoique prisonnier, je n'eus plus d'autre inquiétude que celle dont il fallait ressentir le vif attrait près de cette beauté si touchante. Quoique très-fatigué, je n'éprouvai plus le besoin du sommeil; et puis il s'agissait bien de dormir! Allons, Faublas, galant compagnon de Rosambert, docile élève de madame de B***, c'est ici qu'il te faut montrer digne de tes maîtres. Le triomphe peut te paraître difficile; mais enfin la carrière est ouverte et vois comme il est digne de toi, le prix que le hasard propose en ce moment à l'éloquence; une fille charmante, et la liberté! Si jamais séduction fut excusable, assurément voici le cas.

Prélat curieux, qui, seul au coin du feu, parcourez dévotement ce méchant livre, si vous êtes aussi étourdi que son jeune auteur, composez de quoi remplir les six pages suivantes; mais prenez

garde à la censure (1), elle ne permet pas de tout imprimer. . . . .

. . . .

. . . .

Je venais de lier ensemble les deux jolis pieds d'Ursule ; je venais de charger ses mains des liens dont elle avait débarrassé les miennes; je préparais à regret le mouchoir qui devait lui couvrir la bouche : un moment, dit-elle, un moment encore. Je veux vous répéter vos dernières instructions, qu'il faut bien retenir. Guidé par la faible lueur de cette bougie, vous entrerez dans le souterrain que nous venons de parcourir ensemble. A quelques pas d'ici, comme je vous l'ai fait voir, vous détournerez à gauche, bientôt vous arriverez à cette trappe que nous avons eu tant de peine à lever; tout près de là, sous le hangar de la petite cour, vous prendrez l'échelle du jardinier; enfin, avec cette clé-ci, vous ouvrirez la grille du jardin que vous connaissez, et veuille le ciel vous préserver de tout accident! Ah! j'oubliais encore une précaution nécessaire; je l'oubliais, parce qu'elle ne regarde que moi. Pour qu'il paraisse

(1) On *censurait* encore dans ce temps-là; maintenant on ne *censure* plus; mais je n'en serai que plus réservé; je craindrais trop de profaner la liberté par la licence. (*Note de* 1791.)

moins douteux qu'on a employé la force, afin de vous arracher d'ici, ayez soin, en sortant, de jeter à l'entrée du cachot l'un des deux pistolets que la maréchaussée vous a si heureusement laissés. Partez, mon ange, sauvez-vous, il est déjà tard. Adieu, divin jeune homme ; l'abeille n'a pas de miel plus doux que tes paroles ; le feu de ton regard brûle mon cœur; mon ame repose dans la tienne. Couvre-moi le visage, et hâte-toi de sortir d'ici.

J'eus quelque peine à ne pas lui désobéir ; il fallut bien m'y décider pourtant. Je cachai sa belle bouche, sous un mouchoir que j'arrangeai de manière à faire croire qu'on avait ainsi enveloppé le visage de la pauvre nonne, pour que ses cris ne fussent pas entendus. Ensuite, au lieu de perdre le temps en remercîmens inutiles, je quittai ma libératrice, à-peu-près tranquille sur son sort, quoi qu'il pût arriver, mais encore fort inquiet pour mon propre compte. Jugez quelle fut ma joie, lorsqu'après avoir heureusement parcouru le souterrain, franchi la trappe, traversé la petite cour, ouvert la grille, je me vis dans un jardin que je reconnus, et que sans doute le lecteur reconnaît aussi. Cette partie du mur où je place l'échelle que je porte, est celle que Derneval et moi nous avons si souvent escaladée ensemble; derrière

est la rue ***; c'est par là que je compte m'en aller. Voici le pavillon, voici l'allée couverte; votre cœur n'est-il pas ému? Le mien palpite, et mes yeux se remplissent de larmes. Je la revois cette promenade chérie où soupirait ma jolie cousine. Quels sentimens j'éprouve! un trouble religieux! un saint respect, mêlé d'attendrissement! ces lieux sont pleins de sa présence et des monumens de nos amours. Elle rêvait ici le jour que je lui chantai ma romance; ce fut là qu'elle se trouva mal; ce fut là-bas que je la portai. Sur ce banc que je touche, elle venait s'asseoir dans les heures de récréation, pour que nous pussions nous voir à travers la jalousie de mon pavillon. Voici la place où je la joignais presque tous les soirs; ici, dans un mutuel épanchement, nous confondions souvent nos soupirs et nos pleurs... Plus loin... oui, le voilà! c'est lui!... je l'ai salué d'un cri de reconnaissance et de joie; ne le voyez-vous pas le *marronnier propice;* cet arbre consacré par ses derniers combats et par mon triomphe? Vite! je vais baiser ses rameaux tutélaires, je vais sur son tronc protecteur graver mon chiffre et celui de ma femme... De ma femme! ah! nous étions amans, et nous vivions réunis! nous sommes époux, et nous languissons séparés!...... Séparés! Je vole vers elle....... Grand Dieu! le jour va bientôt

paraître, et si l'on me découvre ici, je suis perdu.

Je courus à mon échelle, sur laquelle je ne montai que difficilement à cause de la longue robe dont Ursule avait voulu que je restasse affublé. Déjà cependant je touchais au chaperon du mur, lorsqu'en me penchant du côté de la rue, je vis une escouade de guet qui s'y promenait. Je redescendis précipitamment, fort embarrassé de savoir par où je sortirais. Il ne fallait pas songer à me sauver chez M. Fremont, où j'étais trop connu, et je ne savais par qui était habitée la maison que je voyais à côté de la sienne; mais quel qu'en fût le propriétaire, aucun séjour ne pouvait être plus dangereux pour moi que celui du couvent : je me déterminai donc à planter mon échelle le long du mur mitoyen.

Pour faire avec moins de difficulté ma périlleuse incursion, je songe à quitter l'ample vêtement qui gêne tous mes mouvemens; mais un léger bruit se fait entendre et m'effraie : au lieu de perdre du temps à me déshabiller, je grimpe le plus vite qu'il m'est possible, et me mettant promptement à califourchon sur le chaperon, j'enlève l'échelle que je veux planter de l'autre côté. A l'instant où je la tiens en l'air, je crus apercevoir quelqu'un près de la grille du jardin que je quitte. Mon effroi s'augmente, ma main

tremble, l'échelle m'échappe et tombe; me voilà dans un équipage très-incommode, à cheval sur un mur. Heureusement un saut de dix pieds n'est pas fait pour m'épouvanter; le temps presse, il n'y a pas à délibérer, je me précipite.

Au bruit de la double chute de mon échelle et de mon individu, une jeune fille, en joli caraco, est sortie de derrière une charmille où elle se tenait cachée. D'abord elle venait droit à moi, soudain elle s'arrête, comme si elle était aussi épouvantée que surprise, et elle se couvre le visage de ses deux mains avant que je sois assez près d'elle pour distinguer ses traits. Moi, je la joins, je la rassure, et tout en implorant son secours, je baise l'une après l'autre les deux petites mains que je voudrais écarter pour voir la figure apparemment jolie qu'elles me cachent.

Une religieuse! dit alors une voix; *c'est lui qui se déguise ainsi. Ah! faquin! je vous apprendrai à venir en conter à ma maîtresse.*

Comme je me retourne pour regarder d'où part la voix menaçante, je sens mes épaules rudement compromises. Sans respect pour ma robe, on me régala de coups de bâton. Il est vrai que j'en reçus plusieurs avant d'avoir eu le temps de tirer mon pistolet de ma poche; mais vous allez décider si mon honneur, involontairement outragé,

fut suffisamment vengé par la réparation à laquelle je forçai mes brusques agresseurs.

Ils étaient trois. Chacun d'eux suspendit ses coups, dès qu'après avoir reculé quelques pas, j'eus montré le redoutable instrument dont je venais de m'armer. Celui de mes adversaires que je regardai le premier, avait à peine quatorze ou quinze ans; je le reconnus pour un de ces petits enfans de jolie figure, un de ces jokeys élégans qui, majestueusement courbés sur le faîte menaçant d'un cabriolet colossal, font de gentilles grimaces aux passans que leur maître éclabousse, ou, d'une voix douce et flûtée, crient *gare* à ceux qu'il écrase. Je ne donnai qu'un coup-d'œil au second; c'était un de ces grands coquins insolens et lâches, que le luxe enlève à l'agriculture, que nous autres, gens comme il faut, payons pour jouer aux cartes ou pour dormir sur des chaises renversées près des fournaises de nos anti-chambres; pour jurer, boire et se moquer de nous dans nos offices; pour manger au cabaret l'argent de *monsieur;* pour caresser dans les mansardes les femmes-de-chambre de *madame*. Le troisième s'attira toute mon attention; sa mise était en même temps simple et recherchée, indécente et jolie; il avait dans son maintien quelque noblesse et beaucoup de grâces; son air conservait quel-

que chose d'imposant jusque dans sa frayeur. Je jugeai qu'il était le maître des deux autres. Monsieur, si vous osez faire un pas, si vous vous permettez seulement un signe, si vos gens tentent la moindre résistance, je vous tue. Faites-moi la grâce de me répondre : Êtes-vous gentihomme? — Oui, Monsieur. — Votre nom? — Le vicomte de Valbrun. — Monsieur le vicomte, je ne vous dirai point comment on m'appelle; vous saurez seulement que je vous vaux bien. Cette aventure, dont le commencement m'a été si désagréable, finira-t-elle heureusement pour vous? Il est vraisemblable que ce n'est point à moi que vous en vouliez; mais enfin c'est moi que vous avez indignement outragé. Monsieur, vous ne l'ignorez pas, sans doute, l'honneur offensé veut du sang. Malheureusement l'heure me presse, et je n'ai qu'un pistolet; cependant nous pourrons, si bon vous semble, vider notre différend sans sortir d'ici. D'abord je vous prie de vouloir bien renvoyer votre domestique et votre jokey.

M. de Valbrun fit un signe, et les deux valets s'éloignèrent. Soudain je fus au maître, et lui présentant un de mes poings fermé : il y a là-dedans, Monsieur, quelques pièces de monnaie : *pair* ou *non*. Si vous devinez, je vous remets le pistolet, vous tirerez à bout portant. Si vous ne devinez

pas, vicomte, je vous déclare que vous êtes mort. Pair, dit-il. J'ouvris la main, il avait rencontré juste.... Adieu, mon père, ma Sophie, adieu pour jamais!.... M. de Valbrun, en prenant le pistolet que je lui présentais, s'écria : non, Monsieur, non : vous reverrez votre père et Sophie. Il tira son coup en l'air, et tombant à mes genoux : Étonnant jeune homme, continua-t-il, qui donc êtes-vous? Que de noblesse et d'intrépidité! je serais trop inexcusable si j'avais pu vous outrager volontairement. Songez que ce fut le hasard qui me rendit coupable, et daignez m'accorder mon pardon. Je m'efforçais de le relever : Monsieur, reprit-il, je ne quitterai point cette posture que vous ne m'ayez pleinement rassuré sur vos dispositions. — Vicomte, vous me demandez grâce quand vous m'avez laissé la vie! Croyez que je ne conserve aucun ressentiment, et que je serai charmé d'obtenir votre amitié. — A qui ai-je le bonheur de parler? — Je ne puis vous le dire; je me ferai connaître dans un temps plus heureux; souffrez que je me retire. — Comment! avec cette robe de religieuse? Entrez chez moi, je vous ferai donner un habit; ce sera l'affaire d'un moment.

En effet, il était impossible que je sortisse dans l'équipage où je me trouvais; j'acceptai les offres du vicomte.

Cependant la jeune fille qui avait causé tout le désordre, était demeurée à quelque distance et ne disait pas un mot. M. de Valbrun l'appela; elle vint en se cachant toujours le visage avec ses mains. Quelle pudeur! lui dit le vicomte, comme cela est intéressant! Vous concevez, ma mie, que je ne suis pas la dupe de cet air-là. Je voulais bien, comme cela se pratique dans une petite maison, vous céder quelquefois à d'honnêtes gens qui sont mes amis; mais nous étions convenus que vous ne vous donneriez jamais sans mon ordre, et vous sentez que votre maître ne se soucie point d'être le rival de votre coiffeur. Puisque c'est ce beau monsieur qui vous plaît, hé bien! que ce soit lui qui vous paie: dès ce soir nous nous séparerons, mademoiselle Justine.

A ce nom, qui sonnait si doucement à mon oreille, j'interrompis M. de Valbrun : Elle s'appelle Justine? Il serait bien singulier... M. le vicomte, me permettez-vous d'éclaircir un doute? Il m'assura que je lui ferais plaisir. Je m'approchai de la jeune fille, j'écartai ses mains trop discrètes; et comme il faisait assez clair pour qu'on pût bien distinguer les visages, je reconnus cette jolie petite figure chiffonnée, dont le piquant souvenir m'avait quelquefois donné du souci.

FAUBLAS.

Quoi! vraiment c'est toi, ma petite?

JUSTINE.

Oui, M. de Faublas, c'est moi:

LE VICOMTE DE VALBRUN.

M. de Faublas!... il est joli, noble, vaillant et généreux. Il croyait toucher à son heure suprême, et nommait Sophie! Cent fois j'aurais dû le reconnaître. (Il vint à moi et me prit la main.) Brave et gentil chevalier, vous justifiez de toutes les manières votre réputation brillante; je ne suis point étonné qu'une charmante femme se soit fait un grand nom pour vous. Mais, dites-moi, comment êtes-vous ici? Comment, après l'éclat du plus fâcheux duel, osez-vous paraître dans la capitale? Il faut qu'un grand intérêt vous y entraîne..... Monsieur le chevalier, donnez-moi votre confiance, et regardez le vicomte de Valbrun comme le plus dévoué de vos amis. D'abord où allez-vous?

FAUBLAS.

A l'hôtel de l'Empereur, rue de Grenelle.

LE VICOMTE.

Un hôtel garni, et dans le quartier de Paris le plus habité? Gardez-vous-en bien. Dans celui-ci, d'ailleurs, vous êtes connu, vous oseriez vous y

montrer pendant le jour? Hé! vous n'y feriez point vingt pas sans être arrêté.

Le vicomte avait raison peut-être; mais je ne sentais que le vif désir de hâter le moment qui me rapprocherait de Sophie. J'insistai donc. Hé bien! soit, me dit-il; mais au moins souffrez que j'aille à la découverte pendant que vous allez mettre un habit. Justine, conduisez Monsieur dans le cabinet de toilette, ouvrez-lui ma garde-robe; ayez soin qu'il ne manque de rien.

Dès que le vicomte fut sorti, je demandai à Justine quel était précisément son emploi dans le lieu où je la rencontrais. C'est ici, me dit-elle en bégayant, la petite maison de M. de Valbrun. — J'entends, tu es dans ce temple de la volupté l'idole qu'on encense. Mademoiselle, vous êtes assez jolie pour cela. — M. de Faublas, vous me faites des complimens. — Comment ta fortune a-t-elle si fort changé en si peu de temps? — Bon! l'aventure de madame la marquise m'a fait une espèce de réputation; c'était à qui m'aurait, il y a trois semaines. De tous les prétendans, M. de Valbrun m'a paru le plus aimable..... — Le plus aimable! et déjà tu lui fais de mauvais tours? — Moi! point du tout, je vous assure; c'est qu'il est très-jaloux, M. le vicomte. — Mais ce coiffeur? — Fi donc! l'horreur! est-il seulement croyable

que je m'occupe d'un être comme celui-là? — Comment donc, Justine, de la fierté!..... Mais que diable allais-tu faire de si bonne heure dans ce jardin? — Prendre l'air, uniquement prendre l'air. Au reste, si M. le vicomte se fâche, tant pis pour lui; je ne suis pas embarrassée de trouver des places... — Oui, des places, dans des petites maisons? — Dame, je veux faire une fin : voudriez-vous que je restasse servante toute ma vie? J'aime mieux être la maîtresse de quelque seigneur, qui me fera un sort honnête, et... — Voilà ce qui s'appelle solidement penser, Justine. Avec vos beaux calculs, pourtant vous trahissez lâchement nos amours, perfide... tu m'oubliais totalement, petite ingrate. Oh non, répondit-elle d'un ton caressant, je suis charmée de votre retour et de cette rencontre. M. de Faublas, vous serez bien sûr d'être aimé chaque fois que vous voudrez plaire, et ce ne sera point avec vous qu'on se montrera jamais intéressée. — Voilà, mon enfant, un discours bien tendre et un procédé bien noble; il me reste pourtant quelque doute. Tiens, ce *la Jeunesse*... — N'en parlons point. — Si fait, parlons-en, et ne mens pas. Mon enfant, il devait se marier avec toi. As-tu inhumainement sacrifié ton prétendu? Sûrement, dit-elle en riant, je n'épouse plus que des gens de qualité, moi.

J'allais répondre quand M. de Valbrun rentra. Ne vous avisez pas de sortir, me dit-il, la rue est certainement gardée. J'ai vu plusieurs escouades de guet se promener dans le quartier ; j'ai vu rôder dans les environs beaucoup de gens de fort mauvaise mine. Passez la journée ici ; je vais aller rassembler quelques amis ; au milieu de la nuit prochaine je reviendrai vous chercher en bonne campagnie, et si vous voulez me rendre un véritable service, vous accepterez dans mon hôtel un asile qui ne sera pas violé. Vous, Justine, faites en mon absence les honneurs de ma petite maison ; je vous ordonne de traiter Monsieur comme vous me traiteriez moi-même, et je vous pardonne, à sa considération, vos promenades du matin. Justine, je laisse pour faire le service, mon jockey et la Jeunesse. — Ah ! ah ! monsieur le vicomte, ce grand coquin dont vous étiez accompagné au jardin, c'est la Jeunesse ! — Le connaissez-vous ? — Oui, si c'est celui qui appartenait au marquis de B***. Parle donc, Justine, n'est-ce pas le même ? — Oui... M. de Faublas... un bon sujet... un excellent domestique. — C'est toi qui l'as donné à M. le vicomte ? — Oui, M. de Faublas, — Bien, mon enfant, très-bien. Tu lui as fait là un véritable cadeau.

Le vicomte, en me disant adieu, me prévint

qu'avant de sortir il allait soigneusement faire barricader toutes les portes, et me recommanda de n'ouvrir à qui que ce fût.

Dès que nous fûmes seuls, Justine me demanda timidement par quelle espèce d'amusement je comptais remplir ma matinée. Mon enfant, je déjeunerais volontiers si je n'avais pas une grande envie de dormir. Fais-moi donner un bon lit, et seulement aie soin qu'en me réveillant je trouve à dîner. Elle pâlit, soupira, pleura presque, et me dit d'un ton dolent : vous êtes donc fâché contre moi? — Non, ma petite, je ne suis pas fâché; mais j'ai grand besoin de repos. Elle soupira plus fort, me prit par la main et me conduisit dans une chambre à coucher commode, recherchée, galante plus que le galant boudoir de madame de B***. Et moi aussi, je soupirai dans ce moment, mais ce fut de réminiscence. Justine restée là, paraissait réfléchir, et m'examinait attentivement. Je la priai de se retirer, elle se le fit répéter deux fois, et m'obéit enfin en me lançant un regard qui disait plus que bien des reproches.

Il n'y avait pas long-temps que j'étais couché quand on m'apporta une tasse de chocolat. Sensible à cette attention de la maîtresse du logis, je me proposais de lui faire mes remercîmens,

quand je la vis entrer seulement vêtue d'une gaze légère. Déjà voluptueuse comme une grande dame, non moins délicate dans ses plaisirs raffinés, la petite créature faisait fermer les volets, de manière que le plus faible jour ne pût pénétrer. Les rideaux de taffetas jaune furent tirés, on plaça les bougies devant les glaces, l'encens brûla dans la cassolette. Tout cela se faisait sans qu'on daignât répondre un mot à mes fréquentes questions ; mais dès que le jockey se fut retiré, Justine me dit que son premier devoir était d'obéir à M. le vicomte, et sa plus douce envie de faire la paix avec M. le chevalier. A ces mots, plus prompte que l'éclair, elle s'élança près de moi : plus caressante que le zéphir, en moins d'une seconde elle me fit oublier le coiffeur et la Jeunesse, et... Ne crains rien, ma charmante femme, près d'un aussi méprisable nom, je ne placerais pas ton nom révéré.

Lecteur, je vous entends murmurer, je crois! je vous entends détailler la foule des motifs que j'avais de résister! mais des moyens, vous n'en parlez pas. A vos cent mille raisons, je n'en oppose qu'une, moi ; l'entreprenante Justine me tenait dans son lit. S'il est vrai que vous ne sachiez pas succomber à des tentations aussi prochaines, aussi pressantes, dites-moi donc comment vous faites?

Peut-être, comme je fis, hélas ! vous laissez échapper l'occasion, après avoir multiplié d'inutiles efforts pour la saisir. Quelle injure je fis à tes appas qui le méritaient moins que jamais, jolie petite Justine ! et assurément ce ne fut pas ta faute; tu te montras complaisante, patiente, empressée, autant que tu me trouvas faible, languissant et malheureux. Pour se voir réduit à cet excès d'abattement qui faisait alors ma honte et le désespoir de Justine, il faudrait avoir comme moi couru la poste pendant trente-six heures, cahoté dans une méchante voiture, tourmenté de mille inquiétudes, nourri seulement de bouillon; il faudrait surtout avoir soutenu, durant toute la nuit suivante, un entretien très-vif avec une nonne charmante... et bavarde, bavarde comme l'on est au cloître en pareil cas!

Ah! dit enfin la pauvre enfant, d'un ton qui marquait sa confusion et sa surprise, *ah! M. de Faublas, que je vous trouve changé!* Il me parut que si cette exclamation, échappée à la tendre véracité de Justine, renfermait l'amère critique du présent, elle offrait aussi, dans son double sens, l'obligeant éloge du passé; mais, comme je me sentais aussi peu capable de mériter le compliment que de me justifier du reproche, je pris le sage parti de m'endormir sans observations préparatoires.

Justine me laissa tranquillement reposer, bien convaincue apparemment que, si elle prenait la peine de me réveiller, ce serait très-gratuitement pour elle. Cependant elle demeura constamment près de moi, puisqu'en me réveillant, je la sentis à mes côtés : je ne la vis pas, car les bougies étaient éteintes ; il y avait vraisemblablement long-temps que je dormais. Il me sembla qu'il était temps de dîner. Je sentais le vif aiguillon d'une faim gloutonne ; mon premier mot exprima mon premier désir, je priai Justine de me faire apporter à manger. Elle se préparait à me quitter, quand je me surpris quelque velléité de réparer mes torts envers elle ; je crus même qu'il fallait commencer par-là, et je lui fis part de cette seconde réflexion, qui me parut lui être plus agréable que la première. Elle accueillit ma proposition avec une pétulance qui ne lui était pas ordinaire ; ce qui me fit présumer que sans doute elle imaginait qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Quelque diligence qu'elle fît pourtant, elle ne se pressa pas encore assez ; il était décidé qu'après avoir essentiellement manqué à tout le beau sexe des *petites maisons*, dans la personne d'une des plus gentilles créatures qui jamais s'y fût trouvée, je me verrais contraint de quitter ma désolée compagne, avant d'avoir pu rétablir sa réputation

et la mienne à la fois compromises. Au moment où cette fille si attentive, si digne de récompense, allait peut-être recevoir le prix de ses soins généreux, il se fit à la porte de la rue un grand bruit qui m'effraya : on frappait à coups redoublés ; *la Jeunesse* accourut, qui, d'une voix altérée, nous dit qu'on demandait à entrer au nom du roi.

Va, ma petite Justine, cours, ne souffre pas qu'on ouvre tout de suite, donne-moi le temps de me sauver. — Vous sauver! où? — Je n'en sais rien; mais qu'on n'ouvre pas. — Tenez, dans le jardin. Je vais vous faire porter une échelle, escaladez le mur à droite; et si notre voisine *la dévote*, madame Desglins, est tentée de vous recevoir aussi bien que moi, efforcez-vous de la récompenser mieux. Justine, écoute donc. — Eh bien? — Tâche de faire passer de mes nouvelles à madame de B***. J'ignore ce que je vais devenir; mais c'est égal, mande-lui toujours que je suis à Paris, que tu m'as vu.

Pendant ce court dialogue, on vient de m'apporter de la lumière : je me suis promptement emparé de la pièce la plus essentielle de l'habillement masculin, pièce dont l'exacte bienséance m'ordonne de vous laisser deviner le nom, et que j'appellerai, si vous voulez bien le permettre, le *vêtement nécessaire*. Comme je me prépare à m'en

couvrir, j'entends le fracas redoubler, il me semble qu'on enfonce les portes.

Je n'ai pas le temps de mettre les habits que Justine m'a fait préparer, je ne prends que l'épée de M. de Valbrun; en une seconde ma main droite est armée du glaive protecteur, et ma main gauche, au lieu d'un bouclier, porte le vêtement nécessaire. Je m'élance sur l'escalier, je me précipite dans la cour, je vole au bout du jardin.

La Jeunesse me suit avec une échelle, il la plante, je monte. A la vue de plusieurs hommes qui viennent d'entrer avec des flambeaux dans la cour du vicomte, je sens que je n'ai pas un instant à perdre; et sans m'amuser à considérer le terrain, que d'ailleurs je ne pourrai reconnaître, parce que la nuit est noire, je me jette hardiment de l'autre côté du mur. O ma Sophie! en serai-je quitte pour la petite contusion que je viens de me faire à la jambe?

Il est vrai que je marche sur un sable fin; mais j'estime qu'il est au moins dix heures du soir; je suis environné d'épaisses ténèbres dans un jardin que je ne connais pas; la seule chemise dont je me trouve couvert ne me garantit point du vent de bise qui souffle avec violence; je suis tourmenté de mille inquiétudes, et je meurs de froid!

Cependant pourquoi perdre courage? A Paris, comme ailleurs, il n'y a pas de si mauvais pas dont un malotru ne se tire avec de l'argent; à plus forte raison un enfant de famille quand il a sa bourse pleine d'or et l'épée à la main. Va donc, Faublas, va donc examiner un peu la maison que tu entrevois à quelques pas de ce bassin, dans lequel tu as été bien près de tomber.

J'avance à pas comptés, sans bruit j'arrive, et doucement je tatonne. Comment donc se fait-il qu'on m'ait entendu? Je ne le conçois pas; mais enfin la porte m'est ouverte, et comme je ne vois plus de lumière, j'entre avec confiance.

C'est vous, monsieur le chevalier, me dit-elle alors tout bas? Aussitôt je déguise ma voix en l'adoucissant beaucoup, et d'un ton aussi mystérieux que le sien, je réponds : oui, c'est moi. Elle avance au hasard sa main qui rencontre la garde de mon épée; vous avez l'épée à la main! — Oui. — Est-ce qu'on vous poursuit? — Oui. — Est-ce qu'on vous a vu passer par la brêche? — Oui. — Ne le dites pas à ma maîtresse, elle aurait peur. — Où est-elle? — Qui? ma maîtresse? — Oui. — Vous le savez bien, dans son lit. Vous pourrez passer toute la nuit ensemble; Monsieur est allé à Versailles accoucher une grande dame; il ne reviendra que demain. — Bon. Mène-moi

chez ta maîtresse. — Ne savez-vous pas les êtres ? — Oui, mais j'ai eu peur, ma tête n'y est plus ; conduis-moi... Là, bien, par la main.

A peine avons-nous fait quatre pas, que la femme-de-chambre, en ouvrant une seconde porte, dit : Madame, c'est lui.

La dame du logis m'adresse la parole : Tu viens bien tard ce soir, mon cher Flourvac. — Impossible plutôt. Ils t'ont retenu ? — Oui. — Eh bien ! où donc est-tu ? — Je viens. — Qui t'arrête ? — Je me déshabille.

Vous savez que je n'avais pas besoin de me déshabiller, vous à qui j'ai conté que ma main gauche portait mon unique vêtement ; mais convenez que je ne devais marcher qu'avec beaucoup de précaution et de lenteur dans une chambre, pour moi nouvelle, où très-heureusement il n'y avait plus ni feu ni lumière. Enfin parvenu jusqu'au pied du lit, je dépose doucement par terre le vêtement nécessaire et mon épée ; puis soulevant une molle couverture dont l'édredon propice va me réchauffer, je tombe dans les bras d'une inconnue qui commence par me donner le baiser le plus tendre.

Oh ! que tu as froid, me dit-elle. — Il gèle si fort. — Mon cher chevalier ! — Ma douce amie ! — La rigueur de la saison ne t'empêchera pas de

venir? — Sûrement non. — Toutes les fois que M. Desglins découchera? — Oui. — Bathilde, pour t'avertir, fera toujours comme aujourd'hui. — Bien. — N'est-ce pas ingénieusement imaginé, ce petit lampion allumé sur sa fenêtre? — Oui. — Et ce pan de mur que j'ai fait abattre? — Oui, j'ai passé par la brêche. — Et tu y passeras plus d'une fois, car nos voisins les *magnétiseurs* ne la feront pas réparer de l'hiver. — Sans doute. — N'es-tu pas content d'être venu loger chez eux? — Très-content. — Tu sais, mon cher Flourvac, que mon mari est allé... — A Versailles, oui. — Nous pouvons passer ensemble la nuit entière. — Tant mieux. — J'étais sûre qu'il en serait bien aise, mon chevalier! — O mon amie! — Tu m'aimes toujours, Flourvac? — Tendrement. — Je t'avouerai pourtant que j'ai eu du chagrin cette après-dînée, mon ange. — Pourquoi? — Tu n'es pas venu me joindre au sermon. — Impossible. — Mais ce matin j'étais bien contente; et toi? — Ravi. — La messe ne t'a pas paru longue? — Oh! non. — Que j'avais de plaisir à te regarder! — Et moi! — Que tu as bien fait de mettre ta chaise à côté de la mienne! — N'est-il pas vrai? — Mais tu as mal fait de me parler. — La raison? — Toutes ces dames qui me connaissent, et qui m'estiment, qu'auront-elles dit de me voir causer

dans l'église avec un jeune officier? — Je conçois. — Tiens, mon cœur, ne viens plus m'y trouver à l'église. — Parce que? — Parce que dans le fond cela n'est pas bien. — Oh! — Vraiment, ma conscience n'est pas tranquille. — Bon! — Faire l'amour jusque dans la maison du Seigneur! — Il est vrai que... — Préférer la créature au créateur! — Vraiment... — Et un militaire encore! — Comment? — Si du moins c'était un abbé! — Mais... — A propos d'abbé, mon ange, as-tu fait ma commission? — Laquelle? — Tu l'as oubliée? — Laquelle? — Tu sais que le maigre m'incommode. — Hé bien! — Quoi! Flourvac, vous ne vous souvenez pas que je vous avais prié d'aller consulter... — Eh, oui, un médecin. — Point du tout, un prêtre. — Oui, oui, je me rappelle... — Un prêtre, pour lui demander la permission... — Il te l'accorde. — A moi? — A qui donc? — Vous m'avez nommée, moi? — Non, une parente. — Ah! bon... Ainsi, mon cœur, je puis donc faire gras le vendredi et le samedi? — Oui. — Ah! que je suis aise! Ah! que je te remercie!

Le baiser qu'alors la dévote me donna, me parut le plus vif de tous. J'en avais reçu beaucoup d'autres pendant qu'occupé du soin de soutenir une conversation difficile, je m'étais efforcé de ne répondre que par de courts monosyllabes aux

questions que multipliait l'inconnue trompée. Cependant ses appas, quoique toujours défendus par une toile modeste, agissaient sur moi plus efficacement que l'édredon le plus chaud; et mon sang s'étant ranimé, je me retrouvais ces dispositions heureuses dont, quelques minutes auparavant, Justine eût profité, si des gens, ennemis de son bonheur n'étaient venus, méchamment nous interrompre. Aussitôt j'essayai de prouver ma reconnaissance à l'hospitalière beauté, qui me faisait si complètement les honneurs de chez elle; mais qui de vous à ma place s'y serait attendu, Messieurs? on m'opposa la plus sérieuse résistance.

Finissez, me disait-on, finissez, Flourvac..... Vous savez nos conventions... Ce n'est pas ainsi.... Non... non... je ne le souffrirai point... je ne le veux pas.

Très-surpris de l'étrange caprice de cette femme inconcevable qui, dans l'hiver et par un temps affreux, fait escalader des murs à son amant, pour qu'il vienne paisiblement sommeiller auprès d'elle, je me remets à ses côtés sans dire un mot, et bientôt je vais m'endormir. Bientôt aussi je l'entends qui sanglote, et toujours à voix basse je lui demande ce qu'elle a. Ce que j'ai! répond-elle, ingrat, vous ne m'aimez plus, vous oubliez nos

conditions... Près de moi vous restez immobile... Mes embrassemens ne vous paraissent plus désirables, s'ils ne sont comme ceux des femmes vulgaires, impudiques et criminels.

Elle me tint plusieurs autres discours dont je ne pouvais pénétrer le sens obscur; mais enfin elle s'expliqua si clairement du geste et de la voix, qu'elle m'enseigna ce que peut-être vous serez étonnés d'apprendre. Mes désirs avaient été repoussés d'abord, parce que j'avais malhonnêtement exprimé mes désirs, parce que d'une main profane j'avais voulu soulever l'unique voile dont les pudiques attraits de cette beauté, toujours modeste, devaient rester enveloppés. Il fallait, sans écarter, sans déranger la fine toile artistement ouverte; il fallait, le moins indécemment et le mieux possible, embrasser de toutes les femmes la plus vive et la plus chaste en même temps.

Et vous, que la nature n'a favorisées qu'à demi; vous, qui portez une superbe tête sur un corps très-ordinaire, ne vous moquez pas de ma janséniste; si vous aviez prudemment employé le moyen dont elle usait, peut-être que vos époux ne vous auraient pas si vite abandonnées, peut-être que vos amans vous seraient demeurés plus longtemps fidèles.

J'avoüe pourtant qu'une malheureuse femme

ne doit s'aviser de ce moyen-là que lorsqu'il ne lui en reste aucun autre; j'avoue que, pour mon compte, je ne l'aime pas. En vain la dévote, d'une voix entrecoupée, bégayait entre mes bras ces mots inusités, quoique expressifs : divins transports! bonheur des élus! joies du paradis! je ne partageais que médiocrement cette joie, ce bonheur, ces transports si vantés.

Peu curieux de rechercher encore une demi-félicité, je reprends à côté de madame Desglins une place que je suis presque fâché d'avoir quittée, et je ne songe plus qu'à l'adroit mensonge qu'il faut que je lui fasse pour que, sans allumer ses bougies, sans appeler sa femme-de-chambre, elle veuille bien me donner elle-même de quoi chasser l'appétit dévorant dont je me sens atteint. Mais j'aurais pu me dispenser de mettre mon esprit à la torture, il était décidé que j'irais souper ailleurs.

On fait du bruit! dit-elle, mais qu'est-ce donc?.... Quoi! C'est la voix.... Cela ne se peut pas.... Mais pourtant.... Bon dieu! oui, c'est la voix du chevalier! de mon amant!.... Comment se fait-il?.... un inconnu! Ah! l'horreur.... je suis perdue!

Au premier bruit que j'ai entendu, aux premiers mots qu'elle a prononcés, je me suis jeté

hors du lit. Tandis qu'elle flotte incertaine, je mets précipitamment le *vêtement nécessaire*, non pas à mon bras gauche, comme tout-à-l'heure, mais en son véritable lieu. Je prends mon épée, j'avance à tâtons, je pousse une porte entre-bâillée ; et si je calcule bien, je dois être maintenant dans la première pièce où m'a d'abord reçu la femme-de-chambre qui faisait sentinelle. Ce qui confirme ma conjecture, c'est que, non loin de moi j'entends un homme qui dehors grelotte, s'impatiente, et tout bas, mais très-distinctement, répète sans cesse : Bathilde, ouvre-moi donc.

Cependant, madame Desglins vient de prendre un parti. Sortie de sa chambre à coucher, elle s'avance dans la pièce où je suis; d'une voix étouffée, elle appelle celui qu'elle a cru son amant. Au lieu de lui répondre, je m'arrête, et le bruit de sa marche me fait juger que, sans me toucher, elle a passé tout-à-l'heure auprès de moi. Qui que vous soyez, dit-elle alors, veuillez au moins m'entendre : ne me perdez pas tout-à-fait, fuyez sans que le chevalier vous voie; fuyez, et je vous pardonne si vous me gardez le secret.

C'était mon intention; je comptais m'élancer dehors dès que la porte serait ouverte; mais l'infortunée dévote l'ouvre trop tard. Après que ma-

dame Desglins a tourné deux fois la clef dans la serrure, à l'instant même où M. de Flourvac pousse l'un des deux battans, Bathilde qui n'est point encore couchée, Bathilde, attirée par le bruit qu'elle entend, paraît avec de la lumière. Quel spectacle pour chacun de nous!

La scène est dans une espèce de salle à manger. Dans le fond, sur ma gauche, la malencontreuse femme-de-chambre nous fixe les uns après les autres en roulant de grands yeux ébahis; en face de moi, sur le seuil de la porte qui communique au jardin, je vois un jeune officier immobile d'étonnement; dans l'espace intermédiaire, madame Desglins, consternée, tombe sur une chaise et se cache le visage; cependant elle ne l'a pas fait si vite que je n'aie pu distinguer ses traits; et toujours entièrement occupé de l'objet qui me touche le plus, toujours incapable de dissimuler l'impression que me fait la vue d'une jeune femme, je m'écrie : Elle est ma foi gentille! La perfide! répond l'officier furieux. Scrupuleuse dévote! il vous en faut plusieurs!

Je veux parler, je veux justifier madame Desglins; mais le jeune homme, peut-être trop vif, ne m'écoute pas, et tire son épée que rencontre aussitôt la mienne. Aux premières bottes, je sens que le jeune Flourvac n'est pas fait pour lutter

avec moi; bientôt serré de près, il se voit forcé de faire plusieurs pas en arrière; le jardin devient le théâtre du combat. Comme je veux surtout gagner du terrain, pour m'assurer une prompte retraite, je ne cesse d'avancer sur mon adversaire qui, surpris d'être si vigoureusement poussé, recule toujours. Nous arrivons à l'entrée d'une allée, qui me paraît spacieuse; là, je romps brusquement la mesure, et je m'échappe. Mon adversaire, aussi courageux que peu redoutable, me poursuit; et l'obscurité ne me permettant pas de courir vite, il va bientôt m'atteindre. Je me retourne, le fer se croise de nouveau; celui de l'ennemi, gouverné par un poignet trop faible, saute à dix pas : les deux femmes sont accourues qui saisissent et retiennent le vaincu; le vainqueur se jette derrière une charmille et fuit.

Je vais le long du mur, cherchant la brêche dont je me souviens que madame Desglins m'a parlé : je la trouve enfin, je grimpe, et me voilà dans l'enclos *des voisins les magnétiseurs.*

Puisqu'il s'agit de vous intéresser, lectrices compatissantes, je ne dois pas omettre une circonstance qui augmentait alors le danger de ma position. Vous vous rappelez sans doute ce vent de bise dont je me plaignais il n'y a pas plus d'un quart d'heure? Maintenant il pique davantage

encore; et, par un malheur plus grand, des nuages épais, qui se choquent pour se dissoudre, versent des flocons de neige sur ma chemise, hélas! trop fine. Plaignez, belles dames, plaignez un jeune homme à qui l'on ne peut reprocher que son excessif amour pour vous : par quel temps et dans quel costume il est réduit à faire, de jardins en jardins, la plus pénible des promenades.

Celui-ci dura plus long-temps que je n'aurais voulu, car je me vis au bout du vaste enclos des *magnétiseurs*, arrêté par une grille qui le fermait. Aussitôt je pris mon parti, j'empoignai joyeusement mon épée, et d'estoc et de taille je me mis à espadonner contre les barreaux, de manière à tout renverser s'il était possible.

Au vacarme que je faisais, un mâtin aboya. O bon chien! mon sauveur! sans ton énorme gueule où résonnait une pleine basse-taille, dont les échos circonvoisins multipliaient les formidables accens, malgré mon espadon, peut-être je serais demeuré dans ma prison jusqu'au jour, et Dieu sait ce qu'alors on eût fait de moi, supposé qu'on m'y eût encore trouvé vivant! Un homme accourut qui m'ouvrit la grille. En voilà encore un! s'écria-t-il; comme il est fagoté! queu vêtement pour l'hiver! et pis c'te fine lame! ne dirait-on

pas qu'il veut tuer des mouches dans le mois de novembre. Mais queu rage les pousse tretous de vouloir dormir debout! comme si nos ancêtres, qu'avaient cent fois pus d'idées que nous, n'avaient pas enventorié les lits pour qu'on se couchisse dedans. Allez, monsieur le *préiambule*, remontez-vous dans le dortoir et laissez tout du moins le repos de la nuit à un pauvre portier que vous persécutisez tout le temps que dure la sainte journée du bon Dieu. Je vous le demande de votre grâce, monsieur le *sozambule*, allez vous coucher avec tous ces autres..... Non pas par-là.... Tenez donc, par ici....

Je ne savais si je devais répondre, quand une femme furieuse vint à nous. Elle saisit mon conducteur, et l'entraînant avec elle : Parguienne, lui dit-elle, t'es ben de ton pays, toi! n'as-tu pas peur qu'i ne trouve pas l'escalier sans chandelle? Hain! quai bêtises, que de balivernes!... gni en a pas un, va, de ces chiens de *cornambules* qui nous fera jamais le cadiau de se rompre les ios.

Elle avait raison la femme. Sans me casser le cou, je trouvais l'escalier, je cherchais le dortoir, bien impatient de découvrir quelque coin solitaire et commode où je pusse me sécher et me réchauffer. J'allai toujours furetant jusqu'au second étage, où, dans une immense salle, éclairée

par des lanternes, une porte entre-bâillée me laissa voir beaucoup de lits rangés à la file, et dont aucun ne paraissait vide. Cependant j'en découvris un qui l'était ; tant de besoins si pressans me faisaient la loi de l'aller occuper, que je me glissai doucement jusqu'à lui. Là, je me dépouillai promptement du *vêtement nécessaire*, il était tout mouillé ; mais comme je n'oubliai pas qu'il renfermait mon trésor, je pris la sage précaution de le cacher sous mon chevet, près duquel je mis mon épée. Ensuite j'ôtai vite et je posai sur une chaise ma chemise imprégnée de neige fondue : avec un des coins du drap, j'essuyai mon individu déjà presque inondé, et tout nu que j'étais, je m'étendis délicieusement sur deux mauvais matelas, plus content que quand j'entrai dans le superbe lit du vicomte de Valbrun; tant est vrai le vulgaire adage, qui tous les jours nous dit : Le plaisir vient de la douleur.

Oui ; mais souvent quand le moment de la plus vive douleur est passé, la foule des douleurs plus petites ne tarde pas à vous assiéger, et le plaisir est promptement détruit. Dès qu'une chaleur progressive eut ranimé mon sang ; dès que je pus remuer sans angoisses mes membres un peu dégourdis, les inquiétudes de l'esprit succédèrent aux fatigues du corps, je considérai avec effroi la

foule des dangers qui m'environnaient ; sans doute poursuivi au-dehors, peut-être menacé au-dedans, qu'allais-je devenir? Je n'ignorais pas dans quelle espèce de maison mon destin m'avait conduit, et quels gens extraordinaires la peuplaient; mais comment y rester? comment en sortir? surtout comment satisfaire ce vif appétit, un moment oublié pendant mes plus grandes anxiétés; mais à présent revenu pour me crier sans relâche, qu'après les fatigues d'un long voyage et d'une courte nuit, je n'ai pris dans la journée qu'une tasse de chocolat... O ma Sophie! sans doute je dois des larmes à ton sort! tu gémis séparée de l'objet de ta tendresse ; mais au moins elle t'est connue la prison dans laquelle tu languis! mais au moins tu ne manques, en m'attendant, ni de vivres, ni de vêtemens. Il est bien plus à plaindre ton malheureux époux! le moyen que sans nourriture il se conserve pour toi? le moyen qu'il aille te rejoindre sans linge, sans habits et sans souliers?

Je demeurais livré à ces réflexions désolantes, lorsque plusieurs personnes, étant brusquement entrées, s'approchèrent de mon lit qui fut aussitôt environné. Que faire, en ce péril extrême? Puisqu'il n'y avait pas moyen de fuir, je pris le parti de fermer les yeux et de paraître plongé dans

un profond sommeil, dont les douceurs étaient bien loin de moi. Figurez-vous quelle peur je dus avoir, quand, pour m'examiner de plus près, on me mit une lumière devant les yeux. Figurez-vous quel fut mon étonnement, quand j'entendis mes quatre ou cinq observateurs tranquillement dialoguer ainsi :

Je ne le connais pas. — Ni moi. — Ni moi. — Ni moi. — Ni moi, dit-elle ; mais attendez donc... si fait, si fait... je... je sais qui c'est : un nouveau venu. — De ce soir ! — Oui. — Tant mieux. — Il n'a pas mauvaise mine. — Pas du tout. — Bien ! très-bien ! un peu fatigué pourtant. — Cela n'est pas étonnant ; vous l'avez mis au baquet, madame ? Oui, répondit-elle. — C'est cela ; le baquet, la diète !... — Sans doute, sans doute. — Son sommeil est-il bien naturel ? — Il n'y a qu'à lui demander. — Oui, s'il veut le dire. Essayons. — Soit, parlez-lui.

Mon cher enfant, dit-elle, dormez-vous bien ? Il ne répond pas. — Faites-lui une autre question, Madame. Jeune homme, reprit-elle, pourquoi êtes-vous venu ici ?... Allons, il ne dira mot. — Hé bien ! faisons-lui l'opération, Madame. — C'est mon avis. — Et le mien. — Et le mien. — Et le mien.

A ce mot *opération*, je frissonnai, une sueur

froide me prit, quand je sentis qu'on levait ma couverture. Hé ! bon Dieu ! s'écria-t-elle en la rejetant aussitôt, il est tout nu. Il est tout nu! répétèrent-ils. — Tenez sur cette chaise sa chemise ! — Toute mouillée! — Trempée comme si on l'avait mise dans l'eau! — Oui, ma foi! Tant mieux, c'est qu'il a transpiré. — C'est qu'il a transpiré.—C'est qu'il a transpiré.—Effets d'une crise. — Crise très-heureuse ! — Sans nous il avait une fièvre inflammatoire. — Putride. —Ou une apoplexie. — Ou une catalepsie. — Ou une paralysie de poitrine. — Ou une sciatique dans la tête. — Et il courait grand danger ! — Et il était perdu ! — Et il serait mort! — Oh ! oui, il serait mort. — Il serait mort.

Pendant plus d'une minute, tandis que je commençais à me rassurer, ils répétèrent en cœur que je serais mort.

L'un d'eux interrompit le funèbre chorus pour dire : C'est pourtant à vous, Madame, qu'appartient l'honneur de cette cure. En vérité, je le crois, répondit-elle. Puisque cela va si bien, que ne recommencez vous, répliqua-t-il. Elle lui répondit : Très-volontiers ; mais faites-lui donc donner une chemise.

Après qu'on m'eut passé la chemise aussitôt apportée, on me posa sur mon lit, de manière



.....Elle promena doucement sur-plusieurs parties de mon corps sa main que je trouvais familière ; ....

Colin delineavit. Ambroise Tardieu Direxit. Pourvoyeur Sculpsit.

Tome 2. Page 352.

que mes deux pieds, qui d'abord restaient pendans, furent ensuite supportés par le premier bâton d'une chaise, sur laquelle il me parut que s'était assise la dame que l'on venait de prier de se mettre en *rapport* (1). Elle le fit à l'instant même; elle serra mes deux jambes dans les deux siennes, promena doucement sur plusieurs parties de mon corps sa main que je trouvais familière; et d'une façon tout-à-fait gentille, frotta avec ses deux pouces les deux miens. Trop prudent pour témoigner combien cette *opération* de nouvelle espèce était de mon goût, je feignais toujours de dormir. Voilà, dit quelqu'un, un sommeil bien opiniâtre. — Oui, qui tient de la léthargie. — Tant mieux, il produira plus sûrement le *somnambulisme.* — Sachons donc s'il parlerait maintenant. — Madame, voulez-vous bien l'interroger?

Beau jeune homme, me dit-elle, le magnétisme agit-il sur vous? Je ne répondis pas un mot; mais je trouvai la question presque impertinente. Me demander si le magnétisme agissait sur moi, sur moi dont l'imagination si promptement s'allume, dont le sang s'enflamme si aisé-

---

(1) Mot technique.

ment!... Espiègle femelle, qui me faisiez cette interpellation maligne, sûrement vous ne l'ignoriez pas qu'il agissait sur moi le magnétisme! sûrement du coin de l'œil vous aperceviez son effet le moins équivoque, car tout d'un coup vous cessâtes vos châtouilleux attouchemens, et d'un ton triomphant vous dîtes à ceux qui vous entouraient : Messieurs, sous huit jours au plus tard je vous garantis ce jeune homme-là radicalement guéri; il y a plus, je reviendrai le questionner dans un quart-d'heure, et je vous certifie qu'il sera déjà somnambule, et qu'il me répondra.

Dès que les médecins se furent éloignés de mon lit, je me hâtai d'ouvrir les yeux pour examiner la jeune dame qui, tout-à-l'heure, avant de me quitter, m'avait, ce me semble, un peu serré la main. Sa voix ne m'était pas inconnue; mais je ne pouvais me dire où j'avais été frappé de ses doux accens. Malheureusement la dame me tournait déjà le dos quand je la regardai; mais il me sembla que j'avais vu quelque part cette taille élégante et svelte qui déjà m'enchantait.

Je la suivais toujours des yeux, quand on vint lui annoncer que madame Robin demandait à la voir. Elle ordonna qu'on la fît monter; et puis elle dit à ceux qui l'entouraient : Messieurs, madame Robin est une brave femme; il y a tout lieu de

croire que c'est elle qui nous a envoyé ce soir cette belle dinde aux truffes dont nous nous régalerons demain.

Une dinde aux truffes! Hélas! j'entendais parler d'une dinde aux truffes, tandis qu'avec tant de plaisir je me serais accommodé d'un bon morceau de pain sec.

Bon soir, madame Robin, lui dit-elle. L'autre répondit : Votre très-humble servante, madame Leblanc. — Vous venez, madame Robin, pour voir la fille chérie! — Oui, Madame. — Hé bien, passons dans ce cabinet.

Ce cabinet était en face de mon lit; on en laissa la porte ouverte, j'écoutai et j'entendis : Jeune Robin, dormez-vous? Elle répondit d'une voix basse et d'un ton mystérieux : Oui. — Cependant vous parlez? — Parce que je suis somnambule. — Qui vous a initiée? — La prophétesse madame Leblanc et le docteur d'Avo. — Quel est votre mal? — L'hydropisie. — Le remède? — Un mari. — Un mari pour l'hydropisie! dit la mère Robin. — Oui, Madame, un mari, la somnambule à raison. Un mari avant quinze jours, reprit mademoiselle Robin; car si je reste fille plus long-temps, je suis perdue. Un mari qui soit capable de l'être; j'en connais qui n'en auraient que le nom. Point de ces vieux garçons, maigres, secs, décharnés,

édentés, rabougris, vilains, crasseux, infirmes, grondeurs, sots et boiteux. Boiteux! interrompit madame Robin; ah! cependant il boite ce brave monsieur Rifflard qui la demande. Paix donc, madame Robin, s'écria quelqu'un; tant que la somnambule parle, il faut écouter sans rien dire. Fi de ces gens-là, reprit mademoiselle Robin; ils n'ont d'autre mérite que de prendre une fille sans dot; ils font trembler une pauvre vierge dès qu'ils parlent de l'épouser. — Ah! pourtant.... — Paix donc, Madame. — Mais un jeune homme de vingt-sept ans tout au plus, cheveux bruns, peau blanche, œil noir, bouche vermeille, barbe bleue, visage rond, figure pleine, cinq pieds sept pouces, bien taillé, bien portant, alerte et gai. Ah! dit madame Robin, c'est tout le portrait du fils de notre voisin M. Tubeuf, un pauvre diable. — Ah! mon enfant, que n'ai-je de la fortune pour t'établir! Tout d'un coup, au bruit de plusieurs *chut, chut* prolongés, il se fit un profond silence. Silence; dit madame Leblanc, le dieu du magnétisme m'a saisie, il me brûle, ils m'inspire! je lis dans le passé, dans le présent, dans l'avenir! Silence. Je vois dans le passé que la mère Robin nous a envoyé ce soir une dinde aux truffes. Cela est vrai, répondit-elle. Paix donc! Madame lui dit quelqu'un.... Je vois qu'il y a quinze jours elle

voulait marier sa fille au vieux garçon Rifflard, qui est infirme, grondeur et boiteux....—Un bien aimable homme cependant. — Paix donc! madame Robin. — Je vois que la fille Robin a distingué le jeune Tubeuf, cinq pieds sept pouces, bien taillé, bien portant, alerte et gai.... — Oui; mais si pauvre! si pauvre! — Paix donc! madame Robin. — Je vois dans le présent que la mère Robin tient cachés au fond de l'un des tiroirs de sa grande armoire cinq cents doubles.... — Mon dieu! — Cinq cents doubles.... — N'achevez pas. — Cinq cents doubles louis en vingt rouleaux. — Pourquoi l'avoir dit?.... — Mais paix donc! madame Robin. — Je vois dans l'avenir que si la mère Robin ne dispose pas sous quinze jours de huit rouleaux.... — Huit rouleaux! — Paix donc! madame Robin. — De huit rouleaux au moins pour l'établissement de sa fille avec le fils du voisin Tubeuf; je vois.... L'avenir m'épouvante!.... Pauvres Robins fille et mère, couple infortuné, que je vous plains!.... On ouvrira l'armoire de la mère, le cœur de la fille se sera ouvert; on ravira l'argent de la mère, on aura ravi l'honneur de la fille; la mère mourra de chagrin d'avoir été volée; la fille désespérée, ira dans un pays étranger accoucher d'un garçon! Ah! s'écria madame Robin, saisie d'épouvante, je la marierai! je la

marierai la semaine prochaine ! oui, la semaine prochaine elle épousera ce coquin de Tubeuf. Madame Robin, ainsi déterminée, s'en alla, et l'un des docteurs la reconduisit poliment.

Ce que j'écris là, je le croyais à peine, quoique je l'eusse entendu. Un rêve imposteur me berçait-il de ces chimères, ou n'y avait-il pas un grain de raison dans mon cerveau totalement vide ? De quelle scène le hasard venait de me rendre témoin ! D'une part quel mélange d'effronterie, d'extravagance et de charlatanisme ! que d'ignorance et d'imbécillité de l'autre ! O hommes ! il est donc vrai que vous êtes de grands enfans ! il est donc vrai qu'avec sa gibecière, le premier joueur de gobelets.... Je méditais sur cette éternelle vérité, dans un de ces momens courts et rares où la sagesse paraissait vouloir se rapprocher de moi ; mais la sagesse, ne trouvant pas à loger dans ma folle tête, s'éloigna promptement ; et comme son brusque départ ne me permit point alors d'avoir la réflexion solide et profonde, je ne puis aujourd'hui finir la phrase philosophique, épigrammatique et morale.

On va voir que mes idées prirent un cours tout différent ; je me fis des reproches peu délicats, mais naturels dans la circonstance ; un homme affamé n'est pas rigoureux casuiste : pourquoi ne

m'étais-je pas mêlé de la forfanterie pour en tirer profit? Pourquoi n'avais-je point répondu quand on m'interrogeait? Avec toute ma sagacité je ne savais rien deviner d'abord; avec ma belle prudence, je m'étais conduit comme un poltron! C'était bien la peine d'échapper à la fureur des élémens conjurés, pour venir sur ce misérable grabat mourir de peur et de faim! je mériterais que la faute fût irréparable.... Allons, Faublas, elle ne l'est pas; allons, mon ami, de la tête et du cœur, un peu d'adresse et beaucoup d'audace! il s'agit de te procurer un bon repas bien nécessaire, et peut-être d'obtenir encore une douce nuit.

Il faut convenir que l'obligeante prophétesse m'aida merveilleusement dans l'exécution de ce projet louable. Je suis sûr que madame Robin était à peine au bas de l'escalier, quand madame Leblanc dit au docteur de retourner à mon lit. A leur approche je me hâtai, comme la première fois, de fermer les yeux. Bientôt la prophétesse accourut, commanda le silence, et d'une voix renforcée rendit l'oracle effrayant. Quelle puissance supérieure me transporte au-dessus des nuages! je plane dans l'immensité des cieux, mon regard parcourt l'univers, ma vaste science embrasse les siècles écoulés, le moment qui passe et l'éternité

Je vois dans le passé, que l'adolescent ici couché fut toujours un petit libertin de bonne compagnie ; que non content d'avoir en même temps une belle dame et une jolie demoiselle, il a encore osé, dans une rencontre assez singulière, souffler une aimable nymphe à M. le baron, son très-honoré père. Je vois dans le présent, que cet enfant gâté s'appelle *de Blasfau*. Je vois dans l'avenir qu'il ne sera pas long-temps malade, et que tout-à-l'heure il va me répondre et somnambuliser.

A mon véritable nom que disait la prophétesse, en le déguisant par la simple transposition des deux syllabes qui le composent ; à l'histoire de mes amours qu'elle me faisait en abrégé, surtout à l'anecdote secrète qu'elle me rappelait malignement, je reconnus enfin... savez-vous qui? Non; hé bien ! je ne veux pas vous le dire encore. Il me plaît qu'auparavant vous écoutiez les réponses que je vais faire aux questions de madame Leblanc.

Beau jeune homme, dormez-vous? — Oui ; mais je parle, parce que suis somnambule. — Qui vous a initié? — La plus aimable des femmes, celle dont je tiens la jolie main, la prophétesse. — Quelle est votre maladie? — Ce matin, c'était épuisement et dégoût excessif; ce soir, au contraire, il y a pléthore et faim dévorante. — Que

faut-il faire à cela? — Me donner, le plus tôt possible, une bouteille de Perpignan et un morceau de dinde aux truffes. — Ah! ah! — Et cela dans l'appartement de la prophétesse, qui voudra bien m'accorder un entretien particulier. — Ah! ah! — Je lui révélerai maintes choses essentielles à la propagation... du magnétisme. — Ah! ah!

FIN DU TOME SECOND.

